

Un chemin de promesses

**Edouard
Cortès Cortès**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Édouard et Mathilde Cortès

Un chemin de promesses

6 000 km à pied et sans argent,
de Paris à Jérusalem.

Une aventure à la rencontre
des autres et d'eux-mêmes.



Mathilde et Édouard Cortès

Un chemin de promesses

récit

© XO Éditions

ISBN : 978-2-845633-55-1

À nos beaux-parents.
Aux couples qui marchent, à ceux qui ne marchent plus.
À tous ceux qui avancent, même couchés.

Il n'est de grand amour qu'à l'ombre d'un grand rêve.

Edmond Rostand

*L'homme est resté pèlerin dans l'âme. Et c'est peut-être à son pas,
au ras des talus et des fossés, que se mesure la distance qui mène de
la Terre au Ciel.*

Pierre Barret,
Priez pour nous à Compostelle.

Avant-propos

Juin 2006

Paris s'éveille à peine. Édouard m'entraîne sur le parvis de Notre-Dame. À terre, incrustée dans les dalles du pavement, une plaque de bronze patinée par les âges et hantée par les foulées de millions d'hommes et de femmes.

— Pose tes pieds là, me dit Édouard.

— Où, sur le kilomètre zéro ? Pourquoi ?

— C'est un point de départ...

Je vois qu'il hésite avant de me dire, doucement, en me regardant dans les yeux :

— Mathilde... est-ce que tu veux bien m'accompagner ?

— En voyage ?

— C'est un peu ça... Veux-tu m'accompagner pour toute la vie ?

Édouard et moi nous connaissons depuis neuf ans. Nous nous sommes longtemps ignorés, pensant que notre amitié suffirait à combler les désirs qui nous tendaient l'un vers l'autre. Après avoir pérégriné chacun de notre côté, nous nous sommes retrouvés pour une traversée du Sahara avec un couple d'amis. Dans l'immensité du désert, nous nous sommes apprivoisés. Aujourd'hui, Édouard me paraît une évidence. J'ai confiance en lui, en nos chances de bonheur.

Sans hésiter, je lui réponds :

— Oui !

— Pour des kilomètres illimités ?

— Oui. On se marie quand alors ? dis-je, impatiente.

— Si tu veux, dans un an.

— Dans un an !

Quelques jours plus tard

— Ça te dirait de prendre du temps pour construire notre couple après notre mariage ? me demande Édouard.

— Je sens que t'as une idée, toi...

— On pourrait faire un grand voyage à vélo ou une longue marche.

C'est ça qui me fascine tant chez Édouard. Sa capacité à vivre ses rêves. Il avait bien choisi son mot pour me demander en mariage :

« accompagner ». Je lui propose :

— J'aimerais bien aller à Compostelle.

— Oui, mais moi j'y suis déjà allé. Quitte à faire un beau projet, autant que ce soit neuf pour tous les deux. Comme un nouveau départ. Et pourquoi pas Jérusalem ?

— C'est loin !

— Justement, me répond-il, assez loin pour qu'on passe du temps ensemble en faisant quelque chose de fort. Assez proche pour pouvoir y aller à pied.

— À pied !

— Ce serait beau d'y arriver uniquement à pied, non ? Tu te rends compte des milliers de kilomètres dans la nature, les Alpes, l'Adriatique, la Cappadoce, le désert... Une immense randonnée pendant des mois. Ça te dit ?

— OK, mais pas un exploit sportif. On n'est pas dans un jeu télévisé. C'est nous qui fixons les règles du voyage et de notre couple.

— Bien sûr. Le record, c'est pas le but.

— Ce serait quoi le but, alors ?

— Apprendre à marcher ensemble, à s'accorder.

— Oui et comme les pèlerins qui allaient en Terre sainte, on apprendrait à nous confier plus à Dieu aussi. Ce type d'expérience, c'est bien pour prendre un peu de recul sur sa vie.

— Bon, au moins on est d'accord sur l'essentiel, conclut Édouard.

Je me dis que nous ne partirions pas en voyage si nous savions complètement pourquoi. Mais la route pourrait être notre chrysalide. Tel un papillon, un mystère pour s'envoler a besoin de temps et de silence.

— Comme moyen alors : tout à pied ou non ? insiste Édouard.

— D'accord, tout à pied. Dans ce cas, pourquoi ne pas faire vraiment comme certains pèlerins du Moyen Âge qui portaient sans argent ?

— Ouh là, tu m'étonnes toi... Ça complique le voyage. C'est pas un peu désuet, ton truc ?

— Si on compte uniquement sur l'hospitalité des gens rencontrés en chemin, on sera obligés d'aller vers eux, de nous ouvrir aux autres. Tu crois que c'est possible ?

— En tout cas, ce serait un beau pied de nez à la société de consommation...

Ça y est, c'est décidé pour notre voyage de noces. L'idée d'aller à la rencontre des autres me plaît particulièrement.

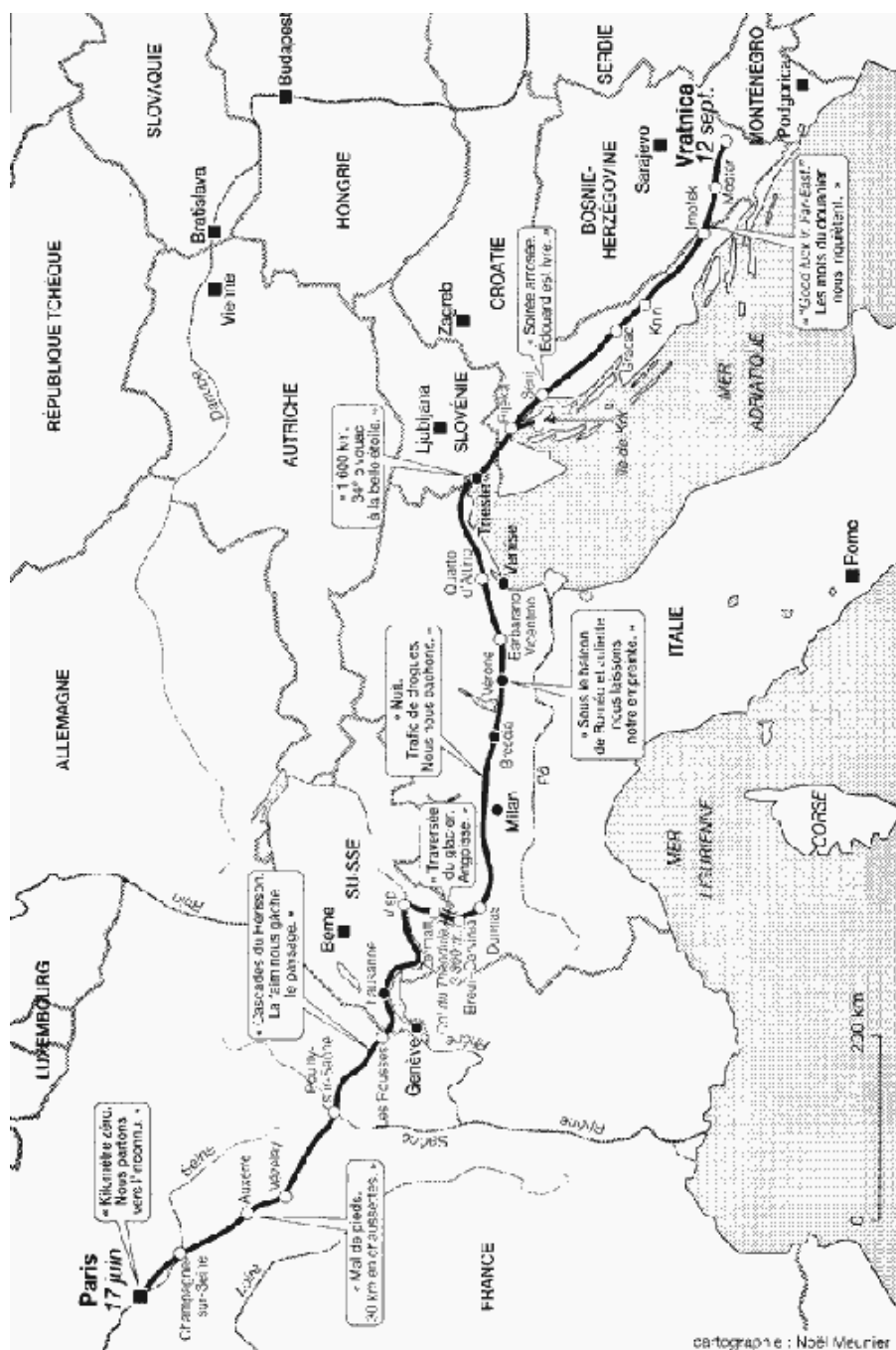
Les jours suivants, je répète souvent ce nom avec lenteur : Jérusalem. Tant qu'il est chaud, nous allons battre le fer passionné de notre amour sur l'enclume d'un rêve.

Atteindre Jérusalem à pied, sans argent et à deux : rêve

impossible ? Seul le rêveur d'impossible est capable d'atteindre les impossibles rêves.

La coutume veut que la jeune mariée ne connaisse pas la destination du voyage de noces. Son mari lui en fait la surprise. Moi, je sais la destination, mais je sens qu'il y aura des surprises.

ÉTÉ



1

Édouard

AU PIED LEVÉ

Il y a trois choses que l'on ne peut ni conseiller ni déconseiller : le mariage, la guerre et le voyage en Terre sainte. Elles peuvent bien commencer et mal finir.

Eberhard « le Barbu » (1459-1496)

France

17 juin 2007. 1er jour

Au kilomètre zéro des routes de France, par la belle matinée du 17 juin, nous quittons Paris, sans un sou en poche et par le moyen le plus simple qu'il soit donné aux hommes : à pied.

Sur le parvis de Notre-Dame, main dans la main, Mathilde et moi lançons nos premiers pas de couple marié. Ce matin, la clé de notre chambre de bonne a été rendue définitivement à sa propriétaire. Nous avons aussi laissé nos métiers. Nous voilà sans domicile fixe, ayant choisi d'être vagabonds. Biens, confort, famille, amis, nous lâchons tout. Nous prenons le risque de ne jamais revenir. La vie est devant nous. Un vent frais circule sur le bord de Seine que nous longeons. Il chasse la pollution ambiante et nous laisse humer les embruns du grand large. Le bruit incessant de la ville ne nous dérange plus, nos deux bâtons ferrés claquent sur le pavé ensoleillé à la mesure de nos enjambées. Rien ne peut couvrir à nos oreilles l'appel de la route.

— Vous allez où d'un si bon pas ? nous apostrophe un clochard assis sous le Pont Sully.

— À Jérusalem !

— Bah, vous êtes pas arrivés ! s'exclame-t-il.

Si l'élan du départ ne nous avait pas tant propulsés, nous nous serions assis à ses côtés pour prendre conseil. En écoutant sa misère, nous serions sans doute restés en sécurité dans notre quotidien. Nous ne savons pas où nous dormirons ce soir. En guise d'avoir, seuls nos sacs à dos nous assureront de quoi survivre. Mathilde porte quatre

kilos ; moi, sept. Nos uniques habits sont sur nous. Nos poches sont vides, délit réprimé par la République. Hors la loi. Pas même un casse-croûte pour la première journée. Dans la bouche, seul le goût de l'inconnu.

Mathilde lance un dernier regard à Notre-Dame. Jadis, les compagnons et bâtisseurs de cathédrales orientaient les édifices. La nef est tournée, telle la proue d'un navire, vers le soleil levant. Le chœur de la cathédrale est vers Jérusalem. Nos coeurs regardent plein est, nos pas vers la porte d'Ivry. Je presse par deux fois la main de Mathilde. Un code commun de complicité. Elle me sourit, les poumons gonflés de la joie de partir. Elle serre dans son autre main notre unique boussole. Une pour deux. Désormais, nous partageons tout. Dans son dos, quelques cartes qui nous permettront de tracer notre itinéraire. Cinq mille kilomètres à vol d'oiseau, 6000 ou 7000 à pas d'homme.

Au loin, les cloches de la cathédrale sonnent quelques *Ave* pour l'office dominical. La flèche perce le ciel qui éclate de bleu et pointe l'éternité. Nous venons de marcher sur le temps. Nous n'avons plus de montre, un podomètre accroché à ma ceinture l'a détrônée. Seul le rythme de nos pas compte pour l'avenir. Six mois, huit mois, un an, peu nous importe puisque nous avons décidé, il y a une semaine par notre mariage, de marcher ensemble, à vie. Nous portons notre amour au coeur comme le pèlerin portait son viatique.

Sur la carte au 1/100000, nous cherchons la voie qui nous fera quitter au plus vite le périphérique parisien. L'Institut géographique national intitule sa carte « carte de promenade ». Mais sortir de Paris, enjamber les barrières de sécurité, essayer les Klaxon des automobilistes, grimper sur les passerelles, longer des voies d'accélération est le parcours de santé qui occupe nos premières heures de marche. Nous piaffons d'impatience de quitter la ville et sa banlieue pour les forêts des Balkans, les steppes d'Asie Mineure, les déserts de Syrie, les eaux du Jourdain. Il nous faudra trois jours pour venir à bout de cette jungle où l'*homo pedibus* est banni. Le long de la Marne, une piste cyclable nous aide à la quitter. Un cycliste nous salue en riant :

— Alors, les bergers, ils sont beaux vos bâtons ! Où est votre troupeau ?

Un promeneur du dimanche, au bras de sa belle, s'écrie :

— Ben, les randonneurs, on a peur de glisser sur le goudron de Paname ? C'est quoi, ces chaussures de haute montagne ?

— On a l'air de deux alpinistes égarés ou quoi ? me demande Mathilde. Nos bâtons attirent l'attention.

— Normal ! Ils nous dépassent d'une tête...

Nous les avons taillés il y a quelques semaines.

Mathilde a bien choisi le mien, fort et lourd, terminé par un noeud naturel du bois qui pourrait servir de massue pour se défendre. J'ai coupé le sien, frêle et souple, qui finit par une fourche.

Un autre cycliste nous dépasse et nous lance :

— Hé ! Le chemin de Compostelle, c'est au sud-ouest.

— C'est marrant, ces remarques, dis-je à Mathilde. J'ai l'impression qu'on nous surprend en train de faire l'école buissonnière. Pas toi ?

— Oui, on se croirait en vacances depuis ce matin. Nos amis et nos familles nous prennent pour des fous de partir sans argent... S'ils savaient ! Je me sens si légère, amoureuse, heureuse.

— Ça fait tellement de mois qu'on en parle, de ce voyage de noces... ça y est, c'est du concret !

Ivry, Maisons-Alfort. Les panneaux des agglomérations défilent lentement. Les affiches publicitaires aussi. « Centre commercial à cinq minutes » : publicité mensongère pour le piéton. Une heure plus tard, nous y sommes et traversons la zone. L'après-midi est avancé, le bleu du matin se délave. Il commence à pleuvoir.

Dans Créteil, un vieux garagiste nous interpelle. Nous prenons son hangar comme refuge, le temps d'une conversation et d'une forte averse.

— C'est pas le jour pour se balader, les jeunes, vu ce qui tombe.

— C'est qu'on va loin, alors, la météo...

— Où partez-vous ?

— À Jérusalem, à pied.

— En Israël, vous allez ! C'est la guerre là-bas. Ça alors... Moi, je viens du Maroc, mais je suis juif. Tenez, on m'appelle Momo à Créteil, ça arrange tout le quartier. Ça ne fait pas d'histoires. Pour les uns, c'est Maurice, pour les autres, Mohammed. Mais mon vrai nom, c'est Moïse.

Il demande encore :

— Mais pourquoi vous partez, vous n'avez plus de famille ?

— Oh si !..., répond Mathilde, qui se souvient de la difficulté à les quitter ce matin et des larmes discrètes de nos parents.

— Vous prenez des risques. Jérusalem, j'y suis allé trois fois, renchérit Momo, mais en avion. Vous voyez cette longue rue qui traverse Créteil. Ben, elle mène au Proche-Orient. Je penserai à vous en regardant dans cette direction, c'est là que se lève le soleil. Allez, bon courage, les jeunes !

En nous éloignant, nous entendons Momo grommeler :

— Non mais, tout de même, partir sans même un téléphone portable, c'est pas raisonnable, surtout pour traverser des pays en

guerre.

Notre balade tombe à l'eau. La pluie redouble. Sur les conseils de Moïse, nous empruntons la nationale 19, sentier du levant. Clopin-clopant entre les flaques, nous sentons la pluie ruisseler sur nos vestes. Nous marchons à bon rythme, indifférents aux bénédictions du ciel. Un baptême, c'est un beau départ. Nos frocs sont trempés jusqu'aux fesses. La lumière se fane et annonce pour nous l'heure du coucher. Le ciel est chargé, mais aucun nuage ne peut assombrir notre joie.

— On a l'amour, on a l'eau fraîche. Que nous manque-t-il ? lance gaiement Mathilde.

— Juste un toit et un repas pour dans quelques heures. Tu crois que ça va marcher de demander comme ça ? Tu crois qu'on va trouver un abri ?

— Ben, on va essayer. On sonnera à une porte, on verra bien.

— Moi, j'appréhende un peu quand même. C'est une belle idée sur le papier de demander l'hospitalité, mais de là à franchir le pas...

— De toute façon, si ça marche pas, moi je ne marche plus non plus, me dit Mathilde. Vingt-cinq kilomètres, c'est assez pour la première étape, non ?

Nous errons dans le bourg de Villecresnes. La mairie jouxte l'église. Autour, quelques vieilles maisons et plus loin des pavillons de banlieue. Trois jeunes font pétarader leurs scooters dans la rue principale et nous frôlent en riant. Un couple de vieillards se tient l'un à l'autre pour ne pas glisser.

— Eux, par exemple, demande-leur, me dit Mathilde.

— J'ose pas, vas-y, toi.

Je la pousse lâchement en avant.

— Excusez-moi, vous ne savez pas où l'on pourrait trouver un abri pour la nuit, s'il vous plaît ? questionne Mathilde.

— On vient pour les élections, faut qu'on se dépêche, le bureau de vote ferme à 20 heures, dans cinq minutes.

— Tu vois, je le sentais pas, ils n'ont pas le temps, me rétorque Mathilde.

— Premier échec et y a plus un chat ! Allez, faut réessayer, on va bien trouver un garage pour nous loger, dis-je.

— Oui, mais cette fois, c'est à toi. On n'a qu'à faire à tour de rôle, on verra qui a le plus de chance.

Je rassemble mon courage et appuie sur une sonnette au hasard. Un frère et une soeur en pyjama ouvrent la porte. Ils doivent avoir six et huit ans. Ils n'osent s'avancer jusqu'au portail tant la pluie tombe. Ont-ils peur de nous ?

— Maman, il y a des gens au portail.

La mère approche et passe la tête par la porte.

— C'est quoi ?

— Bonjour, madame, pardon de vous déranger, ça va vous paraître bizarre, mais on est partis aujourd'hui pour un long voyage à pied. On cherche un abri pour dormir à cause de la pluie. On a des sacs de couchage et des tapis de sol. Vous n'auriez pas un endroit au sec comme un garage, s'il vous plaît ?

— Non merci, ça ne m'intéresse pas, répond la femme en secouant la tête négativement.

— Deuxième échec, dis-je à Mathilde.

La porte se referme sur nos belles illusions. Les dernières lueurs du jour ne font place à aucune bonne étoile. Cinq cents mètres plus loin, Mathilde essaie de nouveau. Tablier au cou, cheveux gris, une femme nous ouvre. Avec un fort accent portugais, elle s'explique :

— Ben, c'est que j'ai la place qu'il faut, mais, vous comprenez, on dit tellement d'horreurs. Tiens, j'ai vu aux informations tout à l'heure, ils parlaient encore d'un meurtre. Vous paraissez honnêtes, mais moi, j'ai peur. Allez voir chez le maire, il habite au coin de la rue. Bien que je pourrais...

Elle hésite, troublée. Ses gestes, son coeur, son sourire, tout son être est accueillant. Un oeil dit « oui », l'autre « non ». Elle ferme les deux pour faire le point. Derrière, on perçoit le débit tiède de sa télévision. L'écran crache un fait divers. La dame l'écoute et ferme sa porte.

— Tu vois, troisième échec, me dit Mathilde, les gens ont peur, ça ne marchera jamais. On est bons pour dormir dehors, voilà tout.

— On essaie jusqu'à la nuit, après on laisse tomber. Et, s'il pleut trop, on pourra marcher dans le noir pour ne pas attraper froid, vu comme on est trempés.

Martine croit sans doute que la pluie frappe plus fort aux carreaux de sa cuisine. Elle ne réagit pas. J'insiste et cogne encore. Elle nous aperçoit et ouvre en souriant.

— Bonjour, madame. Euh... nous sommes bien chez le maire ?

— Oui, j'suis sa femme. Entrez donc sous l'auvent, vous allez vous mouiller.

— C'est déjà fait, madame. Faut qu'on vous explique, on est partis aujourd'hui en voyage, heu... c'est même notre voyage de noces...

Elle écoute. Son visage rond s'éclaire. Ses yeux brillent sous ses lunettes. Martine n'a aucune crainte. Nous le sentons au premier contact.

— Attendez, un coup de bigo à mon mari, il est en plein dépouillement des élections législatives. « Allô, Pierre-Jean, y a des jeunes qui cherchent de quoi dormir... »

Elle raccroche et nous fait rentrer. Nous laissons nos bâtons sur le

palier et déchaussons nos godillots.

— Ne regardez pas le désordre, on va vous mettre dans la chambre d'amis. Ça alors, une nuit de noces chez moi !

Nous suivons la ménagère, gênés de perturber sa soirée. Nous sommes à la fois timides et émus d'être accueillis. Notre premier toit.

— Vous avez dîné ?

— Non, madame.

— Faut m'appeler Martine. Allez, les enfants, à la douche. Une bonne douche chaude, ça va vous faire du bien. Et après, venez goûter mon omelette, les oeufs sont frais. On a quatorze poules ici, ça profite à tous, même aux voisins.

Pour Martine, c'est une évidence de nourrir celui qui a faim. Elle prend la vie comme elle frappe. Ce soir, c'est nous. Le fromage est à point, fait de la chaleur d'un foyer qui, pour le premier soir, nous offre notre pain quotidien. Martine s'affaire tout en se confiant :

— On a fait construire cette maison. Petit à petit, on a bâti notre nid. On a même une piscine et la caravane pour nos vacances. Que demander de plus ? Mon mari Pierre-Jean est maire et moi, mère de deux enfants : un garçon et une fille. Ils ont presque vos âges. Je parle, je parle, mais vous voulez autre chose ?

— Merci, Martine, c'était délicieux.

L'émotion du départ tombe avec nous de sommeil. Sur le vélux de la chambre mansardée, il pleut des trombes.

— J'en reviens pas, me dit Mathilde, premier soir et on est au sec dans un grand lit.

— C'est magique. Ça a marché !

— Cette omelette toute simple avait un autre goût. T'as pas trouvé ?

— Si, le goût de la joie.

— C'est bien parti en tout cas, si on a un aussi bon matelas tous les soirs, ce sera facile.

« Fatiguée, heureuse, Mathilde s'endort... » J'écris ces lignes dans le carnet de route quand elle me réveille en sursaut. Assise sur le lit, elle cauchemarde les yeux fermés. « J'y arrive pas, j'y arrive pas. » Rêve-t-elle de notre marche future ? Je la prends dans mes bras. Elle pose sa tête contre mon épaule et s'apaise.

Par curiosité, je saisis mon pantalon. Au départ, un ami m'a glissé dans la poche un cadeau. Dans la précipitation, nous n'avons pas regardé. « Ça ne pèse pas, c'est moins de cinq grammes », m'a-t-il dit. J'attrape une petite croix. C'est lourd de conséquences de porter une croix. Ses reflets dorés scintillent. Au dos, sur la face que l'on ne présente pas, en grosses lettres la provenance est gravée : « Jérusalem ».

— J'arrive pas bien à nouer mes chaussures, me dit Mathilde.

— Moi non plus. La pluie a mordu dans le cuir et le soleil de ce matin le brûle.

— J'ai mes jambes qui pèsent trois fois plus.

— Faut dire qu'on n'a aucun entraînement. Avec les préparatifs du mariage, du voyage, je ne sais pas comment on aurait eu le temps d'essayer nos chaussures de marche.

— Trouver chaussure à mon pied a été déjà assez long, plaisante Mathilde. Il n'y a plus qu'à s'y faire !

La route goudronnée bourdonne de voitures qui filent vers Melun, indifférentes. Francilienne, cités-dortoirs, nous traversons l'univers bétonné. Un camion s'arrête à notre hauteur. Une vitre se baisse, une main sort et nous offre une bouteille d'eau. Le geste réchauffe nos coeurs, l'eau rafraîchit nos corps transpirants. Dix kilomètres plus loin, une voiture ralentit, une fenêtre se baisse à nouveau. En criant pour nous faire peur, une main sort et nous fait un bras d'honneur. Nos estomacs se consolent avec quelques cerises que les branches chargées d'un fruitier nous donnent. Mais j'ai une autre idée en entrant dans Moissy-Cramayel :

— Regarde ce resto : ISTANBUL. On tente notre chance ? On y passera en Turquie.

Dans la buvette, hommes et femmes font leur pause. Je me cache un peu par peur du regard des autres. Que vont-ils penser s'ils nous voient demander à manger ? J'aborde le vendeur de kebabs par la fenêtre des commandes express :

— Bonjour, monsieur, on va à pied à Jérusalem en passant par la Turquie. Vous êtes peut-être d'Istanbul ?

— Je suis de Kayseri en Cappadoce, me répond le type avec un fort accent étranger.

D'un oeil, il louche sur son gril où se découpe la viande en lamelles. Moi aussi.

— Vous n'auriez pas un peu de pain pour des marcheurs, s'il vous plaît ?

Sans hésiter, il enfourne le bras dans le sac de réserve et attrape trois pains de kebab.

Nous nous confondons en salamalecs.

— Bonjour au pays quand vous y serez.

Nous irons en Cappadoce si nos jambes et nos têtes en ont la force. De Paris à Jérusalem, nous avons tiré des lignes droites entre quelques points clés. Nous suivons ces traits imaginaires comme l'axe de nos rêves, faisant fi du relief. Paris, Vézelay, Milan, Trieste, Mostar, Istanbul, Alep, Damas, Jérusalem. Nous prévoyons de couper à travers

quatorze pays. France, Suisse, Italie, Slovénie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Monténégro, Serbie (Kosovo), Bulgarie, Turquie, Syrie, Jordanie, Israël et Territoires palestiniens. En cours de route, les conflits, le relief, les rencontres ou Dieu en décideront peut-être autrement. Nous ne sommes maîtres de rien, pas même de notre itinéraire. Les Balkans, l'Asie Mineure et le Proche-Orient, explosifs, nous réservent des détours.

Sur la place du village, nous avalons en vitesse les trois pains sans penser au lendemain. Nos pieds continuent d'avalier le goudron. Toutes les deux heures, une pause. Il faut démarrer doucement, roder nos corps, faire nos chaussures. Le paysage se modifie. Le vert mord dans le gris. Nous mordons la poussière de l'asphalte. J'annonce les kilomètres.

— Déjà trente depuis l'aube.

— Mon genou me fait mal, me dit Mathilde.

— Je commence à fatiguer aussi.

Je me demande si nous y arriverons. Nous comptons l'un sur l'autre. Je compte les pas, un pied devant l'autre pendant une heure fait cinq kilomètres, soit cinq centimètres sur la carte.

À l'entrée de Maincy, un 4x4 à la plaque parisienne s'engage vers un portail. L'allée de la bâtisse est impeccable. Nous avançons en quête d'un dîner vers l'homme qui descend de sa voiture.

— Bonsoir, nous sommes deux marcheurs en voyage de noces, nous sommes partis sans argent pour un long périple. Nous quêtons un peu de pain ou autre chose à manger. Auriez-vous quelque chose, s'il vous plaît ?

— Sans argent ? répond l'homme d'une quarantaine d'années.

Dans son costume bien ajusté, il rentre sans doute d'une rude journée de travail. D'un ton assuré, il nous toise comme des enfants.

— Ce n'est pas sérieux de partir sans argent. Voyez, je rentre de trois semaines de voyage d'affaires, avion, hôtel, restaurant, taxi, j'ai pris mes dispositions pour mon déplacement.

— En fait, c'est plus qu'une marche monsieur, aller vers les gens pour leur demander de quoi manger c'est une démarche humaine et intérieure, et c'est aussi...

— Eh bien, je ne partage pas votre démarche, bon courage quand même, fait-il en coupant Mathilde.

— Au moins, avec celui-là, c'est clair, marmonne-t-elle.

— Laisse tomber, ne jugeons pas.

Son portail se ferme sur son monde. Nous sommes dans le nôtre. Aux yeux de « marchands », nous pourrions passer pour des profiteurs. À nos yeux de « marchands », notre quête va plus loin que le pain et l'eau.

— Peut-être a-t-il cru que nous en voulions à son porte-monnaie.

— Normal, on a dit « quêter ». Le terme fait peur. C'est honteux de demander de l'aide dans un monde où c'est chacun pour soi.

— En tout cas, il faut veiller à ne jamais forcer la main. Si la personne hésite, si cela paraît compliqué, n'insistons pas, d'accord ?

— Évidemment.

— Et nous, le jour où nous aurons un toit, tu crois que nous saurons accueillir celui qui frappera à notre porte ?

Trois maisons plus loin, une dame nous donne des tranches de pain. Après avoir marché encore trois kilomètres, nous les grillons à la flamme. J'ai eu de la peine à allumer le feu tant le bois était humide. Dans un bosquet d'arbres, nous avons posé nos sacs et notre fatigue de cette deuxième journée. Étoiles et vent d'ouest. Pleuvra-t-il ce soir ? J'ai planté la pointe des bâtons dans le sol et ai attaché les extrémités, formant ainsi un triangle. La bâche en fibre étanche recouvre le tout, tendue aux coins par des morceaux de bois trouvés par terre. Cette toile de deux mètres sur trois, de deux cent cinquante grammes, nous procure un toit en moins de dix minutes.

Nous inspectons nos pieds, prunelle de nos yeux. Les ampoules se forment. Après trente-trois kilomètres, Mathilde était à bout de souffle. J'ai gonflé nos deux petits tapis de sol. Elle est tombée sur le sien, crevée.

— Première nuit à la belle étoile, elle a l'air de bien tenir, notre petite tente, me dit-elle.

— J'espère surtout que la bâche est bien étanche.

— Dire que nos parents s'inquiètent de notre sort. On est rudement bien ici. Même sous notre faible toit, on forme un mini-foyer. C'est prometteur.

Mathilde fixe, pensive, le feu qui se tasse. Je rassemble les braises et ajoute un morceau de résineux. Quelques étincelles s'échappent en crépitant et déchirent le noir. En partant à deux, jeunes mariés, nous aimerions réouvrir un cadeau déposé dans nos coeurs : l'étincelle de la foi. Nous l'avons découverte tous les deux dans notre enfance grâce à nos familles. Puis chacun a grandi et mûri ses espérances d'enfant. Avant de nous rencontrer, nous avions un ami commun : Dieu. Mathilde et moi avons fait le choix de L'accepter dans nos vies.

— Je crois que la foi, c'est comme un feu, me dit Mathilde. Si elle n'est pas alimentée, la flamme s'éteint et s'étouffe.

— T'as raison. Moi, je ne sens plus très bien la chaleur sous la cendre.

Sous notre tente de noces, au baldaquin du ciel, nos corps engourdis par l'effort du jour espèrent que le vent de l'aventure va souffler sur les braises de nos coeurs endormis.

— On est à trente grammes près, dis-je à Mathilde.

— D'accord, je le coupe en deux alors. Un demi-savon de Marseille, ça suffira.

Nous faisons de même avec nos cartes bancaires. Nous les avons emportées ces premiers jours au cas où notre démarche ne fonctionnerait pas du tout. Nous délaçons nos chaussures pour reposer nos pieds. À quatre-vingts kilomètres du kilomètre zéro, assis dans l'herbe fraîche des rives de Seine, nous venons de briser, comme un évadé brise ses chaînes, notre dernier outil de consommation. En petits morceaux, les chiffres se détachent, les nombres disparaissent. La puce saute. Les codes-barres ne feront plus la loi, la nature reprend ses droits. Nous venons d'ouvrir un compte commun dans l'abandon.

Dans ce bras du fleuve, nous plongeons nus. Je crie à Mathilde en l'éclaboussant :

— Je me sens libre comme un poisson.

— Ouh... Elle est fraîche, mais ça fait du bien après tout ce qu'on a transpiré ! rit Mathilde.

Nous lavons nos sous-vêtements que ces deux jours et demi de marche ont éprouvés, puis avalons quatre tranches de jambon offertes deux heures plus tôt alors que nous demandions de l'eau. Nous nous allongeons pour une sieste. Sur l'autre rive, des trains filent. Au large du fleuve, une péniche passe doucement, remontant vers Paris. L'équipage nous salue, surpris de voir deux humains perdus dans le vert. Nous répondons comme des vacanciers : « Adieu. » Oui, c'est cela, « à la grâce de Dieu » et à celle des hommes.

Les doigts de pied en éventail, Mathilde se laisse absorber par la fuite des nuages. Mon sac en guise d'oreiller, je guette un martin-pêcheur posé sur une branche en surplomb de l'eau. Dans les remous, quelques feuilles tourbillonnent et suivent le courant. Elles m'aspirent. Nos bâtons supportent comme des fanions nos slip et culotte qui sèchent au vent. Sur nos têtes, l'étendard du dénuement flotte. Libre.

Nous quittons le sentier balisé de randonnée. Dans la forêt de Fontainebleau, nous serpentons entre des blocs de rocs mousseux que le soleil d'été vient éclairer en touches. Ma cheville gauche se tord de douleur. Mon mollet tire. Nos bâtons se plantent dans le sol sablonneux. Je m'appuie fort sur le mien. Nous déboulons, quelques courbatures plus loin, dans Champagne-sur-Seine. Nous jetons nos douleurs plantaires sur un banc public.

— Dis, Ed, puisqu'on ne se bécote pas, on pourrait penser à notre coucher ? T'as vu, l'orage se prépare. Le ciel menace.

— Ben, prions-le de nous trouver un toit avant qu'il nous tombe sur

la tête.

— Regarde en face : « Caserne de pompiers ». Si on essayait là plutôt que de sonner aux portes ? Si tu veux, je dis que j'ai peur de la foudre, plaisante Mathilde.

Nous donnons l'alarme à un premier pompier.

— Attendez, j'appelle mon chef.

Le chef arrive, nous écoute, croit rêver. Cheveux courts, moustache avenante, mine réjouie, il répond :

— Attendez, j'appelle l'adjudant-chef. Il habite à deux minutes d'ici.

Nous avons mis le feu à quatre étages hiérarchiques. L'adjudant-chef débarque.

— Attendez, j'appelle le major. Vous comprenez, le plan de sécurité Vigipirate a été déclenché. On ne peut pas vous accueillir pour dormir dans la caserne. Mais il y a un cabanon derrière le hangar d'intervention. Si on a l'accord, ça fera l'affaire.

Quand le major débarque une heure plus tard en grand uniforme bleu et argent, nous sommes en chaussettes, accoudés avec ses hommes à la table de la cuisine. Devant un plat de charcuterie et des coquillettes, un verre à la main, nous trinquons aux neuf professionnels et quarante pompiers volontaires qui se relaient à tour de garde. Ce soir, ils sont une dizaine. Notre histoire amuse le major. L'orage a éclaté, il passe sur la caserne. L'ordre tombe avec la foudre. C'est d'accord pour le cabanon. Nous dormirons au sec. Je croise le regard de Mathilde. Nous sourions de gratitude.

Une alerte fait partir un véhicule, gyrophare tournant. Les sapeurs redoublent de délicatesse. On fait essayer un casque et la tenue d'intervention à Mathilde. Un pompier lui donne un écusson d'uniforme. Un autre nous demande un morceau de carte bancaire en souvenir. Nous avons disséminé les morceaux restants, tels des petits poucets, dans les poubelles du chemin.

Le ciel tonne. Les lumières des maisons alentour s'éteignent une à une. Seul reste allumé le poste de contrôle et d'alerte des pompiers. L'eau ruisselle à grosses gouttes sur les vitres de la pièce. Le bruit de la tempête couvre parfois nos discussions. Un cercle s'est formé. Nous sommes là, cinq ou six, à prolonger les premières heures de la nuit dans cet avant-poste.

Le chef, deux ou trois jeunes pompiers et l'ancien sont présents. Pierre Pimpon, prédisposé par son nom, cinquante et un ans, raconte son épreuve du feu :

— Derrière chaque intervention, nous avons en tête que nous sommes la dernière chance pour sauver une vie.

Un autre enchaîne :

— La mort est notre compagne. Partout, c'est elle que nous tentons de chasser, parfois sans succès.

Un troisième :

— Et puis on sauve des vies, quelquefois contre la nôtre. Ça m'est arrivé aussi de donner la vie, quand nous faisons des accouchements d'urgence.

Nous sommes à l'étroit, coude à coude. Les voix sont calmes. Les coeurs s'ouvrent. Dans cette pièce de garde, nous échangeons une richesse que le jour cache. Ils sont tous différents. Ont tous des passions, des métiers. Certains ont une femme, des enfants. En commun, ils ont l'amour de la vie et du service rendu. Nos habits de marcheurs se fondent aux tenues rouge et bleu. Ce soir, j'ai l'étrange sentiment de faire partie d'une communauté d'hommes.

21 juin. 5e jour. 150 kilomètres

Il est 5 heures du matin. La pluie me réveille. Elle cogne fort sur le toit de la grange où nous avons trouvé refuge. Quelques meules de foin nous servent de couche. Une araignée tisse un dessus-de-lit. Six heures et demie, Mathilde ouvre l'oeil.

— Nous sommes sur la paille, mais au moins nous avons un toit, s'exclame-t-elle, positive. On se fait un petit déj' au lit ?

— Alors, au menu, des pâtes de fruits.

— Je déteste les pâtes de fruits, me dit Mathilde.

— Laisse-les-moi, j'adore ça ! Finis le paquet de bonbons.

L'un des pompiers nous l'a donné en nous disant : « Tenez, ce sont mes derniers, mes préférés. Ils vous seront plus utiles qu'à moi sur la route. »

Dix minutes plus tard, je la vois aussi mordre dans les pâtes de fruits orange et vertes.

— Tu aimes ça, maintenant ? lui dis-je en souriant.

— Mon ventre se fiche de mes goûts et des couleurs ! me fait-elle dans un clin d'oeil.

Mathilde se lève, de la paille plein les cheveux, plein les yeux. J'ai plus de mal à me mettre debout. Ma poutre, c'est la paresse. Les matins pluvieux n'encouragent guère à marcher. Par avance, je redoute d'enfoncer mon pied gauche dans ma chaussure. Il a doublé de volume et n'a pas dégonflé. Ai-je une tendinite ? À droite ou à gauche ? Lequel des côtés me fait le plus mal ? Les deux, je crois. La douleur se cache quand, au bout de cinq kilomètres, les muscles sont chauds. Nous secouons nos sacs de couchage et filons marcher sous la pluie, craignant que le propriétaire de la grange isolée ne nous déloge.

— Pour le premier jour d'été, averse et mal de pied, c'est la douche

froide, dis-je à Mathilde.

— Ne force pas trop, s'il faut qu'on s'arrête une ou deux semaines pour reposer ta cheville, on le fera, répond-elle pour m'encourager. On est encore en France, on se débrouillera avec nos familles. Et puis il y a un ami des parents qui habite Auxerre, on pourrait loger quelques jours chez lui.

— Mais regarde comme je boite. Pourquoi vouloir aller si loin, alors que ces godasses me mettent au tapis dès le cinquième jour ? Se tromper comme ça, c'est une erreur de débutant. J'ai l'air d'un bleu qui veut marcher au vert !

Pour le moment, je vois rouge. Nous avons choisi ce modèle après six mois de réflexion. C'est sans doute l'orgueil du départ qui fait gonfler mes chevilles. Je ne pensais pas flancher si vite. Mathilde siffle un air entraînant, se plaignant peu de ses chaussures qu'elle changerait bien elle aussi contre des pantoufles.

Nous foulons le GR qui suit la rivière Orvanne vers sa source. Nous marchons côte à côte. La main de Mathilde frôle la mienne. J'aime ce moment où elle s'approche et puis, dans un même accord, nos mains se saisissent. Le soleil sort avec nous d'un bois. Un pré d'herbe fraîche nous offre deux heures de repos à l'heure la plus chaude. Sous l'ombrage d'un pommier, nous vidons notre sac. Une pie voleuse louche sur nos biscottes offertes par une femme peu auparavant.

— Va-t'en la pie, lui lance Mathilde, je suis désolée, mais tu n'auras rien. Aujourd'hui, c'est maigre.

Nous faisons les comptes :

— Deux biscottes et demie par personne, dis-je.

Quelques miettes et quelques kilomètres plus loin, je ne sais pas qui de mes pieds ou de l'estomac de Mathilde crie le plus fort.

— J'ai mal au ventre, me dit-elle.

— Ça doit être cette demi-biscotte que tu t'es resservie. On frise l'indigestion.

Elle répond dans un sourire calme :

— Mais non, j'ai mes règles.

Au soir, après trente et un kilomètres, des éclats de voix nous attirent dans un jardin du hameau de Châtres. Nous demandons un abri, n'osant réclamer de quoi manger. Un homme, la quarantaine, teint rougeaud, bras forts, s'avance, ventre en tête :

— Vous pouvez vous mettre sous l'abri devant la ferme. Ma femme est d'accord.

Le sol est propre et il fera l'affaire pour une nuit. Nous posons nos sacs, contents de savoir que nous dormirons au sec s'il pleut.

— Venez voir notre piscine ! nous lance la femme. C'est le premier

jour de l'installation. On ne prend jamais de vacances, alors on s'est payé une petite piscine.

Nous donnons un coup de main en prenant un bain de pieds, embarrassés de troubler la transparence de l'eau et la famille. De la piscine à la maison, il n'y a qu'un pas. Michel n'a pas beaucoup insisté auprès de Bernadette son épouse pour nous avoir à table et dans la chambre d'amis. Un voisin passe. Nous trinquons au rosé. L'alcool noie les timidités autour des tomates farcies. Michel, devant notre marche, philosophe :

— Il faut prendre la vie comme elle va. Cette nuit, demain, un infarctus et c'est fini pour moi. Vous voyez, avant, j'étais riche. Il y a quelques années, on était paysans. Avec la PAC, on nous a dit : « Allez-y, investissez. » J'avais cent cinquante hectares autour d'ici.

Il marque une pause et, dans un lourd soupir :

— J'ai tout perdu, j'ai tout vendu. Du jour au lendemain, plus rien, à part la maison, ma famille et les chiens.

Michel, humble et attachant, livre ses années sombres. La terre, il l'a mordue. Et aujourd'hui, il la pioche toujours, reconverti en cantonnier. Brisé par l'infortune, il plie le dos, mais ne rompt pas. Pour se remettre, il lui reste quelques vieux tours dans sa gibecière : le sens de l'effort, un peu de panache et beaucoup de générosité. Bernadette part tôt le lendemain matin et travaille dur. Michel nous donne un pot de confiture de rhubarbe maison. Je serre sa poigne tannée par le travail pour lui dire au revoir. Elle est aussi large que son cœur.

La rosée mouille nos pantalons dans les herbes hautes de l'été. Un lièvre détale en ligne droite vers sa cachette. Un chemin de terre nous fait progresser vers l'abri du soir. Au rythme de nos pas, nous sifflotons des airs de chansons populaires, que nous dédions à Michel, l'infortuné cantonnier. « Y a des cailloux sur toutes les routes... y a une fille sur tous les chemins. » Les douleurs incessantes des chaussures s'envolent avec les sons. La voix claire de Mathilde couvre mes fausses notes. Nous marchons à l'unisson. Telles des sentinelles de la route, de vieilles bornes kilométriques enfouies dans les herbes et la mousse nous regardent passer. Si ces pierres millénaires chantaient, ce serait une ballade, une ballade amoureuse.

Quand Mathilde fredonne, je sais qu'elle n'est que joie, et elle chantonne souvent en ce début d'été. D'humeur gaie, c'est le premier trait de caractère qui pourrait la décrire. Si le visage est le reflet de l'âme, son sourire est le reflet de la joie qui l'anime. C'est ainsi que Mathilde m'a séduit. J'ai vécu trois ans à Dijon, dans sa ville natale, et ai essuyé les bancs de son lycée sans jamais la croiser. Peut-être était-ce parce qu'elle était toujours première et moi dernier en tout ?

Sérieuse, elle faisait des études d'histoire. J'apprenais la géographie, que je n'avais jamais suivie à l'école, en courant le monde et les filles. Elle accumulait les mentions plutôt que les garçons. Et puis Mathilde est partie pour l'Afrique, moi pour l'Asie. Elle, stable, était en mission humanitaire au Cameroun durant deux ans à Douala, pour l'ONG Fidesco. Elle était journaliste. Moi, vagabond, je comblais son absence en filmant et en relatant mes périples.

Le soleil est au zénith. Nous crevons de chaud. Mathilde crève sa première ampoule. Je retire mes chaussures et les jette au sol dans un geste de colère. Un des pouces de pied est violet. L'autre rougit, enflé comme une baudruche. L'ongle arraché ne tient que par un morceau de chair. Mathilde enduit ses lèvres brûlées par le soleil de pommade cicatrisante.

— Tiens, j'ai une idée, prête-moi la pommade.

Mathilde me regarde attentivement. Je presse le tube et étale la pâte grasseuse sur mes chaussures.

— Ça doit bien avoir aussi de l'effet sur les chaussures. Je vais assouplir la croûte de cuir en espérant qu'elle se fasse à mes pieds.

— Bonne idée ! Mais j'ai bien peur que tu n'aies pas de la pommade pour 6000 kilomètres.

— On a fait une grosse erreur. On aurait dû faire comme on pensait dès le début, prendre des chaussures légères et ne pas écouter les vendeurs.

— J'ai peur de trop forcer. Nos pieds, c'est notre outil de travail. Si on les abîme, ils pourraient nous priver de notre rêve.

Au crépuscule, nous stoppons durant dix minutes devant une biche et son jeune faon qui se croient cachés dans des jachères. Ils lèvent l'encolure, les yeux fixés vers nous, et reprennent leur dîner. Nous commençons le nôtre. À la lueur de notre lampe, nous nous léchons les doigts trempés dans le pot de confiture. Nous amassons quelques mousses en guise d'oreiller. Pour la deuxième fois, notre bâche nous sert d'abri dans le cirque naturel d'une ancienne carrière.

— Trente-cinq kilomètres aujourd'hui, pas mal pour des boiteux, me lance Mathilde.

— Sept heures trente de marche. On avance.

Une bourrasque interrompt notre conversation. Des gouttes de pluie annoncent des averses nocturnes. Ce sont pourtant mes moments préférés. Ceux où nous jetons sur l'oreiller de lichen nos confidences de la journée. Que ce soit pour se faire quelques reproches, se dire merci, se pardonner ou s'entrelacer, c'est toujours un temps pris à la course du soleil pour se comprendre davantage.

— Tu as vu l'itinéraire de demain ? me demande Mathilde.

— Si on veut atteindre Auxerre, il y a au moins huit ou neuf heures de marche.

— Il faut se lever à l'aube ?

— Oui, en espérant qu'on ne soit pas trempés. Regarde, mon sac de couchage se mouille à mes pieds.

— Viens plus contre moi alors, réclame Mathilde. T'es pas trop crevé ?

— Si, et toi ?

— Moi, c'est la grande forme, m'avoue-t-elle.

— Ben, tu caches bien tes douleurs, surtout avec tes règles. Au fait, merci pour tes encouragements aujourd'hui.

Mathilde achève d'écrire la journée sur le carnet. Quelques gouttes de pluie viennent s'ajouter à celles de la sueur du jour, l'encre du marcheur. Je me relève et pars pieds nus dans la nuit à la recherche de pierres pour fixer plus fortement les coins de la bâche de peur qu'elle ne s'envole. Mathilde dort quand j'ai fini. Je lis ses notes : « Seule la deuxième journée a été dure pour moi jusque-là. J'ai peur de ne pas y arriver physiquement. Moralement, je n'en sais rien. Six mille kilomètres, ça me paraît impossible. J'ai eu très mal aux pieds toute la journée mais n'en ai rien dit à Édouard, il était déjà assez tourmenté par les siens. » Je sens son amour.

23 juin. 7e jour. 224 kilomètres

Il y eut un soir, il y eut un matin, c'est le septième jour, mais pas de tout repos. Nous marchons à jeun. Je m'entête à avancer malgré la douleur de mes chevilles. J'irai à quatre pattes ou sur les mains. À genoux s'il le faut, mais j'irai. J'ai une autre idée. Après neuf kilomètres de marche, je m'assois.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande Mathilde.

— Ces godasses ne se feront jamais à nos pieds. Comme mes pieds ne veulent pas s'y faire non plus, je les retire.

— Ah oui, gros malin, et tu vas marcher comment maintenant ?

— Comme ça !

Dix minutes plus tard, je la dépasse en sifflotant l'*Hymne à la joie*. J'ai pendu définitivement à mon cou les chaussures. Je porte leurs cadavres en bandoulière, attachés par les lacets. Ainsi, le joug est plus léger. Je vole. Je marche en chaussettes, ayant recouvré l'usage de mes pieds.

Les passants nous regardent bizarrement quand nous entrons à 9 heures du soir dans la ville d'Auxerre. Mes chaussettes sont usées. Elles ont avalé l'herbe, la mousse, les ronces, les cailloux, la terre et l'asphalte. Nos ventres ont avalé dix biscuits et un verre de vin offerts

en route. La plante des pieds me brûle. J'ai fait trente kilomètres en chaussettes pour sauver mes chevilles, mes orteils, notre rêve.

26 juin. 10e jour. 261 kilomètres

Vent et soleil. Le temps idéal pour un marcheur. Les sentiers traversent un été d'abondance. Nos mains frôlent en bord de champs les épis de blé ou d'orge mûrs. Nous nous enivrons de l'odeur du colza en fleur. Par touches, les couleurs nous sautent aux yeux. Tout est à vif comme nos pieds. Les coquelicots passionnément nous saluent, les orties s'étouffent autant que nous d'aise. La nature chuchote.

Après deux jours de repos total chez Jean-Marie, à Auxerre, nous sommes repartis d'un bon pied. Il ne nous a pas seulement laissé son lit pour dormir sur le canapé du salon, mais, en cadeau de mariage, il nous a offert une paire de baskets de randonnée à chacun.

Nous longeons l'Yonne, puis le canal du Nivernais, en route vers Vézelay. Nous avons des chausses de sept lieues qui nous font cavalier sur une ancienne voie romaine qui épouse le dénivelé des collines bourguignonnes.

— T'as vu cette volée d'étourneaux qui joue dans la brise ? C'est drôle comme la douleur des pieds résolue, j'entends mieux la nature.

— Tu sais, je suis quand même rassurée pour la suite du voyage, me dit Mathilde.

— C'est vrai, on est comme dans des pantoufles dans ces chaussures.

— Non, je veux dire par l'accueil des gens. Je crois que j'ai lâché quelques inquiétudes. Mais bon, je ne suis pas encore comme ces étourneaux. Regarde celui-là qui attrape un ver de terre. Il ne se soucie guère de ce qu'il mangera demain. J'attends le jour où nous irons comme lui, toujours confiants, sans l'inquiétude permanente de nos estomacs ou du coucher.

27 juin. 11e jour. 275 kilomètres

Trois joies en une journée. La première : la vision de la basilique romane perchée sur sa « colline éternelle ». Des quatre points cardinaux, on ne peut que monter vers elle. Agrippée aux contreforts du Morvan, Vézelay surgit des vignobles et des champs. En grimpant la colline, nous remontons l'histoire. On y venait par milliers pour vénérer les reliques de sainte Marie-Madeleine. On y vient, mais on en part surtout aujourd'hui. C'est un point de ralliement majeur pour

Compostelle.

La faim nous fait sortir des bosquets. Nous demandons notre quotidien. La boulangère nous offre du pain avec un naturel déconcertant. Deuxième joie.

La troisième, c'est l'accueil de la Fraternité monastique de Jérusalem, qui nous loge dans une hôtellerie. Les moines et moniales nous couvrent de leur délicatesse.

Deux nuits plus tard, nous reprenons notre route vers l'est, dans le prolongement de la nef aux dix travées et arcs bicolores. Vézelay, classée au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO, est un haut lieu de l'histoire. Il y a plus de mille cinq cents ans, l'Occident devenu chrétien se tourna vers l'Orient, vers la Terre sainte. Des milliers de vagabonds et pèlerins partaient, seuls ou en groupe, vers Jérusalem dans un élan de foi, pour l'aventure ou pour expier une faute. Là-bas en Palestine, chrétiens et mahométans commerçaient toutes sortes de denrées et échangeaient des idées. On laissait passer en foule les voyageurs. En 1076, la tolérante domination des Arabes s'écroula en Asie Mineure au profit des fanatiques guerriers turcs seldjoukides qui s'emparèrent de l'Arménie et de la Syrie, de Nicée et de Jérusalem. La conquête musulmane interdit l'accès au tombeau du Christ et aux Lieux saints. L'Occident se scandalisa. Les plaintes des pèlerins se multiplièrent. D'Italie, d'Angleterre, de France, des milliers d'hommes de toute condition se croisèrent et cousirent sur leur tunique l'étoffe rouge de la croix pour aller délivrer le Saint-Sépulcre à Jérusalem. Telle fut l'intention des Croisades, du moins des premières : redonner aux chrétiens l'accès aux lieux sacrés de Terre sainte.

C'est de Vézelay que partirent les trois premières croisades. Dans le fracas des armes, des milliers d'hommes prirent la route pour défendre la noble cause. La chevalerie s'était réveillée au cri de « Dieu le veut ». Un vent d'aventure soufflait, emportant dans son sillage les actes héroïques et les coups les plus bas.

Nous, nous ne partons pas en croisade. Nous sommes sans armes ni montures. Le coeur détaché de toute violence, nous ne portons aucune bannière. Seul s'agite le flambeau d'un rêve. Aux lourdes armures, nous avons préféré des habits simples de marcheurs. Au grand groupe, l'intimité de notre couple. Aux nobles causes, celle d'un voyage de noces. Notre unique combat à mener est contre nous-mêmes. L'ennemi que nous voulons défaire, c'est celui qui nous empêche d'aimer davantage. Si nous marchons vers les Lieux saints, notre Jérusalem est d'abord intérieure.

Mathilde

LA CLÉ DES CHAMPS

Ne vivez pour l'instant que vos questions. Peut-être trouverez-vous, insensiblement, les réponses en vous-même.

Rainer Maria Rilke

France-Suisse

30 juin. 14e jour. 342 kilomètres

— Arrête de me lécher comme ça...

J'entends un ronflement au fond du sac de couchage. Édouard dort. Je me lève d'un bond. Une grosse limace se prélassa dans la tête de mon duvet. Elle bave d'aise et a laissé une traînée collante le long de mon bras.

— Sympa, ce voyage de noces !

Nous avons dormi dans l'herbe grasse d'un pré. Quelle idée avons-nous eue il y a deux semaines de prendre la route ? D'endosser la condition précaire du marcheur au long cours ? Le projet est séduisant, la réalité parfois moins. Je n'ai jamais vraiment marché. Mon record était cent kilomètres. Drôle de lune de miel...

Je me lève du mauvais pied. C'est là toute la difficulté d'un départ : lever le bon pied. Dans les collines boisées du Morvan, les montées tirent sur mes mollets encore trop bien habitués aux Escalator du métro.

Vers midi, nous avons fait vingt kilomètres. Chauffée par le goudron, humidifiée par les ampoules crevées, la plante de mes pieds est douloureuse et pitoyable. Nous nous écroulons sur les berges du lac de Saint-Agnan, épuisés. Nous avalons les deux pains ronds donnés par les moines et moniales de Vézelay : de quoi nourrir le corps. Ils nous ont aussi donné un petit livre, l'Évangile. De quoi nourrir l'esprit, ont-ils expliqué. Nous ne l'avons pas encore ouvert.

— Bonne balade ! nous lance la dame qui remplit nos gourdes

d'eau.

Elle a raison. Ce samedi d'été se prête à la promenade. Si elle savait pourtant que dans mon sac de quatre kilos, il y a tout pour survivre pendant plusieurs mois. Un sac de couchage en duvet d'oie, un demi-tapis de sol gonflable. Une paire de chaussettes et des sous-vêtements de rechange. Une veste en polaire, un blouson imperméable et une cagoule. Un chèche en coton. Quelques cartes pour les premières semaines de marche. Nous nous ferons envoyer les autres à quatre étapes prévues : Mostar, Istanbul, Alep et Damas. Une boussole, une lampe frontale, un demi-savon de Marseille pour la toilette et la lessive, un petit tube de dentifrice et une brosse à dents pour deux. Une aiguille et du fil. Une pharmacie rudimentaire avec quelques antalgiques, anti-inflammatoires, pansements, un tube de pommade cicatrisante et des pastilles pour purifier l'eau. J'ai aussi emporté un test de grossesse. Une bouteille en plastique dotée d'un tuyau pour boire facilement en route est accrochée sur le côté de nos sacs. Le plus petit des couteaux suisses nous offre lame, ciseaux, lime et stylo pour écrire sur le carnet de notes en papier de riz, plus léger. Par sécurité, Édouard a pris une bombe lacrymogène. Mais le luxe des luxes, c'est ma pince à épiler. Édouard avait décrété :

— Superflu ! Il y en a une sur le couteau suisse.

— Attends, tu verras... Tu seras le premier à profiter de mon épilation !

Enfin, j'ai une petite brosse à cheveux pliable avec un miroir et une lame de rasoir. Nous porterons le même pantalon-short et la même chemise, s'ils résistent à la route.

J'ai troqué mon sac à main contre un sac à dos à peine plus gros, ma bague de fiançailles contre les cailloux de la route, mon lit contre une couche de mousse, mon fond de teint contre des coups de soleil, mon toit contre les étoiles, la télé contre une rencontre ou un feu de bivouac, mes jupes et rubans contre un pantalon et des ficelles, le bruit contre le silence, ma montre contre une boussole, le rythme effréné contre celui des pas.

Qu'est-ce que le nécessaire ? Nous avons tenté de lâcher le maximum, pesé l'ensemble au milligramme. Si nous voulons avancer sur des milliers de kilomètres, nos sacs doivent être légers. Édouard porte trois kilos de plus que moi avec l'appareil photo, la caméra et le pied pour les poser. Nous avons aussi trois batteries de rechange, des cassettes et un chargeur, sans oublier la bâche qui, avec nos bâtons, peut nous abriter. C'est tout.

1er juillet. 15e jour. 372 kilomètres

Un pont enjambe la ligne de TGV Paris-Lyon. Nous le traversons. Un train toutes les dix minutes, à trois cent cinquante kilomètres à l'heure. J'imagine en première classe, un homme penché sur son ordinateur qui guette la sonnerie de son téléphone. Il a un rendez-vous important et espère que le changement à Châtelet ne lui fera pas perdre trop de temps. L'affaire de sa vie l'attend... Si son train a du retard, il passera à côté. Le train va soixante fois plus vite que nous. Il arriverait à Jérusalem en dix-sept heures.

Nous sommes lents. Tellement lents. Telles des limaces, nous en baverons. Mais traîner, c'est voir, goûter, sentir le vent, la pluie, le soleil, sentir que nous vivons. Voilà qui est exaltant. Aller à pied, ce n'est pas seulement faire marcher ses pieds, c'est mettre en route ses sens. C'est enfouir son cerveau dans ses talons pour en tirer le soir, mieux que le jus de chaussettes, un jus de crâne.

Escaladant un grillage au bord d'une route de campagne après Saulieu, nous coupons à travers pré. Qu'ont-elles, ces vaches, à nous tourner autour ? Brusquement, le troupeau s'élance sur nous au galop.

— Ça doit être moi avec mon T-shirt rouge, je les excite, fait Édouard.

— Il n'y a bien que les vaches que tu excites, là. Allez, cours plus vite ! Je ne trouve pas ça excitant du tout...

Nous sautons, tête la première, au-dessus de la barrière électrifiée. Sous les feuilles des chênes, nous nous égarons. Je sors la boussole accrochée à mon côté pour conserver notre direction, est-sud-est. Nous débouchons sur la bonne route, ayant pris un raccourci. Jérusalem n'est pas si loin.

2 juillet. 16e jour. 411 kilomètres

Pont d'Ouche. Le ciel s'épanche le long de l'A6, l'autoroute du Soleil. Escargots à côté des voitures, nous apprécions beaucoup moins que nos amis à coquille la pluie d'orage. La tête courbée, nous avançons dos au vent. Je déteste être mouillée.

— Toi qui voulais une douche à l'eau courante, tu dois être contente, me charrie gentiment Édouard.

— Mon pantalon me colle aux jambes tellement il est trempé.

— Au moins, notre traversée de la côte des vins de Bourgogne est arrosée !

— Regarde, on arrive à Aloxe-Corton. Charlemagne a fait planter ici du raisin blanc pour ne pas tacher sa barbe fleurie avec le rouge.

— Je ne risque pas de tacher la mienne non plus ! lance Édouard. Avec toute cette flotte...

Une cabane à outils de vigneron servira d'abri pour la nuit. Supplique du marcheur fatigué, nos duvets sont mouillés. À défaut de grands crus, ce sont les grandes eaux.

Deux jours plus tard, nous avançons sans arrêt dans la plaine de Saône. Nous avons enfin accroché un coin de ciel bleu à nos bâtons. Au loin, les raies parallèles de pluie impriment dans le ciel gris des sillons plus foncés. Tout est plat. Le ciel, la route, les villages, même les gens qui nous semblent moins accueillants. Le mauvais temps jouerait-il sur le moral ?

— Tu marches toujours devant. Tu m'as mis au pas, me lance Édouard.

— Normal, tu portes un peu plus que moi, ça équilibre nos forces. Comme ça, on marche au même rythme. C'est agréable.

— T'as remarqué qu'on parle moins qu'au début en marchant ?

— Peut-être parce que la présence de l'autre nous suffit... C'est pas ça, s'aimer ?

S'aimer, c'est être prêt à entrer dans le rythme de l'autre.

Ce soir, on nous envoie toujours plus loin. Même cette vieille qui nous entretient sur ses malheurs pendant une demi-heure avant de nous laisser partir les larmes aux yeux.

— Logique, remarque Édouard, nous sommes à Pleure.

Dans la rue principale, les maisons basses sont alignées, silencieuses.

— Qu'est-ce qu'on fait, on sonne à une porte ?

— Regarde là, dis-je à Édouard, il y a un petit oratoire. La porte est restée ouverte.

Une statue de la Vierge trône sur un autel fleuri.

— Pourquoi ne pas dormir ici, au moins on sera au sec ?

— Des fleurs, une Madone, c'est le paradis, non ? me réplique Édouard.

— Demandons quand même la permission aux gens de la maison voisine.

Une voiture arrive à ce moment. Un homme solidement charpenté en sort.

— Vous allez où avec vos grands bâtons ?

— À Jérusalem. Nous cherchons un endroit pour la nuit et avons pensé à l'oratoire derrière votre maison.

— Venez plutôt chez nous, répond l'homme d'un air las. Vous ne tombez pas bien, car je suis malade, nous rentrons de chez le médecin. Mais nous avons la place.

— Quand il y a de la soupe pour deux, il y en a pour quatre, renchérit son épouse.

Nous les suivons dans la maison de plain-pied en pierre de taille. Jeanne complète la table déjà dressée. Elle a l'air soucieuse. Son mari ne va pas bien.

— J'ai vécu ici toute mon enfance, explique Maurice.

» Nous sommes revenus pour la retraite en transformant tout. Autrefois, c'était une ferme. Avec une pièce pour les bêtes et une pour ma famille. Les autres bâtiments étaient des granges pour les réserves. Je me souviens qu'enfants nous dormions à trois dans le même lit. Cette pièce était toute noire à cause de la cheminée.

— Mais tu es vite parti de la maison, s'empresse d'ajouter Jeanne.

— À onze ans, pour être pensionnaire. Ce jour-là, j'ai mis des souliers pour la première fois, à la place de mes sabots. Mes parents les avaient récupérés d'un soldat de la Seconde Guerre. Vous vous rendez compte, c'était il y a à peine soixante ans !

La boîte à souvenirs est ouverte, Maurice en tire les perles. Il s'anime. Par moments glissent dans son propos des mots de patois ou des jurons. Délicatement, Jeanne le reprend : « Parle bien, Maurice » et, d'un air admiratif, elle en redemande : « Raconte aussi l'histoire du pyjama... » Il est doux de constater chez un « vieux » couple cette capacité d'émerveillement sans cesse renouvelée.

Maurice a laissé la tradition paysanne familiale pour l'école de la République. Ce Jurassien à la carrure impressionnante en est devenu un pilier. Sa carrière de principal de collège l'a amené dans l'Ouest. Mais, aujourd'hui, il est heureux de revenir aux racines. Notre démarche le fait réagir :

— Ce qui est triste de nos jours, c'est qu'on a l'habitude de prendre et de jeter, d'assouvir immédiatement n'importe quel désir.

Il est des choses qui ne se monnaient pas. Ce soir, Maurice et Jeanne nous le prouvent. Ces deux chênes solidement plantés nous racontent comme à leurs petits-enfants les anecdotes familiales, formant autour de nous une frondaison de mémoire vivante. Nos feuilles s'ouvrent à leurs histoires. Alors que je débarrasse la table avec elle, Jeanne me confie :

— Je suis étonnée d'entendre Maurice parler autant. Cela fait plus d'un mois qu'il souffre terriblement. Il a perdu l'appétit. Lui qui est une force de la nature, je ne l'avais jamais vu dans cet état. Nous nous sommes connus un été à La Bourboule. Et puis on s'est écrit. Des belles lettres comme on n'en fait plus. Nous nous sommes vus seulement trois fois avant de nous marier, un an plus tard.

Ce n'est pas seulement la porte de leur maison que Maurice et Jeanne nous ont ouverte ce soir. C'est aussi celle de leur cœur.

— C'est drôle, constate Maurice, je vous raconte des choses que je n'ai même pas dites à mes enfants.

Sur l'oreiller, Édouard me glisse :

- Super, cette soirée, non ?
- Des rencontres comme ce soir, ça me donne la pêche et ça recharge mes batteries, dans tous les sens du terme.
- Je crois qu'on peut remercier la Vierge de l'oratoire de nous avoir donné un toit plus grand.

5 juillet. 19e jour. 503 kilomètres

Au premier croisement, les panneaux indiquent Pleure derrière nous et Rye devant. Nous quittons le plat de la Saône pour les contreforts du Jura. Nos pas vont vers Rye, espérant secrètement laisser le ciel grincheux à Pleure. Dans la forêt parsemée de petits lacs, les chemins sont boueux. Nos chaussures collent, il faut les arracher à la terre à chaque pas.

Sur une voie déserte, un véhicule utilitaire vert s'arrête. C'est une voiture de l'Office national des forêts. Derrière la barbe longue et épaisse du conducteur s'affiche un sourire.

— De quel pays êtes-vous, marcheurs ? s'exclame l'homme d'une voix forte.

— Nous venons de Paris.

— Montez !

— Merci, mais nous faisons tout à pied.

— Hop ! dans la voiture, ni vu ni connu, personne ne saura rien. Venez prendre un café chez moi.

— Pas de voiture. Jamais. Si votre maison n'est pas trop loin, nous vous rejoignons.

— J'habite à un kilomètre et demi, à Champrougier. Vous verrez une grande calèche devant une maison. C'est là.

Un quart d'heure plus tard, nous lisons sur le fronton de l'entrée : « Maison forestière. ONF ». Deux chiens aussi costauds que leur maître nous saluent en aboyant. Jean-Charles nous attend avec de l'eau fraîche.

— Je vous présente El Freno, mon compagnon de marche, déclare-t-il en jouant avec les bretelles qui accrochent son pantalon de velours. Il a perdu un oeil dans la forêt, mais c'est un sacré ami.

Jean-Charles tient un large bâton dont la tête a forme humaine. Ma main a du mal à en faire le tour tandis que la sienne l'enserme sans peine. Nous comparons nos trois bâtons. Ils sont nos plus utiles compagnons de route. Pour monter notre bâche en forme de tente, pour les passages difficiles, pour s'appuyer quand la fatigue gagne et éviter l'entorse.

— Je suis garde forestier, cocher et conteur, explique l'homme

barbu les yeux brillants. J'ai débarqué ici il y a vingt-sept ans avec mon grand bonheur sous le bras.

Son grand bonheur, c'est sa femme, qui travaille dans la ville d'à côté. Dans la cuisine, nous partageons un café, sucré par la sagesse de Jean-Charles. Nous buvons ses paroles.

— Les amoureux, je vois bien qu'une bonne graine est semée en vous. Mais les choses vont pousser en chemin. Vous avez encore un voile devant les yeux qui se dissipera au fil des kilomètres.

Jean-Charles parle d'une voix grave et riante à la fois, son visage raconte encore plus que ses lèvres.

— Vous voyez, moi, je ne bouge pas, mais je distribue un peu de bonheur par ma passion. Je suis cocher. Une grande calèche de trente personnes que je promène et à qui je conte des histoires. Je me balade, je m'occupe de mes chevaux. Je suis un mâle heureux ! lâche-t-il dans un éclat de rire.

Et il continue :

— Vous allez les poches vides. Mais vous avez les poches lourdes de bonheur. Vous avez de la chance, les amoureux !

Il est temps de partir. Jean-Charles attrape son bâton. Avec El Freno, il nous accompagne sur quelques mètres. Les trois bâtons chantonnent en chœur sur le goudron.

— Tu vois, mon cher bâton de frêne, les gens vont dans la vie la main fermée, crispée. Bientôt, ces amoureux auront la main ouverte d'avoir donné un peu de leur amour. Quand leurs mains seront vides, ils auront les poches pleines de grandes richesses. Allez, les amoureux, je vais bien dormir ce soir.

— Merci, Jean-Charles. Nous aussi, on dormira bien. Adieu !

Nous nous félicitons d'avoir fait ce crochet de trois kilomètres. Certains détours raccourcissent le voyage.

— Quel personnage ! dis-je à Édouard. On dirait qu'il a tout compris de notre voyage, bien mieux que nous.

— J'ai l'impression que tout chante.

Nos bâtons se sont mis à nous parler. Hêtres et chênes nous saluent, lançant des « Courage », des « Bonne route ». Ce sont les amis de Jean-Charles. À travers les arbres, le vent souffle doucement. Il fredonne un air.

Le ciel devient indigo. Nous installons notre bâche dans un pré sans vaches. Monter le bivouac est devenu un rituel. Édouard fait place nette et allume une flambée. J'installe la toile à l'aide de nos bâtons. Les étoiles s'allument. Les étincelles du feu semblent vouloir les rejoindre. J'aime, à la tombée du jour, écouter les bruits qui nous entourent pour me familiariser avec cette maison d'un soir. Les sons nocturnes ont un ton mystérieux. Le cri d'un oiseau de nuit, le

craquement des branches mortes sous les pas d'un animal... Ce sera notre berceuse.

Accoudés l'un contre l'autre au coin du feu, nous étudions la carte pour le lendemain. Je suis heureuse. Les dernières flammes nous chauffent tandis que nous nous enfilons dans nos duvets. Agréable découverte depuis notre premier bivouac : nos deux sacs de couchage peuvent s'accrocher l'un à l'autre. Détail non négligeable pour un voyage où tous les soirs, c'est la noce.

7 juillet. 21e jour. 548 kilomètres

Six heures. Les grosses averses ont glissé sur la bâche sans nous mouiller. Nous rangeons le campement. Édouard dégage les pierres autour du foyer, j'éteins les braises en me soulageant dessus. Nous essayons de ne jamais laisser la moindre trace de notre passage.

Tête ébouriffée, nous allons vers les cascades du Hérisson en avalant une pomme et une banane offertes la veille. La montée n'en finit pas. J'éclate :

— J'en ai marre. On ne cesse de grimper, je n'avance pas... Et cette carte, elle est nulle !

Édouard, exaspéré, ajoute :

— Et puis Mathilde qui n'arrête pas de râler, moi, je m'en passerais bien !

Je ne râle plus, je suis furieuse. Sans mot dire, je file, tournant le dos à Édouard pour une fois volontairement. La colère donne des ailes.

— Si tu pouvais éviter de tracer devant sans m'attendre, je pourrais enfin regarder cette carte... On est dans la mauvaise direction.

— Mais tu sais pas lire une carte ou quoi ? dis-je d'un ton de reproche.

— On peut se tromper non ? C'est pas grave. Et puis, c'est toi qui as la boussole, je te signale, t'as qu'à t'en servir, réplique Édouard.

— Faut revenir sur nos pas, dis-je en pleurnichant. Pendant deux kilomètres, on va remarcher vers Paris. Vive la France ! On ne la quittera jamais.

Nous sommes vexés. Deux kilomètres de détour, cinq de plus à boudier. Sept kilomètres sans s'approcher l'un de l'autre. La faim augmente la fatigue et attise l'énervement. Dans mon entêtement, je n'ose pas reprendre un véritable dialogue avec Édouard. J'attends qu'il fasse le premier pas. Lui aussi sans doute. Nous ne nous adressons la parole que pour les directions à suivre : droite, gauche, tout droit. Se disputer, c'est épuisant. Ce sont des kilomètres en plus.

Il est 14 heures. Nous arrivons devant l'entrée du site des cascades

du Hérisson. Le soleil fait son entrée avec l'après-midi. L'air est doux. L'estomac dans les talons, nous remontons une à une les sept cascades dans les sous-bois, éclaboussés par les chutes. Limpide, l'eau joue entre les rochers et vient chatouiller les mousses. Notre coeur n'a pas la même pureté qu'elle pour s'élever au-dessus des contingences du ventre. Dans le premier village, une dame tout de blanc vêtue nous invite naturellement à entrer. Sur la table, une corbeille d'abricots. Édouard a la simplicité de demander :

— Est-ce que je peux en prendre un, s'il vous plaît ?

— Bien sûr. Deux même, servez-vous !

Avons-nous dépassé nos timidités et notre pudeur du départ ? Il est 16 heures. Anne-Lise rentre de chez le brahmane qui l'a initiée au yoga. Aujourd'hui, elle enseigne cette technique hindoue. Il se dégage d'elle une sérénité que lui ont certainement infusée les sagesses de l'Orient. Cet été, elle part dans l'Himalaya pour un stage d'ascèse. Notre démarche lui parle.

— Vous faites comme les moines bouddhistes qui vont à Lhassa et qui mendient leur nourriture ?

— C'est un peu ça. Nous pensons que la marche mendicante ouvre le coeur et l'esprit et les rend disponibles à toute réponse, même la plus inattendue.

Anne-Lise nous donne un énorme morceau de fromage à emporter. Sur le raccourci qui nous mène vers La Chaux-du-Dombief, nous nous jetons sur la nourriture. À peine rassasiés, nous trouvons les forces pour nous pardonner la dispute du matin.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, je me suis énervée. Pardon, Édouard.

— Tu devais avoir faim... comme moi. On dirait que ça nous rend plus agressifs ! Tu crois que notre tube digestif est relié au canal des humeurs ?

9 juillet. 23e jour. 578 kilomètres

Un mois de mariage. Promesse : j'ai réfléchi toute la journée à ce mot. Promesse non d'y arriver mais de tout faire pour réussir.

Comme dans un long voyage en terre inconnue, en nous mariant, nous prenons un risque. Nous avons fait un pari : pari l'un sur l'autre, pari sur l'amour. Mais nous avons la volonté et l'espérance d'arriver au bout du voyage. Sinon, à quoi cela servirait-il de partir ? La carte ne peut prévoir ni les embûches ni les joies. Rien n'est définitivement acquis, mais nous avons la volonté de nous aimer.

— Comment ! Le curé à la retraite vous a laissés dormir sous ce préau ? s'exclame la dame dévouée qui est venue ouvrir l'église paroissiale.

Pascal et Catherine, deux jours plus tôt, nous avaient accueillis sans hésiter. Le lendemain, ils nous laissent pour une nuit supplémentaire la clé de leur maison de vacances. Au matin, nous l'avons rendue au voisin.

Nous, nous n'avons plus de clé. Nous avons pris celle des champs. La seule maison qu'il nous reste est intérieure. J'avais un peu perdu l'habitude d'y aller. Pourtant, qu'on dorme dans la rue ou sous un toit, c'est celle où on se sent bien, celle où on est toujours attendu. Quand on s'y enferme se mêle aux affaires du dehors un vivifiant élan du dedans.

Le temps de plier nos affaires, la dame réapparaît avec deux croissants frais. Dernier goût de France. Nous nous dirigeons vers La Cure, le poste frontière avec la Suisse. Nos corps commencent à s'aguerrir. Nous les sentons se mouvoir librement.

— Attends-moi, j'ai un truc qui me gêne.

Édouard enlève sa chaussure. Il en tombe un minuscule caillou blanc.

— Toi, petit caillou français, tu as envie de voir du pays...

D'un geste, il le fait glisser dans sa poche. Nos chaussures soulèvent à chaque enjambée tous les vieux problèmes du monde et attrapent quelques cailloux de vérité. Ce sont les seuls qui comptent à rapporter dans son sac.

— Incroyable l'accueil qu'on a reçu en France. Je ne m'y attendais pas. Je pensais que ce serait plus dur et qu'on aurait plus faim, dis-je d'un ton émerveillé.

— Moi aussi. J'appréhendais les premiers pas et ça se passe plutôt bien. On dénonce l'individualisme ambiant, mais on a été vraiment choyés.

— Ce n'est pas évident de demander, mais finalement on s'y fait !

— Alors, Mat, il te plaît, ce voyage de noces ?

— Oui, il me plaît ! C'est fou ce qu'on a déjà vécu depuis Paris.

Dans le village de Vincy, rien ne bouge. Tout est en ordre. Les jardins sont fermés par des barrières automatiques. Nous sommes presque gênés de troubler le silence de cette fin de soirée par le cliquètement de nos bâtons. Nous n'osons sonner à une porte, espérant secrètement croiser quelqu'un. Personne. Derrière la mairie, une porte est entrouverte. Ce sont des toilettes publiques. La minuscule pièce est

impeccablement propre. Dehors, il fait froid... c'est tentant. Je tiens juste en longueur. Édouard devra se recroqueviller.

— Il y a un lavabo, tu vas être contente !

— C'est drôle de dormir dans des toilettes...

— Jamais nous n'avons eu un bivouac aussi hygiénique !

La cuvette des cabinets sert de cabinet d'écriture pour le carnet de route. Édouard recouvre d'une chaussette l'ampoule à détecteur de présence, plongeant les toilettes dans l'obscurité jusqu'au réveil.

12 juillet. 26e jour. 669 kilomètres

Où suis-je ? C'est la question du vagabond. Tous les matins, il se réveille dans un lieu étranger. Mais le seul étranger, c'est lui. Hier je m'étais réveillée dans des toilettes. Ce matin, autour de moi, des murs en bois traité. Le soleil perce à travers des rideaux rouges. Un lit, une bonne couette. Ah ! ça y est, je me souviens... Nous sommes dans ce chalet aux volets verts, au-dessus du lac Léman. La journée d'hier a été rude. Quarante-trois kilomètres avec pas grand-chose dans le ventre. À 9 heures, hier matin après deux heures de marche à jeun, nous avalions un quart de morceau de pain. À 13 heures, nous dévorions notre dernière réserve, une boîte de deux cents grammes de thon qui ne nous a pas calés. J'avais les jambes en coton dans cette ultime pente à 25 pour cent avant d'arriver aux Monts-de-Pully, au-dessus de Lausanne. Neuf heures de marche. Édouard est passé devant, en semant des « Je t'aime » énergiques sur ma route pour m'encourager.

Sur la table de la cuisine, Eliane a préparé un solide petit déjeuner. Elle ne sait pas combien nous avons apprécié la dînette d'hier soir. À 20 heures, depuis son balcon, Jean-Louis nous a hélés. Les Suisses dînent tôt. Nous avons raté la fondue. Mais Eliane a réchauffé pour nous une bonne soupe et a sorti les meilleurs des fromages suisses. La discussion s'est terminée tard dans la soirée, nos hôtes voulaient comprendre.

— Au fond, conclut Eliane, en demandant à manger, c'est un peu d'humanité que vous cherchez chez les gens.

— Oui, nous sommes en quête de quelque chose de plus profond, lui dis-je. Un peu comme une quête de vérité.

— Vous faites cela parce que vous avez la foi ?

— Oui, notre foi en l'homme et en Dieu nous questionne. Alors, nous sommes partis à la rencontre des hommes pour mieux connaître et mieux aimer.

— Mais, reprend Jean-Louis, vous auriez pu rencontrer les gens à côté de chez vous ?

— Oui. Mais peut-être que, confortablement installés dans un bon fauteuil devant un film, nous le faisons bien mal, lui dis-je.

— Les questions étaient là, mais nous les évitions, continue Édouard. En route, face à nous-mêmes et face aux autres, nous ne pourrions pas oublier de nous les poser.

De leur balcon, Jean-Louis et Eliane nous font de grands signes.

— Tout de bon ! lance le mari avec un léger accent suisse.

— Chérie, n'oublie pas le conseil d'Eliane, me dit Édouard. Pour ne pas avoir d'ampoules, il ne faut pas laver ses chaussettes... Toi qui veux toujours qu'on lave nos habits, c'est plus la peine !

Depuis le départ, nous veillons à rester aussi propres que possible, par respect pour nous-mêmes, pour l'autre, pour les autres.

Sur les rives du Léman, les vieilles pierres de Château-Chillon se rafraîchissent dans l'eau lacustre. Les bateaux à voile frôlent les murailles immobiles. Nous croisons un autre marcheur, chargé d'un gros sac.

— Où allez-vous ? nous lance-t-il.

— À Jérusalem, depuis Paris.

— Jérusalem... ça alors. Pourquoi ?

— Parce que cette ville a du sens à nos yeux. Un peu comme un idéal à atteindre et qui nous fait avancer.

— Mais ce n'est pas trop dangereux ?

Jérusalem. La destination ne fait pas toujours rêver. Là-bas, on fait la guerre, on dresse des murs, on meurt. Nous avons souvent entendu : « C'est près de l'Irak », ou : « C'est plus loin que Pékin », ou encore : « Vous allez passer par l'Afghanistan pour y aller ? »

Pourtant, Jérusalem est une ville phare pour plus de la moitié de la population de la planète : deux milliards de chrétiens, un milliard de musulmans, quatorze millions de juifs. Aucune cité dans le monde ne peut revendiquer une telle aura. Ville importante pour les juifs depuis plus de deux mille cinq cents ans, elle a vu les pérégrinations de nombreux patriarches avant de devenir la capitale du roi David. Le Temple de Jérusalem était un but de pèlerinage hébraïque trois fois par an. Les premiers chrétiens, en majorité des juifs convertis, ont continué cette pratique à partir du I^{er} siècle aux endroits visités par le Christ, en particulier les lieux de sa Passion et de sa mort. Depuis le VII^e siècle, Jérusalem est devenue une ville sainte pour l'islam aussi, la tradition en faisant le lieu où Mahomet aurait effectué son « voyage nocturne ». Les premiers musulmans priaient d'ailleurs en direction de Jérusalem, La Mecque ayant été établie plus tard. Jérusalem est à ce titre la Trois Fois Sainte.

Depuis des siècles, des milliers de personnes nous ont précédés. Pèlerins portant leur action de grâces ou leur pénitence, chevaliers et baladins, bandits et malandrins, marchands et explorateurs, et plus tard orientalistes comme Lamartine, Flaubert et Chateaubriand. Comme les jacquaires rentraient de Saint-Jacques avec leur coquille, les pèlerins de Jérusalem rapportaient une palme cueillie à Jéricho. On les appelait « paumiers ». Tous ont arpenté les routes de l'Europe et du Proche-Orient vers Jérusalem. Marcher vers elle, c'est remonter l'histoire. La civilisation occidentale est marquée par le monde judéo-chrétien. Pendant des siècles, l'Occident y a puisé des semences pour faire fleurir l'art, la foi et la pensée sur la terre d'Europe.

Chaque année, une dizaine de personnes partent à pied d'Europe pour rallier la Ville sainte. Nous avons rencontré quelques-uns de ces marcheurs avant le départ et écouté leurs conseils : François-Xavier, Karen, Robert et Josy, Raphaël, Sébastien... D'autres sont en marche en même temps que nous : François, Thomas, Cyril, un couple d'Espagnols.

Marcher vers Jérusalem, c'est mettre ses pas dans l'histoire de milliers d'hommes et de femmes partis chercher là-bas, en terre lointaine, un supplément d'âme. Nous allons à Jérusalem parce que nous avons pensé que, sur la route, il y aurait peut-être un trésor capable de combler notre cœur.

16 juillet. 30e jour. 806 kilomètres

Cinq heures trente. En moins de cinq minutes, nous avons roulé duvets et tapis de sol. Nous nous fauflions discrètement entre les poiriers sous lesquels nous avons dormi. La piste cyclable que nous longeons depuis trois jours passe en forêt. Cela change des arbres fruitiers. Des abricots tombés à terre et un peu trop mûrs ont fait notre petit déjeuner. Le Rhône s'écoule avec force. La fonte des neiges en a blanchi les eaux. À l'ombre des arbres, nous marchons d'un bon pas. À 13 heures, nous avons fait vingt-cinq kilomètres. Dans un village de Suisse alémanique, j'aborde une dame et lui demande du pain en rassemblant les rudiments germaniques qui me restent du lycée. La femme revient à nous avec une miche noire, dure comme du bois.

— Tu lui as demandé du pain rassis ou quoi ? me lance Édouard, qui ne parle pas allemand.

La lame du couteau ne fait que trois centimètres. Édouard peine à couper deux tranches qui nous rassasient vite.

— Tu te rends compte, ça fait déjà un mois que nous sommes partis. Ça me paraît bien loin et en même temps le temps a passé si vite, dit Édouard, songeur.

— Je ne m'en croyais pas capable si aisément. Plus de courbatures ni d'ampoules aux pieds. Je ne peine plus à faire quarante kilomètres.

— Physiquement, on est rodés. Notre organisme s'est adapté et on a besoin de moins se nourrir. Même si j'ai souvent faim ! D'ailleurs, tu as remarqué que je perds mon alliance, tellement j'ai maigri ?

— Oui, j'ai vu... Moi qui croyais que tu étais le plus solide, c'est toi qui as le plus souffert en ce début du voyage..., dis-je à Édouard avec malice. Et maintenant, tu te sens comment ?

— Tout roule. J'apprécie cette vie simple au grand air. Se coucher, le soir, en posant la tête sur un coin d'herbe ou de mousse comme oreiller, je trouve ça génial. Et ce qui me motive vraiment, c'est d'aller toujours plus loin. La prochaine étape est devant. Tout est nouveau, chaque pas est plein de promesse.

La nuit tombe. À l'entrée de la ville de Visp près d'un tunnel en construction s'étalent des baraques de chantier envahies par les herbes hautes. Nous en repérons une dont la fenêtre est ouverte. Édouard se glisse à l'intérieur. Une pièce sert de bureau. Tout autour, les baraques sont abandonnées.

— Viens, il y a des toilettes et un lavabo.

Je bondis sur l'occasion et par la fenêtre. La chaleur des deux derniers jours s'est déposée en sel sur nos chemises, qui ont durci. Je fais une lessive rapide et une toilette de chat. Nous poussons une porte : un stock de dynamite. Une autre : les détonateurs. De quoi faire sauter le Cervin. Il ne faut pas traîner là.

— Un camion !

D'un geste rapide, nous attrapons nos affaires et les lançons par la fenêtre ouverte à l'arrière du baraquement. D'un bond, nous sautons dans les orties. De l'autre côté, la porte s'ouvre. Le plus discrètement possible, nous rampons derrière une autre maison de planches. À quelques minutes près, l'homme me trouvait nue dans les cabinets. Le camion repart. Pas question de dormir là. Nous nous installons un peu plus loin, pas très tranquilles, espérant que l'homme ne prévienne pas la police. Il y a deux jours, nous avons été réveillés en pleine nuit par les gendarmes alors que nous dormions à l'entrée d'une église avec l'autorisation du curé. Contrôle d'identité et explications. Serions-nous des fuyards ? Des clandestins ? Un peu. Nous fuyons nos vies monotones et télécommandées. Mais pas l'effort ni les questions. Nous traversons des contrées en quête de Terre promise, le monde n'étant qu'une étape à nos yeux.

17 juillet. 31e jour. 833 kilomètres

Depuis trois jours, nous nous nourrissons avec le pain noir. Le pain blanc est mangé.

— J'en ai marre.

Les larmes dégoulinent sur mon visage désormais bronzé. Il manquait un panneau indicateur à une fourche. Nous sommes allés tout droit, sur le chemin le plus large. Après avoir sérieusement grimpé au milieu des pins, nous nous retrouvons au pied d'une falaise. Tout est friche et à-pic. Où aller ? Chaleur, fatigue, seulement un quignon de pain noir dans l'estomac depuis le matin...

Nous avons quitté la vallée du Rhône pour emprunter celle qui remonte vers le Cervin. Nous entamons les Alpes. J'appréhende cette étape. Nous devons franchir un glacier pour passer un col à 3300 mètres. Mon expérience de la montagne se limite à celle des vaches. Édouard me prend dans ses bras.

— Je t'aime. N'aie pas peur.

Doucement, il me console et me rassure.

— T'inquiète pas, on va se retrouver. Attends-moi là et repose-toi, je vais repérer un autre chemin.

Je sais combien je peux m'appuyer sur Édouard. C'est souvent dans les moments de doute et de découragement que je sens le plus fort son amour. Rien ne peut mieux panser mon coeur.

— Je crois que j'ai trouvé. Ça va ? Allons-y ! dit Édouard en revenant dix minutes plus tard.

Nous coupons à l'azimut dans des pentes abruptes, laissant un peu de la chair de nos mollets aux ronces. À côté d'un chalet en ruine, un vieux prunier nous offre un goûter réconfortant. Le jus de prune sucré apaise nos gorges sèches. Nous n'avons plus d'eau depuis trois heures. Framboisiers sauvages et mûriers : la nature est grand prince dans nos palais. Quelques heures plus tard, nous franchissons le torrent en courant sur le pont du chemin de fer. Nous retrouvons enfin le bon chemin. Au milieu d'un alpage, une vieille baignoire en fonte émaillée sert d'abreuvoir aux animaux. Elle est alimentée par le robinet naturel d'une source. Édouard se déshabille et se jette dans l'eau glacée. J'y plonge les mains, les bras, m'asperge le visage, effaçant les dernières traces de larmes. Sensation pure, simple, sublime.

18 juillet. 32e jour. 856 kilomètres

— *Alles zu Fuss* (tout à pied) ! s'exclame un bedonnant retraité à la recherche de champignons. Vous allez jusqu'au Cervin, notre Matterhorn ? Faites bien attention sur le glacier.

Nous avons opté pour cette route plus courte et plus belle que celle du Grand-Saint-Bernard. Vais-je y arriver ? L'assurance d'Édouard

m'encourage. Au détour du sentier, le Matterhorn apparaît, coiffé de nuages. Dans toute sa majesté, la dent blanche nous éblouit. Sous nos yeux s'étend Zermatt. On ne vient ici qu'à pied ou en train. Les rues déversent des flots de touristes et de trekkers armés de bâtons en titane. L'artère principale n'est qu'une succession de boutiques, de restaurants et d'hôtels de luxe. Zermatt est le temple du tourisme alpin. Je me sens mal à l'aise. Demander de quoi manger me paraît trop difficile. Les vitrines débordantes contrastent trop avec notre misère volontaire. Est-ce ce sentiment étrange que ressentent les sans domicile fixe ? Celui de n'avoir pas de place. Ni dans cette maison d'où sort une bonne odeur de gratin et où cliquettent les couverts. Ni sur la terrasse bondée de ce café où on rêverait de prendre une bière. Pourtant, pour atteindre la passe à 3300 mètres, nous devons trouver des réserves.

Édouard non plus n'a pas la force d'aller demander de la nourriture. Pour la première fois de notre vie, nous allons fouiller les poubelles. Elles reflètent l'opulence de la ville. Nous y trouvons des miches de pain entières, fraîches du matin. Contre une maison de bois surélevée par des laves rondes, un sac en tissu est accroché : « *Brot für Tiere* » (Pain pour animaux). Nous y plongeons la main. Si la faim fait sortir le loup du bois, la honte l'y cache.

— Ed, je n'avais pas vu qu'après le col à 3300 mètres nous en avons encore trois ou quatre à franchir, entre 2500 et 3000 mètres. Il nous faudra des réserves de nourriture, comment faire ? J'ai peur.

— On doit traverser les Alpes, si t'as peur de trois petits cols, on ne va pas arriver à Jérusalem !

Je le trouve dur ce soir. Je suis incapable d'expliquer et de raisonner mes craintes. Édouard est incapable de me comprendre. Il ne voit pas que j'ai besoin qu'il m'encourage. Je me sens seule. Édouard est déçu. Il regarde la fin quand je m'attache aux moyens. Il voit le but, je m'arrête aux détails. Nous dînons en silence. Comme des bêtes, nous nous terrons, ne voulant voir personne. Les loups hurlent dans les steppes de mon âme. Au loin, de la place, monte un son grave. Ce sont des cors des Alpes. La musique lente et mélancolique m'apaise. Demain, il faudra monter vers le glacier. Un gros pain en poche, la peur au ventre.

20 juillet. 34e jour. 892 kilomètres

Schwarzsee. Deux mille cinq cents mètres. Quatre heures trente du matin. Nous avons mal à la tête. Réminiscence de la bouteille de vin du Valais offerte à Zermatt, que nous avons bue hier soir. L'altitude a augmenté notre ivresse. Le vin et l'amour ont toujours fait bon

ménage. Si haut, l'ivresse de l'amour a refait notre ménage. Nous nous sommes réconciliés.

— Tu m'aimes ? dis-je doucement à Édouard. Je t'ai déçu... pardon.

— Bien sûr que je t'aime. Même si c'est vrai que c'est un peu dur depuis quelques jours d'encaisser tes plaintes et tes craintes.

— Mais tu as encore confiance en moi ?

— Oui, totalement. Je suis désolé moi aussi. J'ai cru que tu faisais un caprice. Je n'ai pas vu que tu attendais que je te réconforte.

— T'inquiète pas, ce n'est pas grave.

— Ça peut paraître étrange, mais je suis presque content que tu m'aies déçu et que je t'aie déçue. On peut mesurer la profondeur de notre amour. Parce que cela nous coûte, l'amour devient gratuit.

— Tu as déjà douté que j'étais faite pour toi ?

— Je n'ai jamais perdu confiance en nous. Et toi ?

— Non, mais je redoute ces moments difficiles sur la route.

Autrefois, le voyage de noces entamait la vie commune des époux et permettait les premiers apprivoisements, les découvertes, les désillusions, les ajustements nécessaires pour avancer. Nous prenons toute la mesure de ce que signifie un tel voyage.

À l'abri d'une chapelle à trois heures de marche au-dessus de Zermatt, la nuit a été froide. Du haut de leurs 4000 mètres, les compagnons du Cervin ont veillé sur nous, impassibles gardes de pierre et de glace. Ce matin, il est trop tôt. Ils sont encore plongés dans l'obscurité. Nous espérons pouvoir passer aujourd'hui de l'autre côté, sur le versant italien. Le col du Théodule nous mènera en Italie. Dans les sacs, du pain, une pomme et deux barres de céréales données hier par des randonneurs. Le vent d'altitude agite doucement le petit lac noir. Pas à pas, le jour se lève, dévoilant les perles qui nous entourent en un majestueux collier : mont Rose, Dent blanche, Dent d'Hérens... Seul le Cervin est drapé de nuages gris qui coiffent son sommet à 4478 mètres. Le soleil finit par percer à travers la couche nuageuse. C'est ce qu'il nous faut pour traverser le glacier sans nous perdre. Il a beaucoup neigé en altitude ces derniers jours. Le sentier grimpe entre les dernières mousses. J'aimerais avoir la candeur de ces chamois qui bondissent devant nous.

Les pierriers ont succédé à l'herbe rase. Ils annoncent la moraine du glacier. L'ascension devient plus difficile. Les pierres roulent sous nos pas. L'eau les rend glissantes. À quelques mètres, nous apercevons les premiers névés. Les pieds dans la neige, nous atteignons le dernier point de contact avant le glacier. Je ne parle plus. Sous nos yeux s'étend la mer de Glace. Des langues viennent lécher les rochers. *Adventura*, ce qui doit advenir... avec cette part de mystère qui invite à aller de l'avant. Sur le flanc gauche, les crevasses ouvrent leur gueule

bleue béante. À l'horizon, le brouillard. Cette montagne m'effraie
autant qu'elle m'attire. J'ai peur.

Édouard LES BAS-CÔTÉS

Mon unique culotte avait un large trou.

- Petit poucet rêveur, j'égrenais dans ma course Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.

- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Arthur Rimbaud,
Ma bohème

Italie

20 juillet. 34^e jour. 892 kilomètres

Trois mille mètres d'altitude. Je pousse la porte de la Gandeggshütte, le dernier refuge avant le glacier. Un vent sec et froid s'engouffre et nous fouette. Je m'arrête un instant et lis en rouge : « Tour du Cervin : obligation de prendre un guide pour passer le glacier du Théodule. » Nous n'avons rien pour payer un guide. Faire demi-tour et passer par le col du Grand-Saint-Bernard, c'est quinze jours de marche et de détour. Il ne faut pas perdre une minute. Le froid de ce matin favorisera, je l'espère, la traversée. La glace et la neige forment encore une croûte gelée. C'est notre chance pour passer.

— Marche en tête, me dit Mathilde.

J'entame les premiers pas sur le glacier, faisant mine d'être à l'aise. Comment rassurer ma femme, alors que je suis tout aussi inquiet qu'elle ? Depuis notre dispute, j'ai compris qu'elle me suivait en ayant peur de la montagne. J'ai été dur avec elle. Je m'applique à plus de délicatesse.

— Tu vois, c'est simple, t'affole pas, c'est comme sur la terre, sauf qu'il faut bien planter nos bâtons pour prévenir les glissades.

J'essaie de maîtriser ma peur. Je ne sais pas ce qui nous attend devant. Y a-t-il beaucoup de crevasses ? beaucoup de neige fondue ? Mathilde se lance. A-t-elle vu que je dissimulais mes craintes sous une trop grande assurance ? Notre méconnaissance du danger nous fait

marcher. Peut-être nous conduira-t-elle jusqu'à Jérusalem.

De la brume matinale jaillit une cordée qui avance dans notre direction. Ils sont une dizaine. Lunettes de glacier, crampons, piolet, corde, ils marchent en zigzaguant sous les conseils d'un guide. Pour tourner cette vision à notre avantage, je lance :

— Tu vois, Mat, ils arrivent du col. C'est que ça passe. Ça va ?

— Marcher sur un glacier, non encordés, avec pour crampons des semelles de baskets, pour piolet un bâton, le tout sur trois kilomètres de glace : non, ça va pas du tout ! me répond-elle d'un ton sec.

— Tu vois les sommets au fond ?

— Oui, et alors ? fait Mathilde, la voix tremblante.

— Ben, le col du Théodule, ça devrait être une de ces trois échancrures que l'on voit à leur flanc. D'après la carte, c'est celle du milieu. Pour l'instant, on peut y aller à vue. Il y a environ 1000 mètres de dénivélé. Ça va ?

— Arrête avec tes « ça va ». Tu vois bien que j'ai la trouille. Prends la passe en azimuth, on ne sait jamais, si le brouillard tombe, on pourra se diriger à la boussole.

— En tout cas, la peur ne te fait perdre ni ton sens pratique ni celui de la répartie.

Le vent glacial soulève des particules de glace qui nous fouettent le visage. La neige rentre dans nos chaussures basses et nous trempe les pieds. J'évite les zones trop accidentées et les grandes plaques bleutées de glace nue. Sur notre gauche, nous distinguons clairement des crevasses que nous contournons, prudents et conscients qu'un faux pas est vite arrivé. Heureusement, le soleil est suffisamment clément pour y voir clair, mais insuffisant pour faire fondre la neige. Les sens en alerte, nous essayons de déchiffrer les signes du ciel. Dans l'ombre des nuages, nous grelottons. Marcher vite dans la neige épuise. Nous préférons les pas lents et réguliers. La brume passe son chemin.

Une heure plus tard, nous marchons toujours sur des nervures bleues. Les pointes d'acier des bâtons cassent la glace en s'y plantant dans un bruit sourd. La pente se fait de plus en plus raide à l'approche du col. Nous dégoulinons de sueur. Les poumons travaillent autant que les jambes, dans l'air raréfié des hauteurs.

— Finalement, c'est pas si difficile, avoue Mathilde.

— Et ça vaut le coup... Cette enfilade de sommets enneigés qui brillent au soleil...

— C'est vrai que c'est beau, mais bon, je préférerais ne pas trop traîner sur la glace en baskets..., répond Mathilde, qui fait mine d'accélérer le pas pour quitter cet univers peu rassurant.

— Merci, monsieur le Cervin, de nous laisser un passage à votre

pied, vos cols blancs sont très élégants, dis-je en m'amusant.

Le soleil joue à cache-cache derrière les nuages, nous éblouissant à chaque passage. Tous les sommets sont dégagés, sauf le Cervin, qui reste drapé dans un voile pudique.

— On est allés trop haut, c'est pas possible ! dit Mathilde en arrivant à 3500 mètres.

— C'est trop bête. On a dépassé le col, trois cents mètres de dénivelé en plus. Il faut redescendre !

— La carte est bonne, c'est nous qui sommes mauvais.

Se tromper sur un chemin, c'est idiot, mais sur un glacier, ça peut être fatal. Mathilde file maintenant en tête, fouettée par l'adrénaline. Prise dans l'action, elle se fixe sur le but. Cent mètres devant moi, sa silhouette se détache, minuscule dans l'immensité de blanc. Elle ouvre la voie et trace dans la neige fraîche sa route. Je l'admire. Mathilde, grimpant plus qu'une montagne, a vaincu ses vertiges intérieurs. Le vent a chassé les nuages des cimes et balayé ses appréhensions.

Un mât affiche les couleurs italiennes sur la ligne de crête qui sert de frontière. Etourdis par notre progression, rendus fous par le vent, la tête dans les nuages, nous crions de joie, les bras levés en signe de victoire. Nous lisons dans l'immense vallée qui s'ouvre les pas à inscrire pour atteindre la ville italienne de Cervinia. Nos yeux survolent le fracas de glace et de rocs, les pierriers, les prairies, les ruisseaux et un chemin qui emprunte la gorge de la vallée.

— Je ne me croyais pas capable de le faire ! s'exclame Mathilde, dont les yeux jubilent.

Nous venons de franchir certainement le point le plus haut de ce périple. Nous avons traversé les Alpes à 3300 mètres d'altitude. Dans la pente, nous dérapons.

C'est une soupe de neige dégelée que nous avalons, arc-boutés sur nos bâtons pour éviter les chutes. Mathilde glisse et s'étale sur les fesses. Je la suis sur le côté. Au menu de cette descente, nous sommes bons pour quelques bleus en entrée. Grisés par la réussite de notre ascension, nous les oublions en découpant le pain trouvé dans la poubelle de Zermatt. Une tranche de vie. En dessert, des kilomètres d'herbe rase au vert éclatant où les rivières courent comme des fils d'argent. Nos coeurs battent fièrement dans l'effort de la descente. Nous coupons, égayés par le sifflement des marmottes et le bouillonnement de dizaines de torrents qu'il faut passer à gué. Nous y buvons à pleine bouche quand la soif se fait sentir et longeons leurs boucles capricieuses avant de trouver les passages les plus propices. Nous sautons de pierre en pierre au-dessus des eaux.

— Tiens, prends mon sac s'il te plaît, je le sens pas du tout, ici ! me dit Mathilde qui fait le grand écart.

Le bâton planté de un mètre dans l'eau, le courant puissant nous agite. J'attrape la main de Mathilde et la tire sur l'autre rive. Nous cavaldons pendant plusieurs heures. J'aime ces acrobaties entre les rochers. Tout mon corps est soumis à un effort intense. Il se donne et se purifie, retrouvant mon esprit sur ce terrain escarpé. Il grimpe, gesticule et s'assouplit. Je prends conscience que mon coeur n'est pas qu'un muscle. Que mon ventre n'est pas le seul à avoir faim. Mon âme aussi a soif. C'est alors un exercice d'oraison improvisé. Dans la beauté montagnarde, je prie par mon corps, joyeux. Dans cette vie sauvage, simple, sans confort, tout devient limpide en moi.

Au soir, nous nous écroulons entre un baby-foot et un billard dans le sous-sol froid de l'église de Cervinia. Nous sommes dans le local des jeunes, où le curé nous a laissés avec un groupe de randonneurs italiens. Nous avons partagé avec eux des pizzas et des bières.

Nous discutons sur l'oreiller que nous n'avons pas, remplacé par nos vestes en polaire. Nous avons deux luxes dans ce voyage. Un tapis de sol et le temps. La couche assure le repos et le don des corps. Le temps offre la connaissance et le don des coeurs.

— Tu vois, il ne faut s'inquiéter de rien. Bravo, on a marché treize heures d'affilée. Tout s'est bien passé, non ? Tu as vu cette météo de rêve ?

— Oui, le ciel a encore été clément pour nous.

24 juillet. 38e jour. 967 kilomètres

Nous enchaînons les cols à 1500 mètres. Les sentiers de trek ont laissé place à un lacet de goudron resserré. L'Italie chauffarde remplace la pedestre Suisse. Les tunnels sont des souricières où nous courons affolés vers la lumière pour éviter de heurter dans le noir un véhicule. Nous rusons en marchant sur le dos lisse d'un pipe-line qui ménage nos pieds. Avant-hier, vingt et un kilomètres ; hier, trente-quatre avec pour pitance un morceau de fromage et du pain offerts à travers une fenêtre.

Nos figures gardent des séquelles de la haute montagne. Nous avons encore le visage bouffi et les yeux plissés par la trop forte réverbération du glacier. Le vent a brûlé nos lèvres. Nos pieds humides ont favorisé les crevasses.

Nous avançons comme des taupes aveugles. Nos pas ne marchent plus sur les cartes prévues initialement. En modifiant notre itinéraire,

nous descendons la vallée d'Aoste, anciennement française, conquise par Napoléon. Mathilde dévale depuis trois jours en chantonant. Un col lui a suffi. Il nous en restait trois autres à la même altitude pour couper au plus direct. Ainsi, nous serions restés en montagne, traversant les Dolomites et évitant la plaine. Nous avions emporté des cartes en prévision des reliefs. C'était sans compter sur la géographie de nos doutes.

— Tu sais que j'ai lâché « mes » plans pour m'adapter aux tiens, dis-je à Mathilde.

— Nous avons maintenant « nos » plans. C'est mieux, non ? Le mariage, c'est de la conjugaison, il faut tout accorder, me répond-elle en souriant.

— C'est ça, je dois apprendre à remplacer « je marche » par « nous marchons ».

La fournaise est descendue avec nous. La gorge s'est élargie. La nôtre est à sec. Les gouttes de sueur coulent sur nos visages. Nos semelles glissent sur les dalles d'une voie romaine, qui renvoient un soleil brûlant.

Nous marchons, il pédale. Marcel, le cycliste valdotain, nous invite à nous désaltérer chez lui. Moins d'une heure plus tard, Mathilde voit un de ses vœux exaucés. Je l'entends fredonner sous la douche. Nous ne nous sommes pas lavés depuis trois jours. Mon vœu à moi est dans ma main : du pastis. Marcel et Janine ont gardé leurs attaches italiennes. Marcel parle encore le patois local quand il vient dans leur maison de Donnas. Refuge contre la chaleur, notre halte ne devait durer que le temps d'un verre. Mais les verres de pastis rapprochés ont un goût de vacances.

— Restez donc pour la nuit, insiste Janine.

— Mais nous n'avons fait que vingt kilomètres. Il est encore tôt.

— Allez, les jeunes, vous avez le temps. Et après le col du Théodule, vous avez bien mérité une petite pause, non ? renchérit Marcel avec un ton paternel qui ne donne guère envie de les quitter.

Nos langues galopent, celle de Janine aussi :

— Marcel ne devrait pas être là aujourd'hui, vous savez. Il a tout juste repris le vélo cet été.

— Regardez, explique Marcel en attrapant d'une main son portefeuille.

Délicatement, il sort une coupure de journal. Nous lisons : « Un cycliste miraculé. Traîné cent mètres sous un semi-remorque. »

— C'était en France, il y a deux ans, raconte Marcel. Sur le bord de la route, un camion m'a fauché entre ses roues. Mon anorak s'est accroché sous le bastringue et j'ai été tiré sans pouvoir bouger sur des

mètres et des mètres de douleur. En quelques secondes, mon corps a été brûlé sur le goudron.

— En plus, réplique Janine, le chauffeur du camion ne s'en était même pas aperçu. Des gens lui ont fait signe de stopper. Mais mon pauvre Marcel avait déjà l'arcade sourcilière ouverte, un doigt cassé et le corps à vif.

— Le plus drôle, c'est que les gendarmes m'ont fait souffler dans l'Alcootest. Je n'avais pas bu une goutte.

— Hé ! Marcel, vas-y mollo sur la bouteille avec les jeunes, si tu les fais trop boire, ils vont nous faire un bébé cette nuit, rigole Janine.

— Un voyage de noces, ça s'arrose, les jeunes. Vous êtes à pied, pas d'Alcootest pour vous. Et puis un câlin... vous allez bien vous faire un petit câlin cette nuit.

— À défaut d'Alcootest, réplique Mathilde, j'ai un test de grossesse !

— Bon, bébé ou pas bébé, il faut en profiter tant que vous êtes jeunes, crie Janine dont la soirée semble raviver les souvenirs de noces.

Un bon matelas accueille pour une fois notre étreinte et nous dégrise des vapeurs du pastis. Lavés d'une douche et de nos égoïsmes, nous nous offrons l'un à l'autre. Nos caresses déploient sur nos corps nus la tendresse du soir. Je pose ma main sur le ventre de Mathilde.

— Tu crois que tu seras enceinte pendant ce voyage ?

— Tu voudrais qu'on arrive à trois à Jérusalem ?

— Ce serait mieux que d'y arriver tout seuls, séparés, non ?

— Oui, enfin, un bébé maintenant, ça ne serait pas idéal.

— C'est sûr, tu serais crevée. Et trouver à manger pour trois ça va être plus dur, dis-je, pas très rassuré.

— Mais s'il y a un petit bébé en route, on fait quoi ? Fini la marche à pied ?

— Ben, on l'accueille et on verra bien. Restons naturels et maîtrisons-nous.

— En tout cas, Janine et Marcel ont raison. Il faut faire l'amour souvent mais pas seulement quand on est jeune. Il faut faire de l'amour.

J'aime cette expression dans son sens littéral, parce que je crois que l'amour n'est pas inné. Il se moque de l'instinct ou du sentiment qui passe en courant. L'amour est à faire comme on fait un voyage. On choisit la destination, le moyen de transport, les cartes. En chemin, on hésite, on s'ajuste, on fait découvrir à l'autre des raccourcis et des correspondances. L'amour, c'est un voyage sur mesure. L'itinéraire est à concevoir, à faire patiemment et à revoir souvent. Un sommet pour être atteint ne se passe pas d'efforts. Peu important l'âge et les sentiments, tous les jours, dans tous les domaines, il faut que je fasse

de l'amour.

25 juillet. 39e jour. 1007 kilomètres

— Tu crois que ça sert à quelque chose, ces bandes réfléchissantes qu'on a placées sur les sacs ? me demande Mathilde, dubitative.

— J'en sais rien. Mais elles ont au moins une fonction psychologique.

— Ce qui me fait le plus peur pour ce voyage, c'est que l'un de nous se fasse renverser.

Nous sommes tombés de haut en descendant de nos montagnes. Les automobilistes glissent le long des voies et des barrières, brandissant dans leur vitesse les chevrons de la mort. Par prudence, j'ai arraché à une barrière de sécurité des bandes réfléchissantes de signalisation pour les fixer sur nos sacs et sur le haut des bâtons. Nous sommes des panneaux routiers vivants qu'aucun conducteur italien ne respecte. Suivant Mathilde, je lui lance régulièrement dans le bruit des camions quelques interjections de survie :

— Gare-toi à droite. Au fossé. Colle-toi à la glissière. Mets-toi de l'autre côté.

Nous rasons le bas-côté, équilibristes sur le fil d'une lame mortelle que définissent les lignes blanches des marquages au sol. Mathilde perd son sang-froid habituel. Je l'entends jurer en criant tantôt vers un chauffard, tantôt vers moi, agacée par mon surplus de prévenance :

— Ça va, c'est bon, je les vois, les voitures. Je sais marcher.

Morne plaine. La *dolce vita* se résume à suivre l'entaille urbaine que forme la ligne Turin, Milan, Brescia, Padoue, Trieste. Pendant trois trop longues semaines, nous traversons le nord industriel de l'Italie jusqu'à l'Adriatique. La trilogie « *calda* (chaleur), *strada* (route), *macchina* (voiture) » ne nous donne guère envie de nous attarder. La canicule nous force à des plans de marche militaire. La fleur aux bâtons, nous livrons au soleil une bataille quotidienne : se lever à 5 heures à la fraîche et en marcher quatre. Ne jamais s'arrêter le matin avant d'avoir fait vingt kilomètres. Faire cinq heures de sieste aux heures bouillantes entre 11 heures et 16 heures puis en marcher à nouveau quatre dans l'apaisement du soir. Soldats de la soif, chaque heure de marche sous le brasier est un combat. Mais, le soir, nous avons la satisfaction d'une nouvelle étape vaincue.

Aujourd'hui particulièrement. Un peu plus tôt dans la journée, en regardant attentivement mon podomètre, j'ai hurlé :

— Mille kilomètres !

— Mille bornes, répétons-nous en criant de joie, 1000 bornes rien

qu'à pied...

— Encore cinq ou six fois comme ça et on arrive ! me dit Mathilde en m'embrassant tendrement sous l'oeil indifférent des chauffards.

Dans l'élan de nos 1000 kilomètres, nous avons fait trois bonnes journées : deux de quarante kilomètres, une de trente-six. En marge des cités-dortoirs, nous dénichons successivement pour nos nuits le pied d'un arbre à Gaglianico, un cimetière à Ghislarengo et une cave à Lonate Pozzolo.

28 juillet. 42e jour. 1104 kilomètres

Côté coeur, tout va bien. Côté marche, nous suivons les fossés sans savoir qui des voitures ou du soleil nous y jettera le premier. Côté ventre, sans rencontres, il faut se rabattre sur le bas-côté. Pour tuer la monotonie de la route, je me concentre sur les déchets qui la jalonnent. J'établis ainsi un herbier fictif où j'épingle ce que je vois : des paquets de cigarettes, des canettes de bière, des bouteilles d'eau et de soda. Je colle aussi des tickets de Loto, des emballages de nourriture, des chewing-gums et j'agrafe enfin des préservatifs de toutes les couleurs. Un concentré de civilisation illustré par le plastique.

Nos regards ont pris l'habitude de scruter dans le côté d'éventuels pansements pour nos estomacs. Il y a quelques jours, trois bouteilles de Coca nous ont fourni sucre et caféine. Une autre fois, un paquet de biscuits entamé nous a laissé de quoi tenir une journée. Chaque fois, ces cadeaux au creux des fossés sont venus combler sans hasard le creux de nos ventres.

De banlieue en banlieue, nous atteignons bientôt la zone industrielle de Milan. Nous profitons de la fraîcheur relative du soir pour avancer. À 22 heures, la nuit est tombée. Dans le tumulte des rocades, rien ne laisse entrevoir un lieu de repos. Mathilde déteste marcher de nuit. Elle ne parle plus. La route n'est plus éclairée, seules les enseignes lumineuses laissent deviner les usines qui se succèdent. Les entrepôts sont entourés de grilles, surveillés par des chiens et des caméras. Où dormir ? Pas le moindre garage, pas la moindre maison où sonner. J'accroche la lampe frontale sur l'arrière de ma tête. Les voitures nous repèrent et nous évitent. La zone est glauque. Notre lampe nous rend visibles aussi pour celui qui rôde.

Des portes de voiture claquent à cent mètres. Deux ombres courent vers nous. Mon sang ne fait qu'un tour. J'éteins la lampe. Se cacher,

vite. Eviter le contact et l'agression. Fuir. Où ? Là, dans le fossé en face. Les herbes sont hautes. Quatre pas pour traverser la route, un bond pour sauter la glissière de sécurité. Nous plongeons dans le bas-côté et nous allongeons dans les herbes. Il nous a fallu trente secondes. Nous ont-ils vus dans la pénombre ? Mon coeur cogne si fort que j'ai peur qu'ils ne l'entendent. Je chuchote à Mathilde : « Ne bouge pas. » J'attrape notre bombe lacrymogène, prêt à appuyer. Nous attendons d'interminables secondes, terrifiés.

À travers le bouquet d'herbes, j'aperçois les silhouettes des deux hommes. L'un d'eux pousse un sifflement strident. Ils sont à notre hauteur. Nous retenons notre souffle. L'autre accélère le pas, allume une lampe de poche et l'agite. Ils passent devant nous. La planque est bonne. Ils ne nous voient pas. Quelques mètres plus loin, une voiture les récupère et accélère en trombe.

Nos yeux s'habituent au noir. La lune nous aide à voir plus distinctement. Il faut se cacher davantage avant qu'ils n'insistent. Nous rampons en nous éloignant de la route, puis sautons un grillage de deux mètres. Ce sera toujours ça de plus entre eux et nous. Tout se passe en un éclair. J'attrape les sacs et les jette de l'autre côté. Mathilde se hisse et glisse à plat ventre sur le haut de la grille. Je la rejoins et nous trouvons refuge derrière un arbuste. Entre les mailles du grillage et les herbes, j'entrevois deux voitures, arrêtées sur la route.

— Tu vois quelque chose ? me demande Mathilde.

— Oui, il y a trois ou quatre personnes qui descendent d'une voiture et deux qui montent.

— Et là, regarde. Une lampe de poche s'agite. C'est un signal.

— On est certainement tombés sur un trafic de banlieue.

Les allées et venues s'intensifient : les claquements de porte réguliers, les voitures qui ralentissent, déposent des personnes puis redémarrent en vitesse.

— C'est quoi à ton avis ? Drogue ou prostitution ?

— J'en sais rien. Qu'est-ce qu'on fait ? me demande Mathilde.

— Si on va sur la route, c'est trop dangereux. Je pense qu'ils ont vu notre lampe tout à l'heure.

— Moi, ce qui me fait peur surtout, c'est qu'ils voient qu'on a découvert leur trafic.

— On ne va pas se jeter dans la gueule du loup. On n'a pas le choix. Il vaut mieux rester planqués, sortir nos sacs de couchage, et attendre que ça passe.

L'humidité du fossé a réveillé des hordes de moustiques. Ils nous assaillent. Nous transpirons dans la moiteur des duvets, mais n'osons bouger. Nos corps sont dans un tel état de stress que les muscles ne

peuvent s'endormir. La prudence aurait été de ne marcher que de jour. Nos têtes s'accoutument peu à peu au trafic qui dure toute la nuit. À 3 heures, Mathilde s'endort, épuisée. À 5 heures, je sursaute avec l'aube. Je me suis assoupi la bombe lacrymogène dans une main, mon bâton dans l'autre. La clarté du jour vient de chasser les trafiquants et d'achever notre cauchemar. Nos corps ne sont que douleurs. Les yeux bouffis de sommeil, le visage et les bras gonflés de piqûres, nous plions bagage.

La noirceur de la nuit nous l'a rendue blanche. Nous laissons les forces qu'il nous reste nous porter indifférents sur trente-huit kilomètres. La fatigue nous épargne les grands discours. Mes seuls mots de la journée sont pour Mathilde :

— Ça va ?

— Crevée, mais ça va. On s'en est bien sortis et tant mieux.

— Je t'ai trouvée très courageuse cette nuit. Tu as gardé ton sang-froid.

— Toi aussi !

Finir volé ou tué dans un fossé milanais n'a rien d'amusant. La mort fauche sans prévenir, c'est entendu. L'enlèvement, le viol, les sévices sur Mathilde me hantent. Pas un jour qui va, de Paris à Jérusalem, cette idée ne me lâchera. Saleté d'idée, si je marchais plus dans la confiance, elle me quitterait. Je ne pèse pas très lourd. J'ai la peau sur les os, je suis amaigri par quarante-deux jours de marche. Mais, cette nuit, j'ai senti que j'étais prêt à donner ma peau pour ma femme. Le danger m'a donné la mesure de l'amour que je lui porte. Je me sens responsable de Mathilde.

Au soir, une femme insiste derrière nous :

— *A dove venite ? A dove venite ?*

— *Francia*, finissons-nous par répondre.

— De France, s'esclaffe la dame des faubourgs. Ma qué, j'adore la France, nous répond-elle en français.

— Qu'est-ce qu'elle nous veut celle-là ? dis-je d'un air un peu méfiant à Mathilde.

— Je ne sais pas, on va bien voir. En tout cas, on ne traîne pas, car il va faire bientôt nuit. On ne remarque pas ici dans le noir.

Familière, notre Italienne d'une soixantaine d'années s'emballe dans un monologue :

— Ma qué, je suis vraiment très contente de vous voir, nous fait-elle comme si elle nous connaissait depuis toujours. J'adore les Français. J'ai vécu en Polynésie française. J'étais cachée là-bas, car mon premier mari était poursuivi pour trafic de drogue. Je lui avais donné un petit coup de main, vous comprenez.

Son ton déconvenu nous rassure. Pas de place pour la violence dans

le sourire triste de cette femme.

— Tiens, voilà mon nouveau mari, le petit à la moustache, juste là. Lui c'est Roméo. Ma qué, vous le voyez bien, je ne suis pas Juliette.

Notre « Juliette » est sanglée d'oripeaux trop courts aux couleurs mal assorties. Sa jupe pourrait être une ceinture. Ses cheveux effilés coulent de teintures assorties à son sac à main violet. Le rouge à lèvres déborde aussi généreusement que sa poitrine. Elle se perd dans une dizaine de sacs plastique de supermarché qu'elle garde précieusement. Roméo, le second mari, ne comprend pas le français. Notre « Juliette », extravagante, en profite. Elle parle fort et sans mesure :

— Ma qué, Roméo, il est pas méchant, mais il boit. Parfois, il est violent, mais je m'y suis faite.

Nous fixons sa bouche immense. Les trois dents restantes s'agitent autant que son coeur. Quand elle se tait, une dent en dépasse toujours telle une gorgouille. Notre « Juliette » ne mord pas. Son enthousiasme la rajeunit et nous attendrit.

— Ah ! comme je suis contente de vous voir et de parler un peu le français. Ça fait si longtemps vous savez. La Polynésie, la drogue... Ça me fait chaud au coeur d'y repenser.

Elle nous a comblés de cadeaux et de sacs plastique que nous déballons dans un champ en bord de route. Il y a à boire et à manger pour quatre-vingts kilomètres.

« Y a de la bière, ce sera ça de moins pour Roméo » nous a-t-elle dit.

— On est vraiment trop bêtes d'avoir été méfiants envers cette femme, me dit Mathilde.

— Oui. Alors qu'elle est peut-être plus misérable que nos conditions matérielles actuelles.

Sa pauvreté a emporté la nôtre. Sans doute sait-elle mieux que nous ce que c'est que de manquer de tout. Les femmes et les hommes sans mesure n'en ont aucune en générosité.

30 juillet. 44e jour. 1173 kilomètres

À mon réveil, je trouve Mathilde assise, en pleurs. Nos nuits sont moites, en bord de route, accablantes à cause des flots de moustiques. Nous entassons crasse et fatigue. Les sacs de nourriture sont envahis de fourmis. Elles amassent pour l'hiver et font pleurer ma cigale. Je la serre dans mes bras et la console. Elle note dans le carnet : « De la tendresse, de la douceur, voilà tout ce dont j'ai besoin en ce moment. Ed me rassure et m'apaise. Il n'y a au fond aucune raison objective à ce que je pleure. »

Plus tard, sur la route, nous en reparlons.

— Pourquoi tu pleurais ce matin ? C'était pas grave, cette histoire de fourmis.

— Oui, je sais. C'est juste que là, avec la précarité, la fatigue et tout le reste, j'ai les nerfs à fleur de peau.

— Tu sais, quand tu pleures, ça me fend le coeur. Je pleure avec toi.

Sur la route, nos sens sont à vif, exacerbés. Un bon nous paraît meilleur, un con nous le paraît beaucoup plus. La sensibilité est une belle chose, elle nous fait goûter au monde. Mais, parfois, c'est elle seule qui impose ses lois dans nos vies, comme dans nos sociétés. Pour avancer, la route nous apprend à dépasser notre ressenti, sans le nier, pour agir.

Nous collons, dégoulinant de 8 heures du matin à 8 heures du soir. Au robinet d'un cimetière, nous chassons sueur et larmes grâce aux bons soins de notre « Juliette ».

— *Ma qué, je suis très « féminine » ! J'entends encore « Juliette », s'exclame Mathilde en déballant les savons et les imitations de parfum de luxe. J'ai de quoi vous faire belle. Ce sont des petites choses que je trouve en faisant le ménage à droite ou à gauche.*

Une fois lavés à l'eau claire, nous vidons sur nos corps le contenu de deux flacons d'eau de toilette. Elle masque l'odeur de nos vêtements imbibés d'effort. Nous sentons la poule, mais la poule propre.

Nous tenons deux jours avant d'épuiser les fonds de sac de « Juliette ». Seule l'odeur de ses parfums nous colle encore. Je suis Mathilde au nez. Coupant à travers champ d'une route à l'autre, des maïs nous donnent de l'ombrage. Le poil des épis nous irrite la peau. J'en arrache un, l'épluche et l'offre à Mathilde. Elle y mord. Un jus farineux en sort. Nous nous en contentons pour aujourd'hui. Le ventre est vide, ça ne nous pèse guère. La chaleur nous coupe la faim mais pas la tête. Le moral est aussi bon que le temps.

Pour nous protéger du soleil, nous portons nos chèches, enturbannés à la manière des Arabes. À l'approche d'un jardin d'enfants, l'un d'eux crie à la volée :

— Regardez. Regardez ! Saint Joseph et Marie venus directement de Nazareth.

La langue italienne est si proche du français que nous comprenons sans peine. Nous explosons de rire, amusés que nos silhouettes rappellent au *bambino* une illustration de son Evangile. Il doit avoir cinq ans. Hélas ! l'habit ne fait pas le moine. Je ne suis pas saint, Mathilde n'est pas vierge, et les Italiens les plus croyants ne sont pas toujours les plus charitables. Les contacts sont faciles, mais il est

difficile de trouver des hôtes.

— *Tutto piedi ! Mama mia*, s'écrie une ménagère derrière sa grille.

— *Tutto piedi*, répétons-nous, espérant que sa curiosité nourrie emplisse nos estomacs. Nous balbutions quelques mots d'italien appris en chemin.

— *Siamo francesi. Stiamo andando a piedi da Parigi a Gerusalemme. Per favore, avete del pane u qualche cosa da mangiare ? Per favore, avete un posticino per dormire ?*

Sur la carte géographique de l'hospitalité, les zones urbaines sont à éviter. Chacune de nos demandes est prise avec méfiance. L'interphone et les grilles ne laissent pas entrevoir le moindre espoir qu'une porte s'ouvre. Dans la banlieue de Brescia, Mathilde m'annonce :

— J'en ai marre d'être tous les soirs dehors. Cette fois, on insiste un peu pour trouver un garage ou une pièce pour dormir à l'abri.

— Oui, et une douche pour effacer l'odeur des parfums. On n'a qu'à essayer au presbytère de la prochaine agglomération.

Le curé se fiche pas mal de nous.

— Non. Allez à Chiari, dix kilomètres en arrière, c'est plus grand, vous trouverez sûrement un endroit. Moi, je suis très occupé.

Déçus mais pas découragés, nous demandons quelques maisons plus loin.

— Nous n'avons rien pour vous loger et même plus de pain.

Deuxième refus. Dix minutes plus tard, troisième, puis quatrième refus.

— C'est la crise du logement ou quoi ? fait Mathilde énervée.

— Les greniers sont vides ici, dis-je au cinquième refus.

Du sixième au septième refus, nous passons de furieux à désabusés. Le moral tient... à peu de chose. Une ménagère nous tend du pain et du fromage que la peur lui fait lâcher pour nous écarter de son portail.

— C'est une blague. Ça ne nous est jamais arrivé sept fois de suite !

— Moi je crois qu'on pue, râle Mathilde, et pas à cause du parfum.

Trouver un toit nous apaiserait des deux mauvaises nuits précédentes.

— Je réessaie, ça va être la bonne.

Je rassemble le meilleur de mon italien et aborde une personne derrière sa grille pour entendre un huitième refus. Au neuvième, Mathilde pleure et tape du pied de rage sur le goudron. Quelle idée utopique de vouloir compter sur les gens. Dans un champ, assis sur notre bâche, nous ruminons. Je demande à Mathilde :

— Tu crois que l'homme est bon par nature ?

— Ni bon ni mauvais. Il est libre. Libre de choisir le bien ou le mal. Tout le temps, partout.

— En tout cas, « bon » commence par un « c » ici !

— Enfin, on ne manque de rien ce soir, finalement, dit Mathilde avec sagesse. Nous avons de quoi manger. La nuit s'annonce bonne pour dormir à la belle étoile.

— Je ne sais pas toi mais j'ai pas faim.

Je pose un peu de paille pour éviter que les tiges coupées des blés n'entaillent les tapis de sol. Une fois encore nous avons un coin de terre pour poser nos têtes. Pourquoi nous plaindre ?

Nous avons demandé à neuf personnes. Neuf « non ». Neuf mains fermées. Neuf coups de poing. Je me sens loin des hommes. Pour un soir, nous n'y croyons plus trop à notre histoire de dépouillement. Quand l'obscurité s'est faite, Mathilde s'est blottie contre moi. La colère a laissé place à la tristesse. Nous avons accroché nos yeux à l'étoile du berger. Et nous nous sommes rappelé l'enfant du jardin public qui criait : « Regardez, regardez... » Son innocence lui donnait raison. Tout marcheur, par la vulnérabilité qu'offre la route, écrit avec ses pieds des pages d'Évangile. Cette nuit, j'ai pensé comme lui à cet homme et à cette femme, il y a deux mille ans, en route vers Jérusalem, qui cherchaient eux aussi un endroit où dormir. De Nazareth, après plusieurs jours de marche, ils finirent dans une grotte de Bethléem. Nous étions ce soir à la même enseigne, l'auberge de l'étoile. À la même loge, sur la paille. Et d'y penser nous rendait moins seuls. Cela changeait notre tristesse en joie.

1er août. 46e jour. 1253 kilomètres

Nous marchons, indifférents à l'environnement de ces banlieues grises que nous traversons. Pas l'ombre d'un répit. Pas le répit d'une ombre sous les quarante degrés. Notre démarche est-elle viable jusqu'à Jérusalem ? Je me retourne brusquement. Le doute est là. Chien hideux, il nous suit.

— Va-t'en !

Je crie pour lui faire peur et je brandis mon bâton.

— Tu parles tout seul, me dit Mathilde, tu es sûr que ça va ?

— Ça doit être la chaleur. Ça va.

Nous sommes devenus aussi secs que nos bâtons. Dans nos mains, nous avons de la corne. Le soleil a bruni notre peau qui craque. Nos cheveux ont poussé, ma barbe boucle déjà. Nos habits perdent leurs couleurs. Nos pantalons-shorts beiges virent au marron ; le bleu de la chemise de Mathilde, au gris. Le rouge de mon T-shirt pâlit. Les chaussures se décousent, leurs semelles sont usées. Les chemins ont mordu dans la gomme. Tannés, maigres et délavés, nous avons moins peur de la vie au grand air. Peut-être sommes-nous devenus un peu

sauvages ?

Ce matin, les refus pour obtenir du pain se sont prolongés. Au quinzième refus, c'est encore un prêtre qui, sur le coup de midi, nous parle de haut depuis sa fenêtre à barreaux :

— J'ai bien cinq pains ici. Mais si je vous les donne, ça va me manquer.

Aurions-nous dû accepter les cinquante euros donnés par une vieille femme au lieu de les glisser dans un tronc ? L'argent ne nous achètera jamais une rencontre. Cinquante euros ne remplaceront jamais la chaleur d'un accueil. Nous enchaînons les grandes étapes. Désormais, même quand le pain quotidien nous fait défaut, nous marchons sans peine quarante kilomètres. Nos coeurs marchent à l'unisson, paisibles. Parce que nous essayons de placer notre confiance plus loin que dans les hommes. Au soir, dans une ville résidentielle qui ressemble à toutes les autres, une femme nous tend un paquet. Elle a dit « oui ». Nous avançons, quelques pas, avant d'ouvrir comme des enfants notre cadeau : cinq petits pains ronds et du jambon.

Nous aimerions pardonner à ces hommes et à ces femmes qui quinze fois de suite nous ont dit « non ». C'est dur. Ça prendra des semaines avant que la rancoeur tombe dans le bas-côté comme la poussière des sandales. Parmi eux, trois prêtres. Le quatrième que nous rencontrons, don Bernardo, les rachète à lui tout seul. Il a de la charité pour trois. Nous donne un grand lit pour deux et à manger pour quatre. Nous sommes tombés dans un oratorio, une sorte de foyer de jeunes rattaché aux paroisses catholiques. Don Bernardo doit avoir trente-cinq ans. Son enthousiasme permanent laisse voir ses dents, aussi blanches que son col romain. Il est heureux d'être prêtre et le fait partager à la trentaine de jeunes qui tous les soirs s'échappent de chez leurs parents. Attablé, il discute un verre à la main avec nous, dispute une partie de baby-foot avec les garçons, confesse une adolescente, blague avec d'autres et part à la fermeture du foyer se recueillir dans son église.

— Tu as pas remarqué un truc bizarre aujourd'hui ? me demande Mathilde alors que nous nous couchons.

— Si, il y a une chose qui m'a frappé : cette histoire des cinq pains.

— Oui, c'est ça. Pour moi, les cinq pains offerts par la femme tout à l'heure, c'étaient les cinq que le prêtre de ce matin nous a refusés.

2 août. 47e jour. 1268 kilomètres

— C'est vous qui allez à Jérusalem ?

Dans la ville de Desenzano, un homme nous aborde en français.

— Oui.

— Je vous ai reconnus de dos avec vos grands bâtons. Je viens de lire ce matin un article sur vous dans *Paris Match*. J'ai vu les photos. Vous avez mangé quelque chose aujourd'hui ?

— Rien.

— Je vous invite à déjeuner. Je suis avec ma famille. On loue un appartement pour nos vacances dans une résidence.

Une demi-heure plus tard, nous sommes à table, dégustant un steak de thon avec Philippe et Isabelle et leurs trois jeunes enfants. Nous acceptons avec bonheur quand ils nous proposent de rester jusqu'au lendemain. Voilà dix jours que nous n'avons eu de véritable pause. Leur simplicité et leur joie nous donnent l'impression de nous trouver dans notre propre famille. Leur attention nous apaise après ces jours éprouvants. Pendant douze heures, nous ne nous soucions de rien. Les questions fusent.

— Même si vous êtes partis sans argent, de passer dans *Paris Match*, ça doit bien payer ?

— Rien du tout. Nous ne touchons pas un centime pour les publications dans *Paris Match*. Ce ne sont ni nos photos ni nos textes.

Il y a deux semaines, un journaliste et une photographe ont été envoyés par la rédaction du journal et nous ont accompagnés pendant vingt-quatre heures à Cervinia. Julien est pigiste à la rédaction. Sa plume conte avec talent celui des autres. Virginie, photographe, a roulé sa bosse, son oeil et ses objectifs sur tous les continents. Ç'aurait pu être avec ces reporters de *Match* un rendez-vous de presse banal. Ce fut avec Julien et Virginie une véritable rencontre. Ils nous ont rejoints, sans préjugés, là où nous étions, sur la route, dans nos vies. Nous les retrouverons encore une fois à Istanbul, puis à Jérusalem. À deux reprises, par leur intermédiaire, la rédaction du magazine nous a offert une nuit d'hôtel. Nos pas et leurs papiers ont imprimé dans le même élan que « la vie est une histoire vraie ». Leur page nous a ouvert aujourd'hui à la chaleur d'une famille française sur les bords du lac de Garde. C'est un supplément inattendu, c'est un voyage.

4 août. 49e jour. 1335 kilomètres

Vérone. « Mathilde et Édouard, 1313 km ». C'est ce que nous avons noté sur un vieux pansement. Mathilde l'a arraché à une dernière ampoule à son talon. Nous le collons parmi des milliers de mots d'amoureux du monde entier sous le balcon de Roméo et Juliette.

L'Italie du dimanche ne ressemble guère à celle de la semaine. Les Italiens catholiques se précipitent dans les églises. C'est le jour du Seigneur et pour la première fois la *dolce vita*. Le repos dominical nous atteint sous forme de trois rencontres et de trois repas.

Pour le petit déjeuner : croissants et café chaud offerts par Alberto, un automobiliste qui s'arrête et nous invite dans un bar.

Pour le déjeuner, don Silvano, à qui nous avons demandé de l'eau, nous propose :

— J'ai quelques restes, venez les partager avec moi, je suis seul aujourd'hui.

Les restes sont un festin. Salade de pâtes, viande, fromage et glace italienne maison que don Silvano arrose abondamment de son meilleur whisky, ce qui finit de nous réconcilier avec le clergé italien.

Pour le dîner, nous nous apprêtons à manger des figues sauvages cueillies en chemin. Nous avons trouvé refuge dans une grotte immense, accrochée en haut d'un promontoire rocheux. Mais Mario et ses filles en décident autrement. Ils nous ont vus nous installer dans la cavité.

— Tenez, voici des fruits, des gâteaux, des brioches et du jus d'orange, nous lance en français Katia, la fille cadette, en nous tendant un panier plein, comme si c'était naturel pour eux de nourrir celui qui dort dehors.

— Bien qu'on soit à l'étroit en ce moment, si vous voulez dormir à la maison, vous êtes les bienvenus, ajoute Mario en italien.

— Il ne fait pas froid et nous sommes à l'abri, merci.

— Il ne vous arrivera rien ici. Tout en bas le village, c'est Barbarano Vicentino, et les lumières au loin, c'est Padoue.

— Bon, enchaîne Katia, venez au moins demain matin pour le petit déjeuner et pour une douche. On habite à quatre cents mètres, c'est la première maison à gauche en descendant.

— On sera là, avec plaisir. *Buona note* et surtout merci pour le panier, dit Mathilde.

Les attentions de cette famille sont gratuites. Nous ne les avons ni provoquées ni même espérées. Et c'est pourtant ce don qui vient nourrir en nous l'espérance que, dans les bas-côtés de notre nature, se trouvent les fleurs que chacun peut faire germer. La main des hommes se confond alors avec celle de nos anges gardiens.

À notre chevet, une grosse lune rousse surgit au-dessus de la plaine du Pô. Sur notre balcon naturel de pierre, la musique d'une fête de village nous parvient clairement. À nos pieds s'étalent les lumières des

viles qui scintillent autant que les étoiles, sans qu'on puisse distinguer une limite entre les deux. Dans l'immensité de la nuit, le ciel et les hommes se mélangent. Nous dînons à la lueur de deux chandelles dont les flammes dansantes portent des reflets d'or sur la voûte calcaire. La beauté se nourrit de simplicité. Notre grotte est une nuit de réveillon suspendue dans une falaise dans l'espace et dans le temps. J'invite en riant Mathilde pour une danse, puis deux, puis trois, elle en demande encore. Après avoir marché trente-huit kilomètres, mangé avec Alberto, don Silvano et Mario, nos pas virevoltent sur le sol inégal. Nous tournons, tous les deux enlacés, sur des airs de salsa. Et si j'avais voulu offrir à Mathilde une seule journée de noces, si j'avais voulu décrocher une seule lune de miel, j'aurais aimé qu'elle soit comme ce jour, unique et inimaginable, amoureux troglodytes au baldaquin du monde. Le chemin de Jérusalem va plus loin que nos rêves.

Mathilde
LA FAIM POUR SEUL BAGAGE

*Qui n'a pas vu la route à l'aube entre ses deux rangées d'arbres,
toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance.*

Georges Bernanos

Italie - Slovénie - Croatie

6 août. 51e jour. 1412 kilomètres

Un oeil vitreux suit tous nos mouvements. Édouard ne l'a pas remarqué. Il fouille les fourrés en quête d'un gîte à l'abri des regards dans ce jardin public de la banlieue de Padoue. Une caméra de surveillance nous observe. Depuis quelques semaines, je trouve que c'est dur. Ne pas manger, ça creuse l'estomac. Etre rejeté, ça crève le coeur. Combien de fois avons-nous été renvoyés depuis notre arrivée dans l'Italie industrielle ? Je préfère ne pas compter.

Je fais signe à Édouard, lui montrant discrètement la caméra. Nous nous retrouvons dans un angle mort. L'oeil pivote sur son pylône à notre recherche. Nous n'avons pas envie de finir au poste de police. Nous quittons la ville.

Une heure et demie de marche de nuit pour un bivouac dans un vilain champ, où la pluie nous réveille à 5 heures.

10 août. 55e jour. 1556 kilomètres

Nous ne sommes pas loin de Venise. La plaine est quadrillée de canaux. Par leur biais, la Sérénissime semble avoir capté pour elle seule toute la beauté de la région pour n'en rien laisser à ses voisins. Pourtant, je m'exerce à l'émerveillement, fût-ce pour l'imperceptible frémissement de l'herbe dans la brise. Entre alors une lumière qui brille toujours, même dans le noir.

Nos jambes font leur office. Tels des métronomes, nous avançons en rythme. Le ventre gargouille. Rien à mettre dedans, juste quelques mûres glanées en bord de route.

— J'ai l'impression que le ventre vide, je me retrouve face à une béance plus profonde, dis-je à Édouard.

— Ouï là, tu philosophes ! Hallucination due à la faim ? répond-il en se moquant gentiment. C'est sûr que le jeûne va à l'encontre de notre instinct d'absorber.

— Mais c'est un creux qui ne me paraît pas si vide. Comme s'il guérissait ma surabondance, dis-je en continuant sur ma lancée. J'ai l'impression de me débarrasser de toutes mes toxines, de toutes mes mauvaises habitudes, et de me remplir uniquement d'air pur, de soleil et de sang neuf.

— Tu sais que l'homme peut vivre en jeûnant pendant quarante jours ? Parce que notre corps a un besoin vital d'équilibre : inspiration-expiration, systole-diastole, sommeil-travail. Le corps qui jeûne est au repos physiologique. Il ne se nourrit plus de l'extérieur, mais de l'intérieur.

— Depuis que j'ai vraiment eu faim, j'ai le sentiment que mon corps me constitue. Non seulement j'« ai » un corps, mais je « suis » ce corps. Je sens mieux qu'on n'est pas des êtres désincarnés, de purs esprits.

Le ventre d'Édouard émet un grognement barbare.

— N'empêche que j'ai faim, s'esclaffe-t-il.

— Je suis contente de quitter l'Italie bientôt. La plaine industrielle du Pô a été dure. Pas seulement pour la nourriture. Ce qui me donne l'énergie d'avancer, ce sont les rencontres et les échanges. Là, c'était vraiment rude certains jours.

13 août. 58e jour. 1648 kilomètres

Nous sortons de la boutique tels des enfants qui viennent d'acheter leurs premiers bonbons. Il est tout chaud. Nous nous jetons dessus. Il n'y a plus entre nos mains la route, l'angoisse de l'inconnu, la faim et la fatigue. Seulement un ordinaire pain qui sous nos yeux a l'aspect d'un inestimable trésor. Nous avons tergiversé longuement avant d'entrer dans une boulangerie de Trieste. Nos corps affaiblis par des jeûnes à répétition ont eu raison de notre pudeur. Le boulanger n'a pas hésité. Il nous a tendu un gros pain sorti du four. Le pain le meilleur au monde, notre levain quotidien de joie.

— Tu vois, me dit Édouard, on est encore trop timides... ou trop orgueilleux.

— Tu crois qu'on peut s'y faire, de toujours tout demander ?

— Non... Je trouve ça humiliant parfois de tendre la main pour du pain, pour l'eau d'un puits, pour une grange ou un bout de pré...

Nous sommes en route depuis près de deux mois, mais nous ne nous sommes pas habitués à dépendre uniquement des autres. Nous ne nous y habituerons jamais.

Avoir faim, demander l'aumône, faire du porte-à-porte, on ne peut s'y faire. Demander, c'est mettre son orgueil dans sa poche. Parfois, nous nous prenons au sérieux : « Nous sommes de grands marcheurs, nous avons fait 1500 bornes. Et en plus on va loin, à Jérusalem ! » La route se charge de nous remettre à notre place. Il faut accepter d'être exposés, même aux yeux des autres, comme des êtres faibles. Pourtant, c'est là, au cœur de notre pauvreté, que l'autre nous attend et qu'une vraie rencontre est possible.

Trieste ressemble déjà à une ville de l'Est. Les grandes artères perpendiculaires sont bordées d'immeubles tristes qui s'éveillent doucement. À quelques kilomètres de la sortie de la ville et de l'Italie, nous empruntons une route sinueuse qui monte dans la forêt. Les chênes nous entourent de fraîcheur. Nous respirons à pleins poumons l'air sorti des feuilles. Dans un virage, perdu dans les sous-bois qui sentent bon la mousse humide, le poste frontière Slovène se passe sans encombre. Avec le calme de la nature, nous retrouvons la parole et échangeons gaiement. À croire que notre moral oscille entre nos yeux et nos pieds en passant par nos estomacs.

— J'espère que ce sera comme ça pour toute la traversée des Balkans.

— À *priori*, on devrait être dans des contrées plus sauvages qu'en Europe de l'Ouest. Et qui dit moins urbain dit accueil plus facile et plus à manger ! s'enthousiasme par avance Édouard.

— Tu es vraiment traumatisé par ton estomac, mon pauvre chéri ! C'est sûr qu'en Italie la faim ne nous a guère quittés. Mais la Providence non plus !

Bivouac à la belle étoile dans une clairière entourée de murs au cœur d'un bois de conifères. Nous allumons le feu avec les cartes italiennes dont nous n'avons plus besoin. Édouard recoud le côté de ses chaussures avant que ses orteils en sortent. En tirant la langue, il s'applique à planter l'aiguille dans le cuir et le plastique.

— Espérons que les ours ne viennent pas nous chatouiller les pieds pendant la nuit, me lance-t-il.

— Quoi ? Il y a des ours par ici ?

— Je crois, oui. Des ours slovènes, ceux qu'on réintroduit dans les Pyrénées. Tu as vu tout à l'heure les sacs pendus sur les arbres avec

des restes de nourriture à l'écart des villages ?

— Oui et alors ?

— Ce sont des appâts pour attirer les animaux sauvages loin des habitations. Allez, bonne nuit.

— C'est tout l'effet que ça te fait ?

— Ça va, dors, ici, on est protégés par des murs. Tu n'as qu'à te dire que les ours, ça n'existe qu'en peluche !

— C'est ça... Allez, viens dans mes bras, mon Doudou.

14 août. 59e jour. 1693 kilomètres

Nous sommes à la jonction entre les Alpes et la chaîne montagneuse dalmate. Les contreforts des Balkans déboutonnent leurs premiers cols. Nous entrons en Croatie sans presque nous en apercevoir, comme en promenade entre les collines karstiques, boisées et rocailleuses. Des cyclamens égaient les sous-bois sombres. Nous surprenons deux chevreuils. Croiserons-nous l'ours brun, qui n'est pas rare dans ces contrées au nord de Rijeka ? Pour une fois, voilà une rencontre que nous ne souhaitons pas. Sur le côté de la route, une ruche d'abeilles sauvages a été déterrée. Est-ce le larcin d'une patte d'ours ? À pas feutrés, nous traversons la forêt.

— Tu peux sortir la nouvelle carte ? me demande Édouard.

— Et toi, sors le petit alphabet cyrillique pour traduire les noms.

Je tire de mon sac le paquet protégé par un plastique. Ces cartes sont certes un peu datées, mais elles ont l'avantage d'être d'une extrême précision topographique au 1/200000 ou au 1/500000. Ce sont des cartes de l'état-major soviétique que nous avons achetées sur Internet et imprimées sur du papier très fin. Ne maîtrisant pas l'alphabet russe, nous avons emporté la traduction des lettres.

— Zut, dit Édouard. Sur celle-là, j'ai oublié de découper la mention « secret défense ». Passe-moi le couteau suisse, s'il te plaît. Il ne faudrait pas qu'on inspire les soupçons dans ces pays de l'ex-Yougoslavie.

Soleil, pluie, vent, paysages font varier nos humeurs vagabondes comme un baromètre. L'extérieur est devenu notre univers. La rue comme la nature. Nous avançons le moral plutôt au beau fixe depuis notre départ. Nos chants accompagnent souvent celui des oiseaux, c'est bon signe. Parfois, quelques tempêtes ou intempéries de couple viennent troubler le temps comme une averse passagère. Nous faisons corps avec la nature. Nous nous y enracinons, allant au-delà de l'écorce sensible pour parvenir à la sève des choses et des êtres. Nos forces sont dans notre couple.

- Aujourd'hui, je t'aime plus qu'hier, me lance Édouard.
- Et moi, je t'aime aujourd'hui moins que demain.

— Quarante-cinq kilomètres. J'aurais pu faire cinq kilomètres encore, mais pas plus.

— Toi alors, tu es inattendue ! réplique Édouard. Quand tu n'as pas eu de douche depuis deux jours, c'est le drame. Et là, tu t'avales quarante-cinq kilomètres sans une plainte et tu en redemandes. Étonne-moi encore comme ça toute la vie !

18 août. 63^e jour. 1783 kilomètres

À Opatija, nous avons retrouvé la côte adriatique. Dans les criques sauvages et désertes, nos corps nus se gavent de soleil.

— Tu en as un beau bronzage, me lance Édouard en riant.

— C'est pas pour cette année, le bronzage intégral !

Les marques des chaussettes et du short sont tenaces.

Il faut même lâcher une certaine esthétique sur la route. C'est un autre dépouillement.

— L'apparence n'a pas son mot à dire sur le chemin, réplique Édouard, qui flotte au gré des vagues sur son tapis de sol. T'aurais pas une orangeade ?

— Tu vois Ed, c'est ça, un voyage de noces : plage, soleil, bronzette. On pourrait pas faire comme tout le monde ? On reste quinze jours sur l'Adriatique et on rentre à la maison...

— La maison, quelle maison ? Nous n'avons plus de maison.

— C'est vrai. Tu vois, ça me pèse parfois, cette précarité extrême en permanence. Ne jamais savoir où nous dormirons, ni ce que nous mangerons, ni même si nous mangerons quelque chose. Pourtant, le voyage me paraît plus beau à chaque pas. Regarde, je nage dans le bonheur, dis-je en plongeant dans l'eau.

Le chemin côtier nous mène au large sur les falaises qui surplombent les eaux émeraude. Cinq jours durant, nous continuerons notre cabotage terrestre de baignade en plongée, de plage en plage. La Croatie est à la mode. Ce sont les vacances d'été. Mais la côte trop touristique ne se prête pas à notre manière de voyager. Nous passons inaperçus au milieu des touristes. Rien à manger, à part des figues trouvées au bord de la route.

Le vent souffle en rafales comme des claques de géant. Je chancelle à chaque pas. Le dos courbé pour mieux faire face à la tempête, nous avançons à deux kilomètres par heure, arrimés à nos bâtons qui nous

servent d'ancre. Sur la route de la côte, les sacs donnent une telle prise au vent que nous sommes propulsés et faisons des écarts. Un pas de trop à droite et on s'écrase quarante mètres plus bas sur les rochers escarpés du bord de mer. Des tourbillons de poussière viennent piquer nos yeux. Les bourrasques redoublent d'intensité. Qui n'avance pas recule... Nous irions plus vite de dos.

— Que dis-tu ? Je n'entends rien, hurle Édouard.

— Je vais finir par m'envoler.

— Pour une fois, j'ai de la chance d'avoir un sac plus lourd.

— Moi, je n'arrive pas...

Le reste de la phrase se perd dans le vent. Édouard m'attrape la main et m'aide à avancer.

Au bord de la plage de Senj, la mer est toujours aussi agitée. Les vagues cinglent la jetée. Un groupe de jeunes Français engloutissent le fond d'argent de leurs vacances dans l'alcool.

— Venez ! Nous n'avons que du rhum, de la vodka et de la palinka hongroise à vous offrir, mais vous êtes les bienvenus.

À jeun, nous avalons quelques gorgées. Les embruns d'eau-de-vie prennent le dessus sur ceux du large. Au bout de plusieurs verres, la mer me paraît calme, alors que le vent n'a pas cessé. L'eau-de-vie coule à flots. Je m'arrête, il est temps. Édouard, lui, continue à boire, entraîné par les autres. Il sombre dans la mer d'alcool. J'attends le retour à la réalité de mon marin d'eau douce. Il est ivre. Ça me soûle.

— Donne-moi la lampe de poche pour que j'aille plus loin.

— Mais qu'est-ce que tu dis ? Ça suffit, il n'en est pas question ! Couche-toi.

— Non, je veux aller à Jérusalem. J'y serai dès demain matin. Tu viens ?

Édouard raconte n'importe quoi. Nous nous disputons fortement. Depuis une heure, il fait des allers-retours en slip le long de la jetée, appuyé contre le mur. C'est sa technique pour ne pas chavirer dans un sommeil éthylique. Il doit être 3 heures du matin. Je ne le quitte pas des yeux, craignant qu'il ne tombe à l'eau après s'être noyé dans l'alcool. Je lutte contre le sommeil. Petit à petit, la démarche d'Édouard s'affermi. La marche nocturne est bénéfique pour remettre les choses en place.

Six heures trente, le réveil sonne. Sans mot dire, je range mes affaires, faisant sentir à Édouard que je lui en veux. Il est plutôt en forme après cette nuit d'ivresse. Dans ses va-et-vient, il s'est ouvert le pied sur un morceau de verre. Édouard commence :

— Pardon, ma chérie. Je suis désolé, c'était bête...

Je sais que mon silence le torture. Il attend que je lui pardonne. Je voudrais, mais je n'y arrive pas de ma propre volonté. Je me souviens

de la réflexion d'un ami le jour de notre mariage alors qu'il voyait mes grands-parents se promener main dans la main : « Un amour qui dure ainsi, ça représente des centaines et des centaines de pardons échangés ! » Après trois heures de marche, je sens mon coeur s'entrouvrir pour laisser passer une douce paix.

— Édouard... Je te pardonne.

— Tu m'aimes toujours ?

— Oui, évidemment que je t'aime.

J'avais peut-être tendance à rêver à l'amour idyllique et fusionnel, sans tensions, sans conflits, sans déceptions. Je découvre que le conflit ne conduit pas forcément à la rupture. Au quotidien sur ces milliers de kilomètres, le pardon va devenir notre plus fidèle pansement cicatrisant. Il ne faut jamais l'oublier dans notre pharmacie si l'on veut marcher loin à deux.

— C'est drôle, je n'ai pas de honte ni de gêne à ce que tu découvres mes faiblesses. Au contraire. Je me sens plus en vérité, me dit Édouard après quelques instants de silence.

— En tout cas, on ne peut plus rien se cacher. Ce voyage fait tomber tous les masques.

— Et les illusions avec... Tu ne dois plus avoir la même image idéalisée de moi...

— Tu sais, je crois bien que même tes défauts m'aident à me construire.

— Ah oui ?

— Par exemple, tu es paresseux. Ça m'énerve, mais j'apprends la patience.

— Moi aussi, j'apprends à t'aimer avec tes défauts, madame l'impatiente. Mais je préfère tes qualités.

On se frotte, on se pique sur la route, mais on ne s'use pas. On s'affûte l'un à l'autre. Se marier, ce n'est pas choisir une femme ou un mari idéal, c'est embrasser un idéal. Le point de départ de notre couple, c'est l'autre, là où il en est. La nuit dernière m'en a fait prendre conscience, pleinement.

Il est temps de quitter la route côtière pour nous enfoncer dans la montagne. Il en va de notre survie. Les rayons du soleil plongent dans l'eau tandis que nous grimpons dans la lande asséchée. Nous avons à nouveau l'impression d'être seuls au monde dans une contrée sauvage. Entre les chênes nains, les chardons bleus et les conifères, thym et romarin dégagent de bonnes odeurs d'été. Nous ne croisons que rarement des bergers avec leurs moutons, qui se découpent en taches blanches dans le maquis jaune. Les cigales chantent leur dernier refrain avant la fin du jour. Nous nous asseyons côte à côte sur un rocher pour contempler le couchant. Édouard me prend par les

épaules. La mer a pris feu. Nous n'avons pas besoin d'échanger la moindre parole. La beauté sauve le monde, et nous avec. Et nous repartons, sac au dos, décidés à marcher en dépit des obstacles vers le but fixé.

20 août. 65e jour. 1838 kilomètres

Il fait presque nuit dans l'épaisse forêt dalmate. Un orage éclate. Les claquements résonnent entre les arbres qui se mettent à gémir. Les roulements du tonnerre font trembler la terre comme une salve d'artillerie. Des éclairs zèbrent le ciel furieux. La foudre tombe non loin de nous. Nous nous réfugions sous les branches d'un pin et nous nous couvrons de la bâche. Mauvais réflexe. Pour une heure, nous sommes à l'abri. Mais la violente pluie et la condensation finissent par nous atteindre. Nous sommes mouillés, transis. Rien ne laisse présager une accalmie. Heureusement, j'ai récupéré un sac-poubelle dans lequel j'emballe mes affaires afin qu'elles soient moins mouillées en cas de pluie prolongée. Nous devons repartir pour nous réchauffer. Personne dans la profonde forêt noire. Nous débouchons enfin dans un vaste cirque entouré de falaises. Sur les bords se logent de grosses fermes. Des pruniers couverts de fruits bleu et mauve bordent la route. De ferme en ferme, les gens nous saluent d'un grand geste amical. Voilà qui nous rassure après cette marche sauvage. Nous savons à peine leur dire bonjour dans leur langue, le serbo-croate.

— *Dobardan !*

Une vieille dame tout en noir fend des bûchettes en face de sa maison. Des mèches blanches dépassent du fichu noué sur sa tête. Elle se met à nous parler. Nous ne comprenons rien. Elle éclate de rire et nous entraîne chez elle. Dans une pièce sombre qui sert de chambre à son mari alité, elle s'affaire pour ranimer le feu de sa cuisinière à bois. Dans un récipient en aluminium doté d'un long manche et d'un bec, elle fait bouillir de l'eau, ajoute le café et le sucre et refait chauffer le tout quelques instants jusqu'à ce qu'apparaisse une mousse brune au-dessus du café noir. C'est du café turc. Nous veillons à ne pas boire le fond de la tasse, espérant lire dans le marc du café un avenir prometteur. Pour le reste, je ne comprends rien et me contente de lui sourire.

Encouragés par l'accueil spontané de cette vieille femme, nous frappons à la nuit à la porte d'une ferme.

— *Dobardan ! Parlez-vous anglais ou allemand ?*

La fille court chercher ses parents qui parlent un peu allemand. Le père, un géant de deux mètres taillé comme une poutre de cèdre, nous

conduit au fond du jardin.

— Ici, c'est la maison des invités. Installez-vous !

La mère de famille revient les bras pleins de victuailles.

— Pour le dîner : tomates, poivrons, jambon et lard.

— Sans oublier la bière, renchérit sa fille Milica, les mains chargées de bouteilles.

Le rituel de l'hospitalité balkanique commence :

— D'abord, un petit verre de *schliva*. *Jiveli* (santé) ! lance Milan, le père.

La *schliva*, c'est l'alcool de prune local qui ouvre le bal des réjouissances, suivi de près par le café turc bien sucré. La valse continue avec le fromage, le pain presque brioché, le jambon cru, les tomates, les poivrons et le yaourt à boire. Nous prenons en allemand un cours de croate. Je note consciencieusement le nouveau vocabulaire : « *Mi smo francuzi. Mi idemo pjesice iz Pariza u Jeruzalem. Mi putujemo bez novca.* (Nous sommes français. Nous allons à pied de Paris à Jérusalem. Nous voyageons sans argent.) » S'il vous plaît, merci, pain, eau, bonjour, au revoir, maison, village, ville, à droite, à gauche, tout droit, route, combien, voyage de nocces, trois mois, dormir, sac de couchage... Le carnet se remplit de mots aux consonances nouvelles et étranges qui feront désormais partie de notre quotidien. Sinon, nous ferons avec les moyens du bord, les mains et les pieds. Au cours du dîner, nous comprenons que cette famille de fermiers est en réalité serbe. Milan porte à son front trois doigts levés, pouce, index et majeur, l'insigne nationaliste serbe. Sur l'oreiller, je dis à Édouard :

— On a bien rigolé ce soir. Ça s'annonce bien pour les Balkans.

Repu, il me répond :

— Je crois qu'à partir de maintenant nous aurons rarement faim.

Il se trompe.

21 août. 66e jour. 1884 kilomètres

— Faut que je m'arrête... c'est urgent !

Sur un chemin au nord-est de Gospic, je me tortille dans tous les sens, gênée par une envie pressante.

— Pas ici, me lance Édouard. Regarde !

Sur le panneau, une tête de mort sur fond rouge : MINES. La friche est infestée de ces sentinelles invisibles qui ne cessent de tuer même en temps de paix. Nous prenons conscience que la guerre de 1991 dans l'ex-Yougoslavie s'est déroulée à moins de 1500 kilomètres à vol d'oiseau de Paris. Nous traversons des villages déserts. Les maisons abandonnées sont criblées de balles, les toits soufflés par des

explosions. Les panneaux de signalisation ont servi de cibles de tir aux combattants. Jeu ou tentative d'intimidation ?

Ostrovica, Polovine, Vrebac... Les villages se suivent et se ressemblent. Il n'y a plus personne. Après les balles et les grenades, la végétation a conquis le ciment et la pierre. J'ai la chair de poule. La nuit tombe. Toujours personne. Où sont-ils donc tous passés ? Pourquoi un tel désert seize ans après la guerre ? Soudain, à la lueur de notre lampe frontale, nous comprenons mieux : un panneau sur le bord de la route indique la carte des terrains minés. Nous sommes cernés. Seul le tracé de la route sur laquelle nous progressons est déminé. Nous n'avons pas d'autre choix que de continuer à avancer sur le goudron, ligne de vie, pour quitter cette région fantôme. Notre estomac est vide depuis hier soir. Nous sommes fourbus. Nous devons forcer nos limites physiques et psychologiques. Mon corps me fait mal. Mais il vit. Mon coeur est serré. Mais il bat. Je dois résister à ce sentiment insidieux qui envahit mon âme, le découragement. Je ne veux pas que la nuit s'achève sur une mine. Notre seul recours est de marcher. Édouard a peur lui aussi. Je le sens bien. Nous sommes à bout tous les deux. Nous luttons, cherchant à dominer cette tentation d'arrêter. Notre force est dans la tête plus que dans les jambes. C'est alors que surgit un nouvel élan qui nous porte plus loin. La fatigue cède face à la volonté.

Soudain, nous voyons briller des lumignons. C'est un cimetière. Il paraît entretenu, assurance qu'il n'est pas miné. Nous poussons la grille. Au fond, une petite cabane recueille notre soulagement. Nous nous couchons, épuisés, finissant la route en compagnie des morts.

— Ils sont là, les habitants des villages traversés, me fait Édouard.

— Ouf ! je n'en pouvais plus, dis-je en m'écroulant sur mon tapis de sol. Quel cauchemar, ces villages vides !

5
Édouard
À PAS DE LOUP

La liberté, ce n'est pas faire ce que l'on veut, c'est choisir ce que l'on fait.

Baudouin, roi des Belges

Croatie-Bosnie-Herzégovine

22 août. 67^e jour. 1903 kilomètres

Il crache dans ses mains, les frotte et étale sa salive sur les mèches hirsutes de ses cheveux blancs. Il les lisse en arrière, bave à nouveau en guise de Gomina, tel un dandy balkanique, et aplatit sa moustache de la même manière.

Il nous fait asseoir à sa table et nous demande de patienter le temps qu'il change ses habits de travail. Djuro, pour nous recevoir, se fait beau comme un chat.

Sur le coup de midi, nous l'avons croisé au bord du chemin. Il semblait aussi surpris que nous de voir enfin quelqu'un dans ces villages désertés. Il a laissé tomber d'un coup les branchages qu'il faisait brûler et nous a fait signe de le suivre. Un geste qui, dans l'éloignement des hommes, paraissait naturel. Que fait-il dans ces ruines ? Est-ce un fantôme ou une sentinelle ?

— Nous sommes français, lui avons-nous dit en croate pour nous présenter.

— Moi, je suis yougoslave, je viens d'un pays qui n'existe plus.

Djuro a au moins soixante-dix ans, c'est un vieux Serbe qui vit en Croatie depuis toujours. Ici aussi, la guerre a frappé. Il ne souhaite pas en parler et a caché sous un nouveau crépi les impacts de balle qui couvraient sa maison.

Il réapparaît dans sa plus belle tenue. Une chemise claire, un pantalon marron cintré par un lacet de cuir, des chaussons à carreaux.

— Tenez, mangez ! nous fait-il comprendre en présentant figes, raisins et biscuits.

Dans mon serbo-croate de débutant, j'essaie de lui expliquer que nous n'avons rien mangé depuis...

— Vous nous arrachez à la faim. Trente-six heures, c'est long. C'est la première fois depuis notre départ...

— Laisse tomber, Ed, il ne comprend pas ce que tu dis. Et j'ai l'impression qu'il se fiche de tes discours ! Regarde, il te fait signe de te taire et de manger.

Djuro met dans nos mains des verres. Il nous sert une grande rasade. Nous fait trinquer. Et, dans un geste solennel, avale cul sec du Coca-Cola. Nous l'imitons. Au banquet de la solitude, les invités sont rares. Son coeur est en fête d'accueillir des vagabonds.

Affamés, nous faisons des efforts pour ne pas nous jeter sur la nourriture. Djuro s'assied sur son divan, sous le poster d'une diva yougoslave en déshabillé panthère. Il sort sa petite guitare, enlève d'un geste la poussière et l'accorde pour chanter le refrain des Balkans : la nostalgie. Depuis combien de temps n'en a-t-il pas joué ? Était-ce avant la guerre de 1991 ? Il gratte les cordes et entonne à tue-tête des chansons serbes assorties de grands cris. Sa joie est communicative.

— Il était temps de rencontrer un tel personnage dis-je à Mathilde. La marche nocturne entre deux champs de mines m'a paru interminable.

— Moi aussi, répond-elle. Quatre heures à marche forcée que je n'aurais jamais voulu faire de ma vie. Quatre en trop.

— J'ai vraiment souffert physiquement et moralement.

— On n'imaginait pas ce genre d'obstacles à notre départ. Pas si facile de poursuivre notre rêve...

— Y a-t-il des rêves qu'il vaut mieux ne jamais atteindre ?

Mathilde ne répond pas à ma question.

— Heureusement qu'on a rencontré Djuro, dis-je après un petit silence. Je peux t'assurer que ce n'était pas l'appel du ventre qui m'a fait répondre à son invitation.

— C'était l'appel des hommes ?

— Oui, l'appel d'un homme. Bon, il faut y aller. La route est encore longue.

Djuro nous retient et sert à nouveau trois verres de Coca, lance un grand « *Jiveli !* » (santé) et avale en rasade les bulles. Il reprend son instrument et continue, euphorique. Nous dansons, tapant du pied et des mains pour accompagner le vieil homme. Ses yeux brillent de bonheur. Les nôtres aussi. Nous comblons par son accueil estomacs et solitudes.

Djuro vit en autarcie, comme d'autres Serbes qui ont fait le choix de revenir sur la terre où ils ont grandi plutôt que de vivre déracinés. Il est un arbre qui donne de l'ombrage dans la désolation des steppes

croates.

Trois heures plus tard, il remplit nos gourdes avec l'eau de son puits. Il serre Mathilde dans ses bras affectueusement.

— Tu es comme ma fille, ma *cerka*. Tu dois revenir voir ton vieux père après ton voyage.

Se tournant vers moi, il caresse ma barbe, puis passe sa main sur sa propre moustache avant d'entourer mon visage de ses deux mains fortes. Il me fixe dans les yeux.

— Prends soin de ma *cerka* et de toi.

Il crache dans ses mains pour se recoiffer et se donner de la contenance. Par tendresse, il me recoiffe aussi d'un peu de sa salive. Quand nous nous retournons pour un dernier adieu, deux grosses larmes roulent le long de ses joues. Deux larmes de joie. Il nous les offre aussi.

23 août. 68e jour. 1935 kilomètres

— Je suis en manque de nouvelles. On n'a aucune info sur ce qui se passe dans le monde, me dit Mathilde.

Moi aussi, parfois, un magazine d'actualité, une bonne émission ou un documentaire me manquent. C'est une pauvreté supplémentaire. Nous avons seulement pour lecture un petit livre, qui ne pèse que vingt et un grammes, offert par les moines à Vézelay en même temps que le pain rond. Aujourd'hui, parce que nous avons faim d'informations et de nouvelles, nous avons ouvert l'Évangile. Ce que nous avons lu nous a tellement secoués que nous ne l'ouvrirons plus du voyage : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Observez les lis des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent. Si Dieu habille de la sorte l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ! »

24 août. 69e jour. 1970 kilomètres

Nous tenons mal en cage. Nous avons posé nos têtes dans les buts d'un terrain de football en jachère. Les poteaux, la barre et le filet ont servi d'armature pour notre bâche, nous protégeant de l'orage. Rien ne nous arrête. Nous changeons de camp et dégageons vers l'est durant cinq heures de marche. Les lignes des départementales bien tracées sur

nos cartes sont des chemins de terre défoncés. Le retard du développement favorise le marcheur, qui a horreur du goudron. Notre nouvelle contrainte, les mines, ne nous permet plus de couper à travers champ. Nos pas ainsi rallongés prennent conscience de la guerre. Nous aimerions éviter de nous faire écourter les jambes par un raccourci. De la Croatie à la Bulgarie, nous marcherons sur des oeufs, évitant toute route ou tout sentier laissés à l'abandon. Nous suivons scrupuleusement les indications de champs minés, les panneaux balisés de têtes de mort et les recommandations de nos rencontres.

— Vous êtes serbes ou vous êtes croates ?

En chemin, je repense à cette éternelle question qui amorça la guerre en ex-Yougoslavie. Dusan et Mara, un couple en retraite, qui parlaient un peu allemand et anglais, nous l'ont posée il y a deux jours lorsqu'ils nous ont hébergés.

— Ni l'un ni l'autre. On est français. Pourquoi ?

— Oui, mais français serbe ou français croate ?

— Je ne comprends pas.

— Catholiques ou orthodoxes ?

— Catholiques.

— Ben, vous êtes croates alors, nous explique Mara. Croates de France. Ici, les catholiques sont les Croates ; les orthodoxes, les Serbes. Nous, nous sommes serbes, pas très orthodoxes, encore un peu communistes et de nationalité croate. Et c'est pour distinguer tout ça qu'il y a eu la guerre, la plus terrible de notre histoire, car elle était entre nous.

— Ma chère femme, continue Dusan, est une nostalgique de Tito. D'ailleurs, moi aussi. Au moins, sous Tito, c'était la paix et tous vivaient en Yougoslavie. Un État pour plusieurs peuples balkaniques. Maintenant, il y a six Etats : Slovénie, Croatie, Serbie, Bosnie-Herzégovine, Monténégro, Macédoine.

— On va presque tous les traverser, dit Mathilde.

— Vous allez voir, votre route suit l'ancienne ligne de front, Knin, Gospic...

— Dans ce village, explique Mara, il y avait trois cents personnes, il en reste trente. Nous avons été chassés et tués. Beaucoup sont partis en Serbie, en Australie, aux Etats-Unis. Puis on est revenus, on n'a pas voulu quitter notre terre.

— On a pensé que la démocratie ferait notre bonheur, continue Dusan. Mais la démocratie ici, c'est uniquement pour les deux cents familles les plus riches de Croatie. Le reste vivote, se débrouille.

En reprenant la route, Mathilde m'avoue :

— Je comprends mieux maintenant l'univers dans lequel nous marchons.

La guerre à 1500 kilomètres de Paris... Nous avions onze ans. Que pouvions-nous comprendre ?

— Pause ! réclame Mathilde. Regarde ce chêne : il est parfait pour une sieste à l'ombre.

— Retourne bien tes chaussures, ça t'évitera la surprise que j'ai eue hier.

Un petit scorpion était à deux doigts de me piquer.

C'est une bonne habitude de secouer les godasses avant de les enfiler...

Pas un souffle. Nous expirons, avachis sur nos tapis de sol. Sous les quarante-cinq degrés, les lézards, les serpents ne bougent plus, tapis sous les herbes et la rocaille. Au loin, une colonne de fumée signale un feu de forêt. Le bleu du ciel tranche sur le jaune des vallons. Seule la stridulation des cigales vient couper l'horizon de chaleur. À 17 heures, quand elle se fait moins insoutenable, nous reprenons notre marche dans les villages désertés qui se succèdent.

À plusieurs reprises, nous tentons de boire la dernière goutte de nos bouteilles. Vides. Il nous faut de l'eau. Nous n'osons nous servir dans le puits d'un village abandonné, de peur qu'il n'ait été souillé par des cadavres ou empoisonné pendant la guerre. La lande vallonnée et caillouteuse n'a rien à nous offrir que de la terre desséchée mais pas d'eau.

— J'ai mal à la tête, me dit Mathilde. Mon chèche ne me protège plus assez.

Les rayons du soleil sont des glaives qui transpercent nos crânes. La soif augmente. Ma langue se colle au palais.

Nous ne parlons plus. Nous marchons, rêvant d'une flaque dans l'ornière de la sente. Mathilde est à bout de forces. Sa gorge lui brûle. La soif est la goutte d'eau qui la fait déborder. Elle s'assoie sur une pierre et fond en larmes.

— Faut pas rester là, mon amour, il n'y a rien ici, il faut marcher, l'eau est sûrement devant nous.

— Je sais... Je n'ai plus de forces. Ça fait cinq heures qu'on n'a pas bu.

— Viens. Donne-moi ton sac.

— Mais si on ne trouve pas d'eau d'ici à une heure, on fait demi-tour, d'accord ? Comme ça, on en trouvera à notre dernier point de remplissage.

— D'accord. Et au besoin, on restera dormir là-bas et on se lèvera avant le jour pour boire demain matin.

Cinq heures sans boire, ce n'est rien. Mais dans l'effort et sous le soleil ce sont des heures interminables. Mathilde crève de soif. Elle

— passe son bras autour de mes épaules et je la soutiens pour repartir. Des kilomètres se passent lentement. Il faut s'économiser. Limiter les discours. Mathilde ne boit même plus mes paroles. Ça m'inquiète ! Le seul effort que je fais en plus du mouvement de mes pieds est de lui donner la main.

— Regarde, le toit d'une maison ! Peut-être est-elle habitée ?

— *Voda, voda, molim ?* (De l'eau, de l'eau s'il vous plaît ?) crie de loin Mathilde à une personne qui conduit sa vache à l'étable.

Si elle avait eu la force, elle aurait sauté au cou de cette vieille femme qui plonge son seau dans un puits de pierre. L'eau glisse dans la bouche de Mathilde, dans sa gorge, dans tout son corps. Avidement. Elle avale deux litres d'un coup, riant de voir le liquide couler comme le sang dans les veines. Telles des éponges, nous nous gavons. Nous restons un long moment proches du puits pour la joie qu'il y a de nous sentir abreuvés. Nous repartons pour une heure de marche, mais l'apaisante fraîcheur de l'eau a été de courte durée. Mathilde ne se sent pas bien. Nous avons fait une erreur en buvant trop et vite. Nous avons trempé nos bouches à la branche d'hysope.

— Encore un village déserté, c'est pas vrai, dit Mathilde.

— Non, regarde. Il y a une maison habitée au milieu des ruines. Peut-être pourront-ils nous faire coucher chez eux pour que tu reprennes des forces ?

Dans la maison se trouvent deux femmes et un homme. Ils viennent de la ville.

— Auriez-vous un abri pour dormir s'il vous plaît ?

Longue hésitation, regards croisés et évasifs.

— Non, non, on ne voit pas.

Nous partons. Mais la nuit est déjà là. Je m'inquiète. Plus loin, nous ne trouverons rien. Mathilde n'en peut plus. Sa tête a pris feu, il y a urgence. Elle s'écroule pour la deuxième fois. Les larmes ruissellent à nouveau.

— Je n'y arrive plus, tout mon corps est en coton. Je suis cuite.

— Je vois, mon amour. Ne t'en fais pas. On va se débrouiller.

Elle serre sa tête dans les genoux comme dans un étau d'épines ; se lève et, d'un coup, vomit les deux litres d'eau avalés tout à l'heure. Maux de tête, vomissements, froid et chaud, elle a tous les symptômes de la déshydratation. Nous sommes à des kilomètres d'un village habité, encore plus d'une ville. Nous faisons demi-tour. Il faut que ces gens nous aident absolument. Je les dérange à nouveau. Jamais je ne le ferais si l'état de Mathilde ne m'inquiétait pas.

— Pouvons-nous dormir ici, dans la maison abandonnée à côté de chez vous ?

J'ai le secret espoir qu'ils nous invitent malgré leur premier non.

— Oui, mais attention, c'est dangereux, c'est branlant et miné. Ne rentrez pas dedans.

Mathilde s'effondre pour la troisième fois devant la maison voisine. Le soleil lui a mis un mauvais coup. Le deuxième rejet l'a mise au tapis. Elle tremble, K.-O. Elle voit flou. Elle est incapable de prendre la moindre décision et ne veut plus boire. Ses lèvres sont violettes. Je sais que, si son état se dégrade, la mort peut surgir à cause d'une déshydratation. Je la déshabille, sors son sac de couchage et la couvre. Sur son front transpirant de fièvre, je place en compresse mon chèche humide. Je la veille toute la nuit. Je regarde si sa respiration est régulière, prends son pouls et la réveille toutes les heures pour la forcer à boire. J'espère que le liquide ingurgité par petites gorgées redonnera à son corps l'eau perdue. Et si cela empirait ? Cent kilomètres au moins nous séparent du premier hôpital.

À côté, les bruits de couverts et de voix de nos voisins d'infortune se sont tus. Dans cette lande déserte, trois personnes n'ont pas compris la soif que nous avons de leur humanité. Ce soir, nous dormons entre les cailloux et les ronces. Derrière nous, les trous de la maison bombardée dessinent un visage, le seul qui s'offre à nous. C'est triste une nuit à la belle quand il n'y a plus d'étoile.

26 août. 71^e jour. 2026 kilomètres

— Ça va ?

Au réveil, mon ton est encore inquiet, mais le visage de Mathilde ne trompe pas.

— Oui, beaucoup mieux.

— Tu crois que tu peux marcher ?

— Oui, je me sens bien. J'ai eu chaud, dis donc ! Merci de t'être occupé de moi. Ça va, toi ?

— Oui, très bien. Moi aussi, je peux dire que j'ai eu chaud !

Un petit-lait sort quand on sépare la figue de sa branche. Nous allons à ces mamelles généreuses aussi souvent que nous le pouvons. La nature est une mère nourricière dont nous mordons le sein quand les hommes nous font défaut. Avec délices, la chair ferme des figues se dissout dans nos bouches. Depuis l'Italie, certains fruits sauvages assurent notre survie. Nous n'aurions pu traverser les Balkans sans eux. Ils constituent plus de la moitié de notre alimentation. Je prends conscience combien la nature donne sans retenue. À notre tableau de cueilleurs : cerises, abricots, raisins, figues, mûres, prunes, amandes, noix, pommes, poires.

Après la ville de Knin, nous plongeons dans une étroite gorge. La

notre est encore pleine du jus caramélisé des figes. Je déchiffre difficilement sur la carte le nom de la rivière : la Krcic. Dans son lit à sec, nous nous couchons pour une sieste. Nos chevilles entraînées avancent dans les gros galets sans fléchir. Je crie ma joie aux oiseaux. Mathilde me fait écho, les falaises aussi. « 2000, 2000, 2000 kilomètres. .. » Nous venons de franchir cette étape. Trois buses nous scrutent en décrivant de grands cercles autour de nous. Pour le soleil, nous sommes des proies faciles.

Dans la roche, une résurgence nous permet de faire le plein de nos bouteilles. Nous ajoutons des pastilles de purification à l'eau croupie. Nous redoublons d'attention depuis l'incident d'il y a deux jours. Mathilde rit en me disant :

— Je te revoie scrutant le fond de ta bouteille, optimiste de la voir à moitié pleine. Elle était vide.

— C'est la première fois qu'on expérimentait la soif comme ça, celle qui dure et qui affole. J'ai vraiment ressenti le manque.

— Sans ça, je n'aurais jamais compris l'importance de l'eau ni la chance qu'on a d'ouvrir un robinet.

Deux Canadair font des allers-retours dans le ciel azur. La lande brûle devant nous à des kilomètres. Il n'y a pas grand-chose ici. La seule richesse, c'est l'herbe jaunie que cherchent les troupeaux de moutons dont nous croisons parfois les traces. En suivant l'une d'elles, nous nous sommes perdus. Au soir, nous trouvons un jeune berger pour demander notre direction.

— Euh... *Molim* (s'il vous plaît), ici, c'est Civljane ?

— ... ? (Signe de tête négatif.)

— Citluk ? Brtani ? Vrlika ? Jare ? Vinalic ?

À chaque nom de village évoqué, il fait signe négativement de la tête. Sommes-nous en dehors de notre carte ? Au bout de dix minutes d'incompréhension, nous voyant comme des brebis égarées, le berger nous fait signe de venir à l'étable où il ramène ses moutons. Ne sachant où aller, nous lui emboîtons le pas, comme nous aurions suivi Panurge.

— *Dobardan*, lance calmement le fermier en nous voyant arriver comme s'il attendait l'enfant prodigue.

Nous bredouillons quelques mots en croate pour lui demander :

— S'il vous plaît, pourriez-vous nous laisser dormir dans votre grange et nous donner un peu de pain à manger ?

Il sourit et écarte ses larges mains en signe d'accueil, tel notre père.

— C'est ça, vous allez dormir et manger avec mes cochons. Bien sûr !

Il sait, lui, dès l'instant où il nous a vus, que nous dormirons chez lui, dans une chambre. Que nous dînerons chez lui, parce qu'il fait

nuît, parce qu'il n'y a aucune habitation avant des kilomètres. Ana et Mile ont reconstruit leur ferme il y a cinq ans. La guerre l'avait rasée. Des Serbes l'avaient brûlée.

— La ferme la plus proche appartient à des Serbes, dit Ana à voix basse comme si elle livrait un secret, mais on s'entend bien. Notre berger est bosniaque et on se comprend.

— Maintenant que les choses sont claires et que c'est chacun chez soi, chacun son pays, tout va mieux. C'est le seul bienfait qu'a apporté cette guerre. Mais si on arrive à vivre ensemble, explique Mile, c'est qu'on a encore une caractéristique commune. Ce qui fait l'unité des Balkans, c'est la folie ! Voilà des siècles qu'on se bat entre nous, on en redemande toujours, comme la *schliva* !

Il me sert une énième rasade d'eau-de-vie de prune. Nous parlons souvent par gestes et avons acquis une certaine expérience dans le décryptage de ceux des autres. Je mime quelques animaux, curieux de savoir ce que nos hôtes élèvent. Moutons, veaux, dindons, je passe du coq à l'âne. Ma poule est vache, elle se moque de moi et entraîne la tablée dans des éclats de rire à chacun de mes hennissements. Nos caquetages sont de basse-cour, nos incompréhensions de langage sont des fous rires. Mais ça fonctionne pour tenir une petite conversation.

28 août. 73e jour. 2123 kilomètres

Aujourd'hui, j'ai eu trois grands désirs : un soda bien frais, de la musique, Jérusalem.

En chemin, une seule phrase m'a nourri, je l'avais lue il y a quelques jours : « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. » Je l'ai mâchée pendant des kilomètres.

En allant me coucher, je dis à Mathilde :

— Tu sais, sur la route, j'avais trois désirs : un soda, de la musique et Jérusalem. Mais ce soir, après trente-six bornes et le dénivelé qu'on s'est avalé, ils se sont envolés.

— Et alors, t'es frustré ?

— J'aurais pu l'être, mais je ne crois pas.

Après un temps de silence, j'ajoute :

— Pourquoi est-ce qu'on se prive, en fait ? d'argent ? de nourriture ? de voiture ? de tout ce qui est matériel ?

Prise de court, elle me répond :

— Mais pourquoi tu me demandes ça maintenant ? On a plein de raisons... J'en sais rien moi... Peut-être qu'on a fait ça pour apprendre à maîtriser nos désirs avant que ce soient eux qui nous maîtrisent.

Je me rends compte que je suis limité et ne peux pas être comblé sur terre. Je sens que mon cœur est fait pour l'infini.

Kosore, Bitelic, Tijarica, Imotski. En trois jours, cent huit kilomètres nous font atteindre la Bosnie-Herzégovine. Le douanier est tellement étonné de nous voir à pied qu'il se fiche de nous contrôler et de tamponner nos passeports. Il rassemble son anglais et nous lance :

— *Good luck in Far-East !*

— Pas très rassurant comme accueil, dis-je à Mathilde.

— Dis donc, répond-elle d'un ton pragmatique, nous n'avons pas eu de tampon d'entrée. Tu crois qu'on aura des problèmes à la sortie ?

— On verra bien.

Sur la route, les voitures nous frôlent. Des maisons reconstruites bordent les bas-côtés. Dans une agglomération, Mathilde me fait remarquer :

— Regarde, y a un drapeau français sur cette maison.

— Allons voir ! disons-nous d'un commun élan.

Un jeune Français en treillis camouflé, arborant les insignes du 12^e régiment d'artillerie, nous ouvre. Cinq minutes plus tard, nous sommes entourés de quatre militaires qui nous servent leurs meilleurs ravitaillements. Ce goût de France et la camaraderie qui se dégage de ces hommes en vert nous font relâcher nos craintes d'être entrés en Bosnie. Ici, l'armée française veille sous l'étiquette de l'EUFOR, la force militaire européenne. Des cellules de surveillance ont été placées sur le territoire bosnien. Quinze jours plus tard, un autre groupement de militaires français nous accueillera avec la même sympathie.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? leur demande Mathilde. Il n'y a plus la guerre en Bosnie ?

— On est là pour prendre la température, humer l'air du temps et prévenir d'une éventuelle reprise du conflit, répond l'un d'eux.

— Ce qu'on voit ici, explique un autre, plus gradé, c'est surtout le trafic de drogue, de bagnoles et la prostitution. La Bosnie, c'est la plaque tournante de l'Europe.

— Si vous faites gaffe aux mines et aux voitures, ajoute un troisième, vous passerez la fleur au fusil.

— Combien de kilomètres y a-t-il jusqu'à Mostar ? s'enquiert Mathilde.

— Trente.

Nous arrivons en fin de journée au-dessus de Mostar. La cuvette est ceinturée de montagnes. Au fond coule la Neretva. Le pont ottoman s'emprunte de nouveau. Sa silhouette nous promet des jours de repos. Détruit en 1993, il était le symbole de la ville. Mostar porte encore les séquelles de la guerre le long de ses rues aux maisons criblées de

balles. Les quartiers croate et bosniaque se distinguent à la hauteur des flèches des églises et des mosquées qui se font face. Une avenue aux bâtiments détruits marque la ligne de front. Le centre ancien, classé au patrimoine mondial de l'humanité, est refait de neuf et rempli de bars branchés. Il reflète mal le développement poussif du pays, mais reste un symbole de la reconstruction. Le pont restauré sera-t-il le lien entre Serbes, Croates et Bosniaques ?

À Mostar, nous atteignons une étape prévue depuis notre départ. Pierre est gendarme français délégué pour l'Union européenne afin de coopérer avec les services d'enquêtes locaux. Apprenant l'idée de notre voyage, il nous avait proposé de faire escale chez lui pour quelques jours de repos. Machine à laver, couture, restaurant, nouvelles données aux familles, tout y passe. Nous plongeons dans sa piscine et dans la délicatesse de son accueil.

À la terrasse d'un bar de la vieille ville, Pierre nous offre une bière. Je m'étonne :

— Pourquoi utilises-tu tes deux mains pour commander trois bières ?

— Parce que brandir le pouce, l'index et le majeur ensemble, c'est le signe nationaliste serbe. Je préfère ne pas faire de gaffe auprès d'un Croate ou d'un Bosniaque.

— On fait des pieds et des mains pour demander trois verres ! dit Édouard.

— Ils sont sympas, les Bosniaques ? demande Mathilde.

— Attention, les habitants de Bosnie-Herzégovine ont été rebaptisés « Bosniens », à ne pas confondre avec les « Bosniaques », qui sont une des ethnies du pays.

— Ah ! mais Bosniens, Bosniaques, ils parlent tous la même langue, non ?

— Avant la guerre, oui. Mais maintenant, un Bosno-Serbe parle serbe, un Bosno-Croate parle croate, un Bosno-Bosniaque parle bosniaque. On dirait que les bombardements ont causé des troubles auditifs qui les empêchent de s'entendre, répond Pierre, ironique.

— On a en effet bien remarqué qu'il y avait des nuances. Pour expliquer que nous faisons tout à pied, nous disons aux Serbes : « *Své piejitzé.* » Aux Bosniaques : « *Své pejchké.* » Aux Croates : « *Své piejdché.* »

— C'est subtil, mais il ne faut vexer personne.

— Tu te souviens d'ailleurs, Mat, quand tu as voulu aider pour faire le café dans une famille, la mère t'avait fait remarquer : « Tiens, toi, tu fais le café comme les Serbes, tu mets le café avant l'eau chaude, nous, Bosniaques, nous mettons le café après que l'eau a bouilli. »

— Au fond, conclut Pierre, peu importe la manière, car tous ne

boivent que du café turc en se défendant de toute influence orientale. L'Empire ottoman n'aurait laissé que le pont de Mostar et les mosquées... Pourtant, ici, on se régale de pâtisseries orientales et de loukoums sur des rythmes de danse quasi égyptiens.

À une journée de marche de Mostar se trouve un lieu étonnant. Medjugorje, le Lourdes de Bosnie, est à ciel ouvert. Nous y prolongeons notre repos.

11 septembre. 87e jour. 2325 kilomètres

— T'as vu, les panneaux sont écrits en cyrillique, me fait remarquer Mathilde.

— On arrive en République serbe de Bosnie-Herzégovine.

Même pays, autre peuple, nouvelle ambiance. Une passe à 1100 mètres d'altitude nous ouvre le monde de l'Est pour le reste des Balkans. Au col, le froid nous surprend en même temps que la grêle. Nos mains et nos pieds trempés nous font claquer des dents. Depuis cinq jours, un vent fort a déposé l'automne. Le vert des feuilles vire au jaune.

— C'est la fin des grandes chaleurs on dirait. Regarde les colchiques dans les prés, me dit Mathilde.

— C'est mieux pour marcher.

— Oui, mais, si on tarde trop, on marchera bientôt dans la neige des montagnes bulgares ou turques.

— Ça ne me dérangerait pas d'avoir les pieds gelés, me dit Mathilde, si on avait l'assurance de les avoir secs ce soir.

— Ce soir, c'est ce soir. Tu t'inquiètes toujours trop.

— Et toi, jamais assez.

La marche est entrée dans nos moeurs comme un geste simple. On marche comme on s'habille. Si notre périple est difficile, ce n'est plus à cause de la mécanique de nos pieds, mais en raison des repas incertains, des couchers aléatoires. Notre seule certitude, c'est l'incertitude de nos pas.

Dans un anglais parfait, un jeune au volant d'une voiture nous aborde.

— Que faites-vous là ? Il n'y a rien à voir dans cette montagne, à part les loups.

— Nous allons *sevé piejitzé* à Jérusalem.

En entendant Jérusalem, le jeune homme joint les trois doigts de sa main droite et trace sur lui un signe de croix dans le sens inverse à celui des catholiques. C'est pour nous la meilleure annonce que nous

sommes désormais en terre orthodoxe. Il décroche son téléphone portable. S'ensuit une courte discussion. Il nous annonce en raccrochant :

— Dans quelques kilomètres, vous aurez atteint mon village natal. Le pope et le maire vous attendent. Ne vous souciez de rien, j'ai tout arrangé pour vous.

Notre bon Samaritain s'éloigne dans les lacets de la montagne sans même nous dire son nom. Deux heures plus tard, nous enlevons nos chaussures chez le pope orthodoxe du village de Nevesinje qui nous reçoit pour dîner.

— Comme c'est votre voyage de noces, le maire vous invite à l'hôtel communal, nous annonce à la fin du repas Natacha, la femme du pope.

— Voici des chaussettes toutes neuves pour toi, me dit le pope. J'ai vu que les tiennes étaient trouées. Je ne porte que du noir, j'espère que tes pieds s'y feront.

— Et en voilà une paire rose pour toi Mathilde, ça, ce sont les miennes, dit Natacha.

C'est la première fois que l'on nous offre des chaussettes. Les nôtres ne tenaient plus que par un fil.

Dans la chambre, Mathilde me dit : .

— Entre le type en voiture, le pope et le maire, on peut lâcher nos préjugés sur les Serbes.

— En plus, Mat, tu vas dormir au chaud, les pieds au sec !

Mathilde me sourit. Les chaussettes sèches, c'est pour nous un pied de plus dans la confiance.

— Cet hôtel doit dater des tout premiers jours du règne de Tito, me dit-elle.

— Rien n'a bougé, c'est postsoviétique. C'est même la chute des murs !

La joie de nous retrouver dans une chambre d'hôtel tous les deux, nous donne des idées. Sans même nous toucher, nous nous retrouvons les jambes en l'air : le sommier s'est effondré sous notre poids.

— C'est vexant, dis-je. J'ai pourtant perdu dix kilos !

— Pour une fois qu'on a un lit, on le casse ! râle Mathilde au milieu des lattes éventrées.

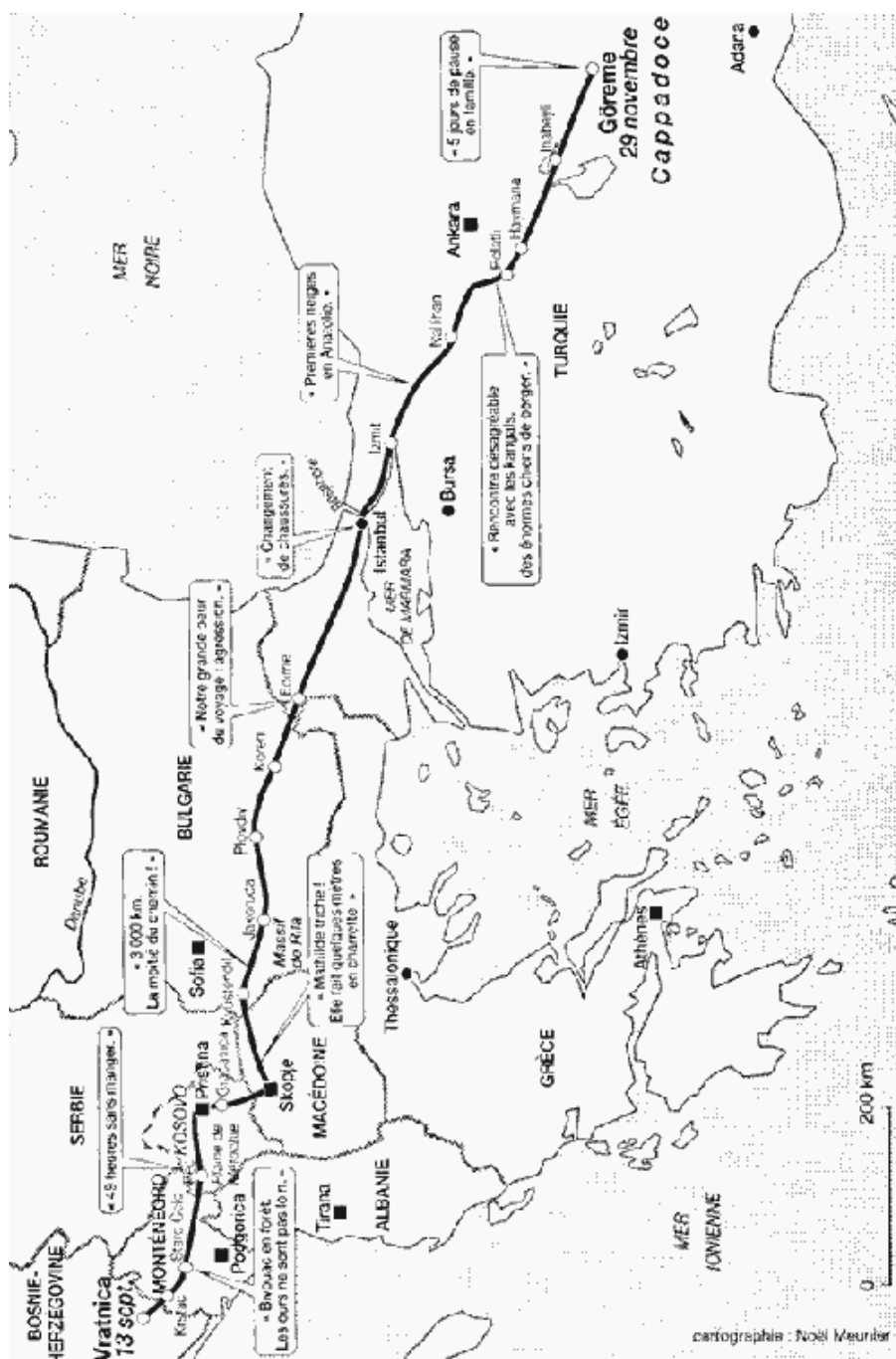
J'éclate de rire : elle n'a sur elle que les chaussettes de Natacha.

— Attends, je vais essayer de réparer tout ça. Pousse-toi de ce fatras.

Pour faire tenir le tout et nous assurer le sommeil, j'entasse sous le lit trois plaques d'étagères, le tiroir de la table de nuit, le socle du balai-brosse des toilettes et le cendrier. L'équilibre charnel se joue à

peu de chose. Un couple, ça tient parfois par l'opération du Saint-Esprit !

AUTOMNE



Mathilde SUR LES HAUTEURS

Mon pied droit est jaloux de mon pied gauche. Quand l'un avance, l'autre veut le dépasser. Et moi, comme un imbécile, je marche.

Raymond Devos

Monténégro

13 septembre. 89e jour. 2396 kilomètres

— Au moins ce pays annonce la couleur, me fait Édouard.

— C'est bien la montagne noire. Tu as vu ces forêts comme elles sont épaisses ?

— On n'avait encore jamais traversé de contrées aussi sauvages.

À mesure que nous grimpons, l'asphalte n'est plus de la partie. Nous nous mettons à l'unisson de cette nature primitive qui nous laisse sans voix. Sa beauté inapprivoisée nous saisit. Les arbres s'accrochent dans les rocs blancs. La force de leurs racines fait parfois exploser la roche. Comme l'arbre, le marcheur a les pieds sur terre : c'est l'attraction terrestre. Mais il arrive que, dans la marche, il se sente plus léger. L'émerveillement alors le happe. Dostoïevski a dit avoir survécu aux camps du tsar grâce aux oiseaux, gardiens de son espérance. Avec le beau, les sens s'emplissent des images, des odeurs et des mélodies du monde. L'attraction céleste est alors plus forte, comme la promesse d'un envol vers les hauteurs.

Nous croisons de temps à autre dans un nuage de poussière des camions hérités de l'époque soviétique, surchargés de grumes de bois. Ils filent à vive allure sur les pistes montagneuses. Comment tiennent encore assemblées les pièces de ces véhicules de la marque Yugo ? La Yougoslavie, elle, est bel et bien démantelée. La Bosnie-Herzégovine que nous venons de traverser nous a montré l'ampleur du chaos. Le Monténégro s'est décroché de la tutelle serbe et est indépendant depuis 2006. La province serbe du Kosovo, vers laquelle nous nous dirigeons, est en crise.

Dans la fraîcheur matinale, nous restons en froid. Les rancoeurs se sont accumulées, je ne sais même plus pourquoi. La guerre couve, larvée. Chacun campe sur ses positions du haut de son fortin d'orgueil. Au détour d'un virage dans la montée, Édouard attaque :

— Je ne te comprends pas. J'ai l'impression que tu attends de moi tout et son contraire.

— C'était juste que je voulais que tu fasses plus attention à moi. Et puis, hier soir j'étais crevée. Tu vois bien qu'à 18 heures c'est l'heure du coup de pompe. Dans ces cas-là, le mieux c'est que tu me fiches la paix et ne me parles plus jusqu'à ce qu'on s'arrête.

— Tu ne pourrais pas dire les choses clairement comme maintenant ? Je préfère ça aux devinettes que tu utilises pour communiquer.

— Ah oui, quelles devinettes ?

— Pour dire « je t'aime », tu me dis souvent : « J'ai froid, prends-moi dans tes bras. » Du coup, quand tu te jettes dans mes bras et que tu me dis « je t'aime », dois-je comprendre que tu as froid ?

— Toi, c'est pas mieux, tu n'exprimes pas tes sentiments. Tu es un mur en ce moment. Tu ne parles plus.

— Si, je les exprime, mes sentiments. Tu n'écoutes pas ou quoi ?

— Vite fait alors. Tellement vite que je n'entends rien. Tu dis « j'ai faim » et puis c'est tout.

— Quand je dis « j'ai faim », c'est que j'ai faim. Quand je dis « je t'aime », c'est que je t'aime.

— Oui, mais moi, je veux bien que tu développes un peu, tu vois ?

— Oui, bon, ben, on verra ça plus tard...

Nos disputes naissent souvent comme l'éraflure d'une ronce. Ce n'est pas grand-chose. Mais, avec le temps, si on ne fait rien, l'éraflure peut s'infecter et se gangrener. Édouard se met à chantonner :

— Un kilomètre à pied, ça use... Deux kilomètres à pied, ça n'use pas qu'les souliers... Trois kilomètres à pied, elle m'use, elle m'use...

Croire que l'autre nous comprend naturellement est une erreur. Ce qui va sans le dire va mieux en le disant. Avec Édouard, nous ne parlons pas la même langue. Il me faut découvrir son langage, lui laisser percevoir le mien. Édouard aime marcher. Il aime les bons moments ensemble. Il m'aime. Il aime communiquer. Il n'aime pas se lever tôt. Il n'aime pas écrire le carnet de route. J'aime Édouard. J'aime qu'il me dise « je t'aime ». J'aime les mots doux et les paroles valorisantes. J'aime me sentir protégée par lui. Je n'aime pas me coucher tard. Je n'aime pas la pluie. Incompatibilité ? Complémentarité ? Différents. Nous croyions bien nous connaître après neuf ans d'amitié. Nos différences ne sont pas des obstacles à

notre amour.

Monter, descendre. Nos bâtons se redressent d'aise, heureux d'être en pleine nature.

— Alors, elle fait toujours la tête, Mathilde ? lance le bâton d'Édouard.

— Non, elle s'est apaisée après les explications. Et puis le Monténégro ça lui plaît, c'est beau. Et Édouard, qu'est-ce qu'il fait ?

— Il médite. Il se dit que la vie à deux, ce n'est pas simple. Il apprend à sortir de ses égoïsmes et ça lui donne l'impression de grandir, de devenir adulte. C'est ça qu'il trouve beau au fond.

Depuis que nous avons quitté la côte croate, nous restons entre 800 et 1500 mètres d'altitude. Le bon air passe de nos poumons à nos veines. La marche bien balancée et régulière agit sur les systèmes cardiaque, respiratoire et musculaire. Nous percevons déjà que tout notre être recouvre son unité : le corps s'agite, le cœur bat et aime, l'esprit cogite, l'âme veille. Cela ne s'est pas fait en un jour. Nous avons persévéré, insisté plus loin que l'entretien de nos petits mollets.

15 septembre. 91e jour. 2467 kilomètres

Depuis trois jours, nous gardons consciencieusement nos déchets dans un sac. À l'entrée d'un village, une grosse poubelle nous accueille. Nous nous jetons dessus et nos déchets dedans.

— Vous, vous n'êtes pas d'ici ! Vous n'avez pas remarqué que les routes sont pleines de déchets ?

Le visage de l'homme d'une cinquantaine d'années s'éclaire d'un large sourire. Nous avons petit à petit depuis la Croatie étoffé notre serbo-croate.

— On n'est pas d'ici, non. On habite à 2450 kilomètres, répondons-nous en riant.

— Venez prendre un café.

Nous entrons dans un salon joliment meublé. De nombreux tableaux sont accrochés aux murs. Les deux fils, Dejah et Djordje, se débrouillent bien en anglais. Djordje nous explique :

— Mon père et moi, nous sommes peintres. Je viens de terminer l'académie des beaux-arts de Belgrade.

La maman a déjà sorti, en plus du café, une soupe aux haricots, du fromage, une salade d'oignons et du jambon. Elle nous force à nous mettre à table à 9 heures du matin. Ça fera le repas du jour.

— Venez visiter notre atelier, lance Radomir, le père de famille. Certaines toiles ont été abîmées dans une explosion il y a neuf mois. L'usine voisine qui fabriquait de la dynamite a sauté.

— Je me suis réveillé avec les étoiles au-dessus de ma tête. Le toit avait été soufflé, ajoute Dejah. Cent maisons alentour ont été détruites. Il était 22 h 20. La pendule s'est arrêtée net. Heureusement, nous n'avons eu que des égratignures.

— J'ai regardé dehors, continue Djordje. Une portière de voiture s'était envolée sur un arbre. Surréaliste ! C'était beau pour des artistes comme nous, qui cherchons de l'inspiration mais moins bien pour notre maison !

Les parpaings du chantier de l'étage encore en construction côtoient les toiles et les pinceaux. Des palettes sont posées pêle-mêle dans un camaïeu de couleurs. Par terre, légèrement abîmée par l'explosion, une femme brune aux longs cheveux, dont la tête semble sortir d'un tronc, veille sur le désordre ambiant.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? C'est la muse de mon père, explique Djordje. Il la voit souvent en rêve dans les troncs d'arbre.

— Sur ce tableau, continue Radomir, c'est la cabane de berger de mon grand-père. Ces petites bâtisses carrées au toit de bois sont typiques du Monténégro. Mon grand-père était un héros balkanique. Il a défendu sa maison, posté à la fenêtre avec son fusil, d'abord contre les Ottomans, puis contre les Austro-Hongrois. Je pars souvent dans la montagne, seul, pour retrouver mes racines et les brosser sur la toile. Comme ici : c'est l'endroit que je préfère. Un arbre au-dessus d'un pic rocheux. Il faut des heures de marche pour l'atteindre.

Puis sans doute des heures pour le peindre. Des piles d'esquisses éparses couvrent les outils de construction. D'un chantier à l'autre, le père et le fils manient aussi bien le marteau que le pinceau.

— Si vous voulez, je vous dessine, propose Djordje.

En quelques minutes, il griffonne deux silhouettes, sac au dos, avec des grands bâtons. Sous sa plume s'ouvre la montagne noire qui se fend en deux pour nous laisser passer. Un tapis de mousse nous entraîne au loin. De nos rêves au dessin de Djordje, il n'y a qu'un trait de pinceau.

— À vous de dessiner le décor autour des deux personnages, nous dit le jeune artiste en nous tendant le croquis. Moi, je peins mes rêves ; vous, vous les vivez.

Une douche chaude plus tard, nous suivons le raccourci indiqué par nos amis peintres : « Par là, vous en avez pour trois heures », nous ont-ils dit. L'étroite route poussiéreuse laisse deviner quelques mégots de goudron. Les falaises nous toisent tels des géants de pierre et ouvrent au loin une large vallée en escalier. Elles sont le marchepied du monastère d'Ostrog où nous espérons faire halte ce soir. Le trajet était plus long que prévu. Depuis Paris et durant tout le voyage, la plupart des personnes à qui nous demandons notre chemin n'ont plus

l'habitude de marcher. L'*homo pedibus* a fait son temps, remplacé par les moteurs qui régissent désormais en maîtres. Nous sommes partis depuis quatre-vingt-onze jours, nous avons fait près de 2500 kilomètres. Une voiture aurait mis à peine plus d'un jour plein. Mais elle nous aurait fait oublier que le pied est à l'origine de l'espèce humaine. C'est en prenant la position debout que le cerveau de l'homme a commencé à réfléchir. Le premier progrès de l'*homo erectus* n'est pas d'avoir tendu ses jambes, mais d'avoir agité ses méninges. Je marche donc je pense.

De nuit, nous continuons notre ascension. Soudain, un craquement d'allumette sur la surface noire de la roche. La façade immaculée d'Ostrog s'éclaire. Elle est accrochée dans le roc, haut perchée, taillée à même la pierre. Tard, nous pénétrons dans la cour du monastère. Cour des miracles ! Partout, à même le sol dans les graviers, des centaines de personnes sont allongées pour dormir, enveloppées dans de simples couvertures. Quel spectacle étrange dans une telle solitude ! Que font-ils donc ? Des vieilles femmes, des enfants, des nouveau-nés tétant le sein maternel... Où sommes-nous tombés ? Pour une fois, nous ne sommes pas les seuls à dormir à la belle étoile. Nous gonflons nos tapis de sol au milieu de cette foule de croyants prêts à endurer le froid et les cailloux pour le salut de leur âme en attendant l'office de l'aube.

17 septembre. 93e jour. 2494 kilomètres

Le claquement rythmé et rapide d'un morceau de bois contre un autre nous réveille. Un moine fait le tour de la cour pour annoncer l'office matinal. Sa barbe est aussi noire que son habit. Bientôt, nous entendons la voix lente et basse des religieux orthodoxes monter vers le ciel. Encore endormis, nous percevons l'odeur de l'encens et des bougies. C'est la deuxième nuit que nous passons à Ostrog. Hier, nous nous sommes reposés. Nous avons fait connaissance avec l'un des gardes. Nikola assure la sécurité avec une dizaine d'autres jeunes hommes. Ce colosse solide comme un hêtre des Balkans est touché par notre histoire.

— Ici, c'est un haut lieu de pèlerinage pour les orthodoxes. Le troisième après Jérusalem et le mont Athos en Grèce. Car nous avons les reliques du grand saint Basile, *sveti Vasilii*.

Nikola nous a introduits auprès des moines. Le Supérieur nous a offert un livre sur le monastère, aussi documenté que lourd. D'autres papes ont ajouté des icônes et des bouteilles d'huile de saint Basile aux vertus médicinales. Nos sacs ne cessent de se remplir. Le cuisinier s'en

est mêlé à son tour.

La foule est partie après la messe du dimanche matin. Nikola nous a expliqué :

— Tous les samedis soir, c'est comme ça. Hier, il y avait six cents personnes qui ont dormi au monastère pour assister à la divine liturgie célébrée sur le tombeau du saint.

La majeure partie des fidèles reste dehors pour l'office, car la chapelle, taillée dans la roche, est minuscule. Les moines y tiennent à peine. Nous avons fait la queue pour pénétrer dans le sanctuaire où repose intact *sveti Vasili* entouré de milliers de fins cierges jaunes. Les pèlerins locaux vénèrent ses reliques et embrassent les icônes, la croix et le cercueil, puis la main du pape présent à côté du tombeau.

Au cours du dîner, Nikola, l'étrange garde à la stature de tueur et au coeur d'ange, s'est confié :

— Je suis serbe. J'habite à Beograd (Belgrade). Je suis ici quatre ou cinq mois ou plus peut-être.

L'air pensif, il a continué :

— Vous avez de la chance de pouvoir voyager... Pour moi, c'est impossible. Si je vais en Bosnie ou en Croatie, je ferai dix ans de prison, car j'ai fait partie des milices serbes pendant la guerre... Bon, c'est de la vieille histoire, je n'aime pas en parler. Bref, ça plus un passeport serbe, c'est très difficile de voyager pour moi...

Dans notre dortoir, j'ai demandé à Édouard :

— À ton avis, qu'a-t-il fait Nikola ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il fait partie de ces Serbes recherchés pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

— En tout cas, il est adorable avec nous. Peut-on réduire une personne, une vie, à certains de ses actes ?

Ce matin, après avoir tourné en rond autour du monastère, nous trouvons enfin le départ du chemin. La sente étroite nous fait grimper sec à flanc de falaise, enivrés par les odeurs de thym.

— Quel bonheur ! fait Édouard. Je ne suis pas pressé d'arriver à Jérusalem.

Les aspérités rocailleuses commencent à se faire sentir sous nos semelles usées. Nos chaussures doivent encore tenir au moins 1000 kilomètres jusqu'à Istanbul. Nous avons décidé de couper par la montagne malgré nos cartes imprécises. Dans la forêt, de multiples sentiers nous font hésiter. Nous n'avons que le nom du village que nous souhaitons atteindre de l'autre côté de la montagne : Staro Celo. Nous croisons peu de monde. À chaque alpage, des bêtes paissent. Leurs chiens nous foncent dessus. J'ai peur des chiens, une peur panique. Même en France, les petits toutous qu'un coup de pied renverrait vers leur maîtresse affolée me terrifient. Je serre les dents et

m'accroche plus fort à mon bâton en me cachant derrière Édouard. Nous protégeons nos mollets et avançons sur nos gardes. Un berger nous a indiqué la direction générale avec ce conseil :

— Suivez les bouses de vache !

Le jeu de piste nous mène à travers les prairies d'altitude. Nous sommes perdus. Couper par les falaises est impossible. Il n'y a pas de chemin. Nous traçons vers la crête et déboulons dans un alpage vallonné. Au bout, deux cabanons fument. À côté du premier, nous abordons une femme d'âge mûr. Taillée comme un homme, elle s'appelle Rosa. Ses courts cheveux noirs laissent place à quelques mèches plus blanches. Elle nous fait entrer dans l'unique pièce sans ouverture. Je suis saisie par l'odeur âcre mêlant le lait caillé et la fumée. Toute la structure de la hutte est de bois. Le toit est couvert de branchages et de terre. Par la suite, des feuilles d'aluminium ont été ajoutées par-dessus pour isoler davantage de la pluie et de la neige. Trois lits contre les murs, une étagère, deux chaises. Sur le poêle, du lait bout. Sur la table, deux énormes panses de mouton sont prêtes à exploser. Trois sacs d'oignons sont suspendus aux poutres du plafond. Il n'y a pas d'électricité. En guise de décoration, un improbable poster d'Angelina Jolie est accroché. Rosa nous prépare un café avec l'eau puisée à la source.

Dehors, nous entendons des meuglements. Une jeune fille rousse et bouclée, au visage rond et angélique, revient des pâturages avec les quatre vaches de la famille. Elle s'appelle Marina, c'est la dernière des huit enfants de Rosa. Elle a une vingtaine d'années. La bergère fait jouer ses mains d'un pis à l'autre en pressions régulières. Le seau se remplit. Souriante et timide, Marina me montre le potager où poussent pommes de terre et oignons. Ses parents sont là sept mois par an avec les vaches. L'hiver, ils redescendent dans leur village : Staro Celo. Le père a dû s'absenter pour aller faire soigner une vache. Marina n'est ici que pour quelques jours, afin que sa mère ne soit pas seule. Le reste du temps, elle est femme de ménage à Budva, une ville de la côte. Nous parlons en serbe, je ne comprends pas tout mais une complicité passe.

Sept heures. Les jours diminuent à vue d'oeil. Nous passons à table. De la viande de mouton si dure qu'on s'y casserait les dents. Des panses de mouton, la mère sort du *kaymak* frais. Depuis que nous sommes dans les montagnes dalmates, nous mangeons de cette pâte blanche et grumeleuse, à mi-chemin entre le beurre et le fromage. C'est crémeux, gras et salé. Délicieux. Rosa allume cigarette sur cigarette. Son visage se perd dans les volutes de fumée. La lampe à pétrole découpe des ombres sur nos visages bronzés. La pièce sombre s'éclaire de reflets cuivrés. Il est l'heure de se coucher.

— Ma chérie, toi qui aimes le *kaymak*, tu vas pouvoir dormir dedans !

— Je ne dors pas qu'avec l'odeur du fromage. Il y a aussi celle de tous ceux qui ont dormi dans ce lit avant moi...

Les draps sont sans doute aussi vieux que la bâtisse. Marina dort avec sa mère dans un lit. Elles nous ont laissé les deux autres. Je sombre dans des rêves lactés, bercée par le concours de ronflements d'Édouard et de Rosa.

18 septembre. 94e jour. 2520 kilomètres

Les pierres du chemin roulent sous nos pas. Rosa descend au village avec son cheval gris pommelé. Dans une épingle à cheveux du sentier, une pile de bois fendu attend qu'on la ramasse. Rosa se penche pour charger la bête. Elle a mal au dos. Nous l'empêchons de porter, heureux de pouvoir l'aider. Quatre grosses bûches de chaque côté, voilà la bête sanglée et chargée d'au moins quatre-vingts kilos supplémentaires. Le cheval avance en tête. Il connaît la route. Une heure plus tard, nous entrons dans Staro Celo, le village tant cherché après deux jours sans carte.

Des sources d'eau claire parsèment la hêtraie que nous traversons. Les arbres ont fière allure, des rochers forment des grottes naturelles. J'avance lentement dans la pente.

— Je ne la sens pas du tout cette forêt, dis-je à Édouard.

— Attends, c'est magnifique !

Au sommet, de larges chemins forestiers partent dans tous les sens. À 1500 mètres, nous montons notre bâche.

— Il vaut mieux rester à l'orée des pins et ne pas trop s'enfoncer dans la forêt. Elle est trop sauvage, dis-je à Édouard.

— C'est sûr, il faut se méfier des bêtes. On va allumer un feu.

En pleine nuit, un orage éclate. La bâche nous protège. Seuls les bords dégoulinent sur nos sacs de couchage, nous obligeant à nous recroqueviller davantage. Je me serre dans les bras d'Édouard. C'est à mes yeux le seul avantage des orages. Les éclairs zèbrent la toile au-dessus de nos têtes. Les orages d'altitude sont terribles. L'écho du tonnerre se répercute dans toute la montagne, résonnant aussi en moi. Nous nous sentons minuscules, perdus dans la nature, échoués dans la tempête qui bat autour de notre voile.

Au matin, le brouillard s'épaissit à mesure que nous montons. Nous ne voyons pas à dix mètres. Des carcasses d'arbres morts surgissent parfois de la masse cotonneuse. Nous sommes glacés par la pluie de la

nuît autant que par cette atmosphère fantasmagorique. Nous atteignons un village niché dans une clairière naturelle. Six maisons que l'on distingue à peine. Nous frappons à une porte pour vérifier que nous sommes bien à Maganik, comme l'indique la carte. Le couple qui nous ouvre vit là quatre ou cinq mois par an, comme ses rares voisins. Ce matin, ils n'ont pas sorti les moutons de leur enclos à cause du mauvais temps.

— Est-ce qu'il y a des *medviet* (ours) ici ? s'enquiert Édouard en mimant avec brio l'animal.

— Pas d'ours de ce côté. Mais il y en a un dans la grande forêt de hêtres que vous avez traversée en venant de Staro Celo.

— J'en étais sûre, dis-je à Édouard. Cette forêt ne m'inspirait pas confiance !

— Et des loups ? demande Édouard en imitant un hurlement.

— Beaucoup ! répond l'homme. L'été ils sont dans la montagne. Quand la neige arrive, on les chasse, car ils descendent jusque dans les villages chercher de quoi manger, nous fait-il comprendre en désignant les deux carabines pendues au mur.

La marche reprend en même temps que l'orage. Nous hâtons le pas dans la descente. La grêle nous cingle le corps et le visage. Nous nous abritons sous la première grange, nous frayant un passage entre les toiles d'araignées, maîtresses de la construction abandonnée.

— Je suis trempée jusqu'à la culotte.

Je me demande pourquoi nous nous sommes embarqués dans une pareille galère... Effort et dépassement de soi : j'ai l'impression de donner du sens à ces mots.

— Tu sais Édouard, parfois j'en bave ! Mais chaque fois que je surmonte une épreuve, je me sens heureuse.

— Ce qui est sûr c'est que de les surmonter ensemble nous soude à jamais.

Nous suivons maintenant le canyon de la rivière Tara. Je bondis en arrière. Un serpent jaune et noir de un mètre de long et gros comme trois doigts avance lentement sur le chemin. Ce n'est pas la première fois que nous croisons ces affreux personnages. La montagne en est truffée. Édouard le chasse avec son bâton. Nous redoublons de vigilance, regardant où nous posons les pieds. C'est une autre de nos peurs. Que faire si l'un de nous est mordu ?

— Regarde, Mat : si on coupe, on se raccourcit et on évite la ville de Kolasin. C'est pas mal, non ? Il faut juste traverser la rivière, constate Édouard en étudiant la carte.

Six kilomètres de moins vers Jérusalem nous valent une traversée à gué. Nous repérons le meilleur endroit, peu profond et large d'une

quarantaine de mètres. Je pousse des cris de douleur :

— C'est bien parce que ça nous évite six bornes... C'est gelé !

— C'est très bon au contraire ! Ça raffermi le mollet.

À la sortie du village de Matesevo, à neuf cents mètres d'altitude, nous demandons l'hospitalité pour la nuit, car il fait froid. On nous montre du bout des doigts une dalle de béton et, du bout des lèvres, nous comprenons qu'on peut s'installer là, à cinq mètres de la niche du chien. Nous sommes attristés par ce piètre accueil, mais après tout, ces gens ne nous doivent rien. Le gros berger allemand ne cesse d'aboyer. La grand-mère boiteuse sort, fatiguée par le concert canin.

— Tant que vous serez là, le chien va aboyer, nous fait-elle comprendre avec de grands gestes.

— Il faut que nous partions ? demande Édouard dans le même langage gestuel.

Haussant les épaules, la vieille répond :

— Je ne sais pas, moi. Faites comme vous voulez. Mais ce chien me fatigue.

Le message est clair. Quelques gouttes de pluie viennent le confirmer. Nous plions bagage dans le noir sans même dire au revoir.

— Venez dormir chez la Baba, la grand-mère de tous. Ça lui fera de la compagnie, s'exclame l'homme en montant dans sa voiture.

La femme nous fait signe d'entrer avant même que nous lui expliquions qui nous sommes. D'une vieille en noir à une autre, il semble que nous ayons gagné au change. La petite maison crasseuse compte quatre pièces. La cuisinière à bois chauffe mal. La Baba passe à peine dans la porte tant son embonpoint l'encombre. Ses cheveux blancs sont noués en chignon. Un énorme bouton dépasse de son front. Son visage garde cette profonde beauté conférée par les ans et les travaux de la ferme. Je l'aide à faire de la place sur la table pour le dîner tandis qu'Édouard ranime le feu. Je me fais traiter de « *Kommandant* ! » quand je demande à Édouard de déplacer une grosse bûche. Pourtant, la seule qui commande ici, c'est elle. Sous son air de dogue, elle est adorable. Baba s'amuse de cette visite inopinée. Elle rigole et parle fort, comme touchée par un brin de folie, la même que celle que nous verrons chez bien des habitants des Balkans. Une joyeuse mélancolie aux allures extravagantes qui se rit des difficultés de la vie, préférant en voir le bon côté plutôt que de sombrer dans les affres de la dépression. Partout, on boit, on s'exclame avec de grands gestes et des mimiques drolatiques.

Nous suivons Baba dans son exaltation.

La cuisine est l'unique pièce dans laquelle elle vit, dort, dîne et regarde la télévision. Sur le poste en noir et blanc, seule l'image passe.

Pour capter le son, Baba branche sa TSF et cherche la station correspondant au mouvement des lèvres des personnages sur l'écran. C'est l'heure des informations. La radio grésille, Baba ne comprend plus ce qui se dit. Agacée, elle l'éteint d'un coup de poing. Seule demeure l'image grise. Pendant le dîner, la grand-mère fait les commentaires à la place de la présentatrice. Au moins, elle voit le monde comme elle l'entend. Puisqu'elle commande en maître ici, pourquoi pas aussi la télévision ?

Les lunettes de Baba sont cassées. Édouard propose de les réparer. Avec du fil électrique dégainé et un peu de colle, il s'escrime à remettre la branche à sa place. Mission accomplie. La vieille femme sort quelques instants et réapparaît avec un pot plein de lunettes cassées. Au moins sept paires.

— Au travail, mon petit ! lance-t-elle dans un grand éclat de rire.

Baba casse ses lunettes en s'endormant devant la télévision. Elle se cogne la tête contre la table et les montures se fendent.

J'ai droit à la revue complète et commentée de ses photos, entrecoupée de quintes de toux. La grand-mère souffre d'une angine de poitrine depuis trois ans. Ce n'est pas étonnant dans cette maison fissurée et pleine de courants d'air. Je ne sais pas comment la bâtisse tient encore. Tout s'effrite et la propriétaire avec. Une large bâche recouvre le toit, lestée par des poids qui pendent le long des murs. Des lézardes sont visibles sur chaque cloison. Les portraits défilent sous mes yeux : son fils champion de boxe, son défunt mari en uniforme de l'armée yougoslave, la famille à la plage, à la montagne, devant la maison flambant neuve... Les temps ont apparemment été meilleurs pour Baba, autrefois fine et élégante dans les tenues à la dernière mode de Paris.

— Moi, je suis *saper Baba*, affirme-t-elle fièrement.

Puis, sans lien logique, elle enchaîne :

— J'habite au Monténégro, mais je suis yougoslave.

Édouard répare encore deux paires de lunettes, tirant la langue d'application.

— Ça suffit pour ce soir. Allez, au lit ! ordonne l'énergique grand-mère.

Elle nous conduit dans la chambre d'à côté. Des cuvettes recueillent l'eau de pluie. Il n'y a plus de carreaux à la fenêtre. Nous déposons nos duvets sur le grand lit et nous nous glissons dedans. À côté, dans la cuisine, nous entendons Baba s'installer sur le canapé grinçant puis ronfler de bon coeur. S'est-elle endormie sur ses lunettes ?

Au réveil, tout en avalant un café, Édouard répare une énième paire de lunettes. L'eau qui a servi pour faire cuire les oeufs du dîner est recyclée pour le café du matin. C'est l'eau des cuvettes de notre chambre. La Baba est aux anges avec ses quatre nouvelles paires de lunettes. En guise d'adieux, la vigoureuse commandante nous serre dans ses bras et nous étouffe. Nous lui laissons une icône donnée par les moines d'Ostrog et une petite fiole d'huile de saint Basile. Elle jubile. Passant du rire aux larmes, elle nous laisse reprendre la route en direction du Kosovo.

Déjà, les maisons d'alpage se font plus rares à mesure que les conifères remplacent les feuillus. Nous nous sommes couverts de tout ce que nous avons : cagoule, polaire, blouson et chèche. Nous montons sans nous arrêter, économisant nos forces en ne parlant pas. En contrebas, les forêts sont rousses. Devant nous, elles sont noires. À 1600 mètres, le voile cotonneux se lève enfin, nous laissant découvrir une vallée qui flamboie. D'énormes bottes de paille de forme conique sont empilées autour d'un haut mât en bois. Des hommes les façonnent avec leur fourche. Ils nous interpellent :

— Venez boire un café !

Dès l'accueil, je suis mal à l'aise. Deux jeunes hommes d'une trentaine d'années sont là avec leur mère qui n'ouvre guère la bouche. Le père ne tarde pas.

— Bonjour, nous dit-il en français. Je suis instituteur et je parle votre langue. Où allez-vous ?

— À Pec, répondons-nous.

— Vous êtes fous ! Là-bas c'est le Kosovo, vous allez vous faire égorger. Ce sont des terroristes.

La mère nous propose de la tourte aux épinards. Je ne profite guère de la conversation entre Édouard et le père de famille. Le fils à côté de moi ne cesse de me parler avec trois mots d'anglais en me regardant d'un air concupiscent.

— Tu as de beaux yeux. De belles dents...

Les deux frères bavent devant moi. De l'autre bout de la table, je capte quelques bribes :

— Le Kosovo est serbe. Il ne peut pas être indépendant. Si ça arrive, nous prendrons les armes. Car nous, les Monténégrins, nous sommes serbes...

Le lourdaud d'à côté me fatigue :

— Veux-tu venir visiter ma maison ? Elle est toute proche. Si tu veux, tu peux y prendre une douche.

Je jette des oeillades désespérées à Édouard. Il n'a d'yeux que pour son voisin.

La fumée des cigarettes envahit l'air. L'atmosphère devient

irrespirable. J'essaie de suivre ce que raconte l'instituteur pour me détourner des avances des frères. L'un pose sa main moite sur mon genou. Je la repousse fermement. Édouard se tourne alors vers moi et me dit :

— Le père me propose de rester ici pour la nuit, ça te va ?

— Hors de question. On repart !

Mon ton sec lui fait comprendre que quelque chose ne va pas. Nous partons. La tourte aux épinards ne passe pas. Dans la descente, nous hâtons le pas pour nous éloigner au plus vite.

— Je suis désolé, ma chérie, je n'avais rien vu. On serait partis plus vite.

Rien de grave. Pour laver le malaise, nous nous arrêtons près d'un ruisseau clair. L'eau froide nous fait retrouver notre calme. Pour la première fois, la douche de nos hôtes ne me tentait pas du tout.

22 septembre. 98e jour. 2666 kilomètres

De temps en temps, nous croisons des forestiers. Les bottes de foin deviennent de plus en plus petites en bas dans la vallée. Vers 16 heures, nous atteignons le dernier col monténégrin avant le Kosovo, à 1800 mètres. Nous avons fait quarante kilomètres depuis ce matin. Une maison en bois est détruite, criblée de balles. Des sacs de sable protègent plusieurs trous de combat. Une ancienne guérite est explosée. Le poste frontière ? Non. Nous ne profitons guère du panorama et amorçons la descente sans nous attarder. Nous espérons atteindre un village noté sur notre carte.

De ce côté, la forêt de pins n'est même plus exploitée. Du village, il ne reste que quelques maisons abandonnées. Espérons que nous n'allons pas nous jeter dans la gueule du loup.

Quarante-neuf kilomètres. Nous stoppons. Nous n'osons pas nous aventurer hors de la route par peur des mines. À un croisement, le chemin s'élargit. En contrebas, la rivière nous envoie des effluves humides. Édouard creuse un large trou. Je ramasse les morceaux de bois alentour. Le feu de camp ne tarde pas à éclairer la nuit noire et nous sauve au moins du froid. Édouard garde à portée de main des branchages pleins de feuilles sèches qui pourront vite faire une torche si des bêtes approchent.

Gelée dans mon duvet, j'entends résonner les paroles d'un homme croisé sur l'autre versant : « C'est impossible. La route est coupée. Tout est désaffecté et cassé. Et puis c'est très sauvage. Après les combats, c'est devenu le royaume des bêtes féroces, les loups et les Albanais (*sic*). Faites demi-tour, s'il vous plaît. »

Édouard ENTRE CHIEN ET LOUP

Tous les êtres humains trébuchent un jour sur la vérité. La plupart se relèvent rapidement, secouent leurs vêtements et retournent à leurs occupations, comme si de rien n'était.

Winston Churchill

Kosovo-Macédoine

23 septembre. 99e jour. 2694 kilomètres

Des branches craquent. J'entends leur bruit tout proche. Je ne vois rien, il fait encore trop nuit. Un grondement sourd. C'est là. Je sors un bras de mon sac de couchage. Le froid le saisit. J'attrape quelques brindilles et les jette sur le feu. S'il reprend, il fera peur à la bête qui rôde. Un deuxième grondement me fait sursauter. Mathilde dort profondément. Je me lève plus vite que l'aube qui approche. Le vent glacial me mord. Je m'en fiche, pourvu que ce ne soit pas un loup, un chien ou un ours. Toute la nuit, j'ai écouté les bruits de la forêt, ne dormant que d'une oreille. Je suis sorti trois fois pour alimenter le feu. Habituellement, je n'ai pas peur, mais notre isolement me rend plus prudent. Toutes les zones du monde désertées par l'homme deviennent le royaume des animaux.

Je souffle sur les braises. Dans mon dos, un troisième grognement sourd. Ça vient de la bâche. Je me retourne. Mathilde s'étire. C'est son ventre qui gronde d'une faim de loup.

À 5 h 30, nous plions bagage et enlevons la couche de glace formée sur nos sacs de couchage. Il ne faut pas traîner dans ce *no man's land*. Nous suivons un ruisseau dans lequel nous remplissons par sécurité nos bouteilles. Le soleil ne perce pas dans la gorge encaissée. Nous marchons vite pour nous réchauffer sur l'unique chemin de terre qui nous fait descendre, nous l'espérons, vers Pec.

Pourvu que la sente ne soit pas minée. Il n'y a aucune trace de véhicule, aucune trace d'homme, uniquement des empreintes

d'animaux. Nous n'avons vu personne depuis vingt heures.

Nous tombons sur ce qui doit servir d'entrée au Kosovo. Un panneau tourné dans le sens inverse à notre marche indique : « Frontière du Kosovo. Soldats de la KFOR, faites demi-tour. » En 1998, l'armée de Milosevic réprimait la rébellion albanaise indépendantiste d'une province de Serbie : le Kosovo. En 1999, l'OTAN est intervenue pour neutraliser l'armée serbe et stopper ses exactions contre les Albanais. Le Kosovo est alors passé sous le contrôle de l'ONU, par l'intermédiaire de l'UNMIK (United Nations Mission In Kosovo) et de l'OTAN, avec la KFOR (Kosovo Force), qui ont mis en place un gouvernement provincial. Depuis, le fossé n'a cessé de s'agrandir entre les Albanais et les Serbes.

Pas la moindre guérite. Pas de tampon d'entrée. Deux immenses fosses ont été creusées, empêchant le passage des véhicules. Quatre blocs de béton triangulaires barrent la route.

La faim nous tord. Rien pour lui tordre le cou. Il faut marcher vers les hommes. Nous sommes épuisés et faisons des pauses régulières. Au dos de nos cartes topographiques, nous lisons les mots que nos proches ont écrits pour nous encourager le jour de notre mariage.

— Tiens, regarde, derrière celle-là, il y a une surprise ! me dit Mathilde.

Je retourne la carte. Un de nos amis y a écrasé un peu de framboise du dessert. Il a noté avec humour : « À lécher quand vous n'aurez plus rien. »

Il est 10 heures du matin. Le moral descend plus vite que nous dans la vallée. Au bord de la route, nous trouvons un sachet de sucre en poudre de restaurant. Mathilde ouvre délicatement le petit paquet pour ne pas en perdre le moindre grain. Nous nous jetons dessus et léchons notre index que nous trempions à tour de rôle dans ce sucrier improvisé de cinquante grammes. En ménage équitable, nous faisons moitié-moitié. La consolation n'est que psychologique. Je n'ai jamais eu aussi faim. Notre but a changé. Nous n'allons plus à Jérusalem, nous marchons vers un repas.

Mes muscles ne se meuvent pas uniquement par ma seule motivation. Mes deux moteurs — mes deux jambes — sont la volonté et la grâce. Aujourd'hui, nous allons au-delà de nos forces connues, au-delà des limites de notre volonté, bien plus loin que nos pas. Nous attendons le coup de grâce.

Mon ventre crie, prie « j'ai faim ». Affamé, je redeviens comme un petit enfant. Je demande, je pleure vers Dieu mon Père, réclamant tout à Celui qui peut tout. Je ne suis plus grand-chose quand mon

estomac ou mes pieds me font mal. Mon âme semble ne plus peser bien lourd, mais c'est parfois cette légèreté du ventre qui lui permet de prendre de la hauteur. Je vois mieux dans ces moments difficiles que ce qui me tombera sous la dent tombera du ciel.

Nous descendons le défilé de Rugovo pour atteindre Pec. Des tunnels creusés dans la roche nous font couper court. Mathilde titube, moi aussi. Nous nous encourageons. Quand nous atteignons la plaine, une voiture de militaires français de la KFOR rencontrés une heure plus tôt nous klaxonne. Ils nous tendent par la fenêtre deux énormes sandwiches et repartent vers Pristina. Sans faire un pas de plus, nous nous asseyons à l'endroit même où nous sommes. Nous répétons encore « merci » des dizaines de fois, mais ils sont déjà loin. Les dents mordent avidement. Le goût du pain, de la viande, des oignons, des tomates est bon, mais nous n'avons pas le temps de l'apprécier. Ce qui est délicieux, c'est de savoir que nous sommes libérés de quarante-neuf heures sans manger. Ce qui leur donne de la saveur, c'est que nous n'avons jamais autant espéré un morceau de pain. Nous avalons les meilleurs sandwiches de notre vie en comprenant, ce jour-là, que ce don comble une double faim : celle du ventre, celle de l'âme.

25 septembre. 101e jour. 2724 kilomètres

À Pec, durant deux jours, nous posons nos sacs chez des religieuses qui rivalisent de petits et de grands soins pour nous. Elles sont catholiques albanaises et vivent dans un bâtiment neuf. À cinq cents mètres, des soeurs serbes orthodoxes habitent dans un monastère du xme siècle, surveillé nuit et jour par les troupes italiennes de la KFOR. C'est l'ancien patriarcat de l'Église serbe. Il est pour la Serbie d'une importance capitale. Le véritable nom de cette province est « Kosovo et Métochie », Métochie signifiant « domaine de l'Église ». Les Serbes la considèrent comme le berceau de leur identité. À aucun prix ils ne veulent en être amputés.

Nous devons présenter notre passeport et passer trois contrôles militaires pour découvrir ce qui se cache derrière les barbelés, les blindés et les sacs de sable : un ensemble d'églises, dont les coupoles révèlent l'influence byzantine. Les fresques, les iconostases d'or, les manuscrits, les sculptures dévoilent les splendeurs artistiques des xme et xive siècles. Le patriarcat de Pec, comme trois autres monastères au Kosovo (église des Saints-Archanges de Prizren, monastères de Gracanica et de Decani), est classé par l'UNESCO au patrimoine mondial en péril. Dans la dernière église, icônes brûlées, croix brisées,

peintures martelées : ce sont des objets récupérés dans les édifices religieux rasés depuis 1999.

Vers Pristina, à quelques kilomètres de marche de Pec, une église gît, détruite. Son clocher sur un tas de gravas semble avoir été fauché par la mort. Le Kosovo, grand comme la Gironde, renferme une concentration spectaculaire de plus de mille trois cents églises et monastères séculaires. Depuis le début du conflit, plus de cent cinquante lieux de culte orthodoxes ont été démolis ou incendiés.

Fuyant le froid, quelques oies sauvages en escadrille dans les nuages survolent la plaine de la Métochie, où nous cheminons. Elles descendent au sud sans s'arrêter sur cette terre désolée. Les véhicules militaires, ceux des Nations unies et d'organisations non gouvernementales, nous croisent régulièrement. Seize mille soldats de l'OTAN sont présents, pour deux millions d'habitants. Des minarets et des mosquées en construction avertissent que nous traversons des villages albanais. Les maisons identiques, aux parpaings gris et au toit rouge, poussent comme des champignons. Des monuments neufs à la gloire des combattants de l'UCK (Armée de libération du Kosovo, guérilla albanaise) jalonnent la route et contrastent avec les maisons des Serbes éventrées et brûlées que nous longeons par centaines. Sur les panneaux routiers officiellement traduits en serbe et en albanais, la version serbe en cyrillique est souvent rayée ou criblée de balles. Sont-ce ces ruines, ces corbeaux, ces décharges à ciel ouvert ou encore ces champs en friche qui font pleurer la plaine ?

— Il est drôle, le code de la route, ici, me dit Mathilde en pointant du doigt un panneau routier qui indique aux chars la vitesse à respecter.

— Au moins, c'est adapté. Tu as vu aussi tout à l'heure ceux qui signalaient que la route et les maisons étaient reconstruites grâce à l'Europe ?

— On dirait que le Kosovo est complètement sous perfusion, répond Mathilde.

— C'est pas mal de traverser cette région pour comprendre la situation, non ?

— En tout cas, j'espère qu'on ne va pas rester trop longtemps !

— À *priori* après-demain, on est à Pristina si on ne traîne pas.

— Bon, ne traînons pas alors. Ça ne m'amuse pas tellement cette ambiance.

— Entre les chiens errants et les mines, je ne sais pas où on va dormir ce soir...

La guerre a fait pulluler les deux. Dans cet univers, nous ne savons plus sur quel pied danser. Mathilde n'est pas rassurée par les chiens qui aboient et nous menacent. Nous en chassons à plusieurs reprises

en tapant du bâton. À la tombée de la nuit, nous dénichons une décharge qui servira de bivouac. Avec du carrelage de salle de bains, des briques et du polystyrène trouvés dans les ordures, je monte des murs autour de notre couchage. La barrière est psychologique. Quand on a peur, le premier réflexe est de monter des murs autour de soi.

27 septembre. 103e jour. 2781 kilomètres

Valérie nous a laissés dormir toute la matinée dans son appartement au coeur de Pristina. Gendarme français, elle est mandatée pour une mission de l'ONU au Kosovo.

Depuis la Bosnie-Herzégovine, nous bénéficions de la sympathie de gendarmes ou de militaires français qui, au courant de notre passage, nous donnent des informations et nous reçoivent parfois. À Pec, nous avons dîné avec Patrick. Sur la route, d'autres nous ont offert quelques parfums de France. La présence de deux marcheurs en zone de conflit détonne et nous faisons l'objet d'attentions délicates quand des Français en mission nous identifient.

À peine dix kilomètres et nous atteignons le monastère de Gracanica. Comme à Pec, la KFOR protège ce site classé au patrimoine mondial, les vingt-quatre religieuses et l'évêque de Prizren, qui a dû fuir sous les menaces albanaises. Nous préférons dormir en lieu sûr plutôt que d'allonger l'étape. Les moniales acceptent de nous recevoir comme aux temps médiévaux où les pèlerins serbes erraient librement de monastère en monastère. Depuis la guerre, seuls les Albanais circulent sur les routes. Les Serbes du Kosovo vivent apeurés dans des zones attribuées.

Un repos de vingt-quatre heures nous permet de découvrir ce que les Nations unies appellent les « enclaves serbes ». Quelques familles de réfugiés ont été accueillies dans l'enceinte du monastère. Mais la majorité se regroupe dans les faubourgs de la ville. Les gens ont refait leur vie dans des containers et vivent entassés, attendant que l'on statue sur leur sort et celui de leur maison détruite ou occupée. Ils sont ainsi vingt-deux mille Serbes qui ont dû abandonner leurs biens pour se réfugier dans une dizaine de lieux surveillés par la KFOR. Dans ces ghettos entourés de barbelés, les Serbes du Kosovo ont du mal à voir encore le ciel. Leurs « enclaves » sont devenues l'enfer.

Dans ce monastère, nous avons obligation de faire chambre séparée. Il y a un dortoir pour les femmes, un autre pour les hommes. Le premier soir, cela ne me déplait pas. Voilà cent trois jours que nous vivons jour et nuit ensemble, deux mille quatre cent soixante-douze

heures continues sans nous lâcher d'une semelle ! Je me rends compte qu'un peu de distance est bonne pour la santé de notre couple. La marche rend notre relation moins passionnée. Notre amour a mûri au fort soleil de l'été. Ni fusionnels ni indifférents. Est-ce quand la passion s'amenuise que l'amour véritable commence ?

Le deuxième soir, je profite d'une coupure d'électricité, aussi régulière que les coupures d'eau, pour aller me glisser dans le lit de ma belle.

— Tu m'as manqué hier soir, me dit Mathilde. Tu as pensé à moi au moins ?

— Oui et non. J'avais plus de place dans mon lit pour une fois et j'avais moins chaud !

— Qu'est-ce que tu veux alors ? me demande-t-elle.

— J'ai peur du noir...

— C'est ça... Je crois plutôt que tu m'aimes, mais que ça te coûte de me le dire trop souvent !

— Tu vois, tu lis dans mes pensées.

« *Gospodi poïmilou, Gospodi poïmilou, Gospodi poïmilou*^[1] » : devant l'iconostase, les mélodies slavonnes montent, répétitives, jusqu'au Christ Pantocrator qui orne la coupole centrale de l'église monumentale du XIV^e siècle. Malgré le pillage et les dommages causés par les Turcs, Gracanica reste un trésor d'art religieux et politique tout juste restauré par l'UNESCO.

Soeur Sara, qui parle français, nous entraîne dans la nef à la fin de l'office. Une bougie en main pour illuminer le visage des personnages peints, elle nous éclaire sur l'histoire de son pays en nous livrant la mémoire légendaire serbe :

— Vous avez traversé une partie de la plaine de « Kosovo Polje » ce qui veut dire le « champ des merles ». C'est là que le 28 juin 1389 a eu lieu la bataille décisive entre les armées du prince serbe Lazar Hrebeljanovic et les troupes turques du sultan Mourad. Le prince Lazar, avant l'affrontement, eut la vision de Dieu sous la forme d'un faucon gris qui lui proposa le choix difficile entre le royaume terrestre et le royaume céleste. Le premier lui assurait la victoire sur les Turcs, le second le donnait perdant ici-bas. Le prince choisit le royaume céleste. Il mourut au cours de la bataille avec ses hommes. La Serbie fut anéantie, écrasée par l'Empire ottoman qui allait prendre place en Europe pour plusieurs siècles. Ici, l'histoire se répète, conclut notre guide improvisée.

En 2004, lors d'un séjour en France, soeur Sara apprenait le massacre des siens et le sac des églises du Kosovo. Ne voulant pas être prise pour une lâche, elle a rejoint sa terre sacrée, s'exposant au danger. Elle sait que son monastère peut être brûlé ou dynamité, mais elle préfère que le Kosovo soit son tombeau plutôt que de fuir. Elle a

choisi son royaume.

— Regardez cette plaque, nous montre-t-elle.

Nous lisons dans le marbre noir : « France-Serbie. 1914-1918 ».

— C'est un cadeau de votre Etat, signe de l'amitié ancestrale entre nos deux pays. La France a définitivement lâché la Serbie en s'alignant sur la politique américaine et en privilégiant les Albanais. Nous nous sentons trahis. Ça vous ferait plaisir qu'un ami vous poignarde dans le dos ?

Nous ne savons quoi répondre à cette femme, dont la voix porte le désarroi d'un peuple. Depuis notre entrée au Kosovo, nous découvrons une réalité étouffée. Un étrange retournement de situation s'est amorcé. En moins de dix ans, les persécutions ont changé de camp. Devenus minoritaires sous la pression démographique albanaise, les civils serbes sont aujourd'hui délibérément terrorisés. Les cimetières orthodoxes sont profanés, des maisons sont anéanties ou rachetées pour peu, des grenades tombent sur les enclaves, des rafales tuent des enfants dans l'indifférence du reste du monde. Depuis 1999, on compte mille sept cents meurtres et trois mille disparus non albanais (rapport de l'OSCE de 2006). En maintenant les civils serbes dans la peur et dans des ghettos miséreux, on les oblige à fuir. Et cela fonctionne, sous les yeux de l'OTAN et de l'ONU qui, présents depuis neuf ans, n'ont pu empêcher l'exil de plus de deux cent mille Serbes se sentant en danger. Les Albanais sont un million huit cent mille contre une poignée restante de cent vingt mille Serbes. C'est la stratégie du nombre, la politique du coucou.

— Lors des émeutes, lorsque les Albanais s'en sont pris à nous, continue soeur Sara, un militaire de la KFOR a confié son arme à notre jardinier en lui disant : « Ça vous servira plus à vous qu'à moi, nous n'avons pas le droit de tirer pour vous défendre. » Croyez-vous que les Serbes se sentent en sécurité devant des gens prêts à tout pour nous chasser de notre terre ?

En mars 2004, à Prizren, une foule d'émeutiers albanais se précipite sur les maisons serbes pour les brûler avec le monastère des Saints-Archanges, dont les restes sont classés par l'UNESCO. Dans un rapport de la mission officielle de l'ONU d'avril 2004, on lit : « La destruction des deux statues des bouddhas en Afghanistan il y a quelques années a davantage attiré l'attention des médias et du public que celle de l'église de la Mère de Dieu à Prizren, au Kosovo, qui est, par son histoire et son art, pleinement comparable aux deux monuments asiatiques. »

En 2002 et en 2003, j'ai eu l'occasion d'être au pied des bouddhas de Bâmyân en Afghanistan. Il ne restait plus que les sarcophages vides des divinités détruites par la folie iconoclaste des talibans. C'est ce

même état d'esprit qui sévit de manière insidieuse au Kosovo. Une fois leur histoire et leur passé éradiqués, les Serbes n'auront plus de prétexte pour revendiquer cette terre. En s'en prenant aux pierres, c'est à l'homme qu'on s'attaque. En démolissant le patrimoine serbe, c'est leur coeur qu'on détruit. En anéantissant le patrimoine de l'humanité, c'est un peu de chaque homme que l'on mène au tombeau.

30 septembre. 106e jour. 2829 kilomètres

Les cheveux longs et fous, les yeux tristes et un air doux, Martha a six ans. Elle s'approche de Mathilde et lui tend son jouet d'enfant.

— Tiens, c'est pour ton premier bébé, traduit son père en quelques mots d'anglais. Tu sais, ici, les enfants ne jouent plus beaucoup. Je ne sais pas si Martha et ses petits frères pourront grandir dans mon pays.

C'est ainsi que la fille d'un pope réfugié dans le monastère nous a fait ses adieux avant-hier. Elle nous a embrassés comme si elle disait au revoir à son innocence. Nous marchons dans la plaine. Dans une main mon bâton, dans l'autre son hochet, un ours en plastique multicolore. Notre plus beau cadeau de tout le voyage, celui d'une fillette de six ans qui vit derrière un mur hérissé de barbelés. Que peut-elle, Martha, contre la décision des Américains ?

Partout, le drapeau des Etats-Unis flotte à côté de celui de l'Albanie. Neuf ans après l'intervention militaire de l'OTAN, le bilan est à l'échec. Le Kosovo n'a pas les moyens économiques de son indépendance. Il dépend de sa diaspora et de l'aide internationale. Pourtant, les Albanais du Kosovo s'impatientent depuis plusieurs années et attendent l'indépendance promise par les Etats-Unis et l'Europe. Une étincelle pourrait rallumer le conflit.

Deux problèmes nous préoccupent : la situation géopolitique et notre situation administrative. Nous n'avons pas de tampon d'entrée. Un officier de police serbe nous conseille de passer par la Macédoine plutôt que d'aller en Serbie sans tampon. Nous modifions nos plans sans que cela nous coûte. Seule compte notre direction générale, vers Istanbul. Ce qui coûtera plus à nos pieds, c'est le crochet de deux cents kilomètres qu'il faudra faire. Heureusement, les rencontres vont nous les faire oublier.

1er octobre. 107e jour. 2859 kilomètres

Il marche en costume. Quinze kilomètres depuis 7 heures du matin.

Il a soixante-dix ans. Ses pieds lui font mal. Cela nous rappelle notre première semaine de douleurs après notre départ de Paris. Il se déchausse pour la deuxième fois et cherche en vain à atténuer ses souffrances. Il enfle une autre paire de chaussettes, espérant qu'elles le protégeront mieux. Les autres fois, nous explique-t-il, il n'avait pas des chaussures vernies et neuves comme aujourd'hui. Cette route qui relie Kaçanik, son village kosovar, à Skopje, la capitale de la Macédoine, Sami l'a déjà parcourue deux fois. La première fois, il avait vingt ans. Il devait acheter un ouvrage pour ses études que l'on ne trouvait qu'à Skopje, alors yougoslave. Ne pouvant payer et le train et le livre, il avait opté pour la marche et le livre.

Il s'arrête pour souffler un peu. Délace ses chaussures. Se cache derrière un arrêt de bus pour fumer une cigarette loin du regard des autres. Nous sommes en plein ramadan.

— Nous, Albanais, on est presque tous musulmans. Moi, je pratique à ma manière. C'est vrai que quelques islamistes ont débarqué ici depuis 1999. Ils profitent de la pauvreté pour acheter les Albanais afin qu'ils adhèrent à leur doctrine. Vous savez, on ne gagne pas beaucoup ici. Cinquante pour cent de la population a moins de vingt ans et il y a presque cinquante pour cent de chômage. Alors, quand un imam d'Arabie Saoudite ou d'ailleurs vous propose cent ou deux cents euros par mois pour porter la barbe ou le voile, on comprend que certains le fassent.

La cigarette n'atténue pas son mal de pieds. Pourtant, il marche en tête. Depuis l'aube, nous le suivons.

— Tenez, regardez : c'est la cimenterie où j'ai travaillé pendant des années. Grâce au précieux livre que mes pieds m'avaient permis d'acquérir, j'ai pu étudier. Je suis devenu comptable dans cette usine. Mais les communistes m'ont licencié, car j'appartenais déjà à un groupe favorable à l'indépendance du Kosovo.

Hier, nous avons rencontré Sami dans le centre de sa ville. Après deux mots et quelques pas, nous étions chez lui, avec sa famille, pour le dîner du ramadan. Tout de suite, il nous a révélé son amitié pour la France, les Français et le français, qu'il a appris dans les livres. Sa nouvelle maison, à trois étages, spacieuse et confortable, contrastait avec les maisons serbes détruites et les containers observés quelques jours auparavant.

— Finalement, nous disait-il, la guerre ne nous a pas si mal réussi. C'est la maison qu'on a fait construire avec l'aide internationale et celle de mes deux fils, qui vivent en Suisse.

La famille nous a laissé la plus belle chambre. Un lit double qui nous a changés de nos tapis de sol, une couette qui a remplacé nos sacs de couchage. À la rupture du jeûne, nous avons partagé dans le

salon oriental du thé, du café turc et un repas fastueux. Les femmes plus âgées se sont empressées de faire essayer un voile à Mathilde.

— Voilà, tu es beaucoup mieux comme ça, s'enthousiasmaient certaines.

C'est la première fois que cela lui arrive, mais ça deviendra une habitude chez les Turcs et les Syriens. Il y avait à table une mère de deux enfants dont le mari, membre de l'UCK, est mort dans une prison serbe à la suite de tortures pendant la guerre. Un des petits-fils de Sami qui doit avoir notre âge se balade en jean et T-shirt à la mode américaine. Il ne trouve plus de travail, mais nous a expliqué que « tant que le Kosovo n'est pas indépendant, il n'y a rien à faire ». Sa soeur, âgée de vingt-cinq ans, fine et élégante, parle bien anglais et travaille dans une banque. Pour l'instant, de ses quatre cent cinquante euros de salaire mensuel, elle en donne trois cents à sa famille. C'est elle qui l'a décidé ainsi pour aider ses parents. C'est elle aussi qui a insisté pour laver notre linge et offert à Mathilde du parfum et un débardeur « sexy », bien loin des canons de la mode islamique féminine.

— Vous êtes en voyage de noces, disait-elle à Mathilde, c'est normal que tu te fasses belle. En tout cas, avec ton unique chemise bleue délavée, ton visage sans maquillage, tu peux être sûre qu'il ne t'aime pas que pour ton apparence, ton Édouard !

Après nous avoir nourris, logés, choyés pendant vingt-quatre heures, Sami tient maintenant à nous ouvrir la route et à nous faire passer la frontière entre le Kosovo et la Macédoine.

— Il y a au plus trente kilomètres jusqu'à Skopje. Avant que le jeûne du ramadan ne soit rompu ce soir, nous arriverons chez ma nièce. Nous dormirons chez elle, là où nous nous sommes réfugiés pendant le conflit.

La deuxième fois que Sami a arpenté cette route à pied, c'était en 1999. Il avait soixante-deux ans. C'était la guerre. Il a fui avec sa famille par ces montagnes avec des colonnes d'Albanais partis se réfugier en Macédoine.

— Nous avons aidé les vieux et les enfants en les hissant sur des chevaux, nous raconte-t-il. Les montagnes étaient minées, mais je connais ces coins comme ma poche. On est passés vivants, on est rentrés vivants, trois mois plus tard.

Nous traversons un pont.

— D'ici, les Serbes ont balancé deux Albanais pendant la guerre.

Il y a deux jours à peine, nous étions chez ceux que Sami considère comme ses ennemis, les Serbes. Malgré la haine qu'il retient, il n'en dit jamais du mal.

— Moi, nous explique-t-il en marchant, j'en ai bavé à cause des

Serbes, alors, vous comprenez, aujourd'hui, on ne peut plus vivre avec eux. C'est impossible. Mais j'ai aussi connu des Serbes qui ont été mes amis.

Sami a été éduqué à la vieille école yougoslave. Le visage en lame de couteau, fin et intelligent, il montre une grande sensibilité, que la guerre n'a pas détruite.

— L'attaque de Milosevic contre nous a été le prétexte rêvé pour les Américains et l'OTAN pour s'installer ici. Paradoxalement, Milosevic, en commettant ces crimes contre les Albanais, contre l'humanité, a été le meilleur artisan de notre future indépendance, ce qu'il voulait justement éviter en nous écrasant.

Nous passons dans des gorges étroites. Le chemin longe une rivière. Avec nous, c'est la troisième fois que Sami prend cette route. Il est la première personne depuis Paris qui nous accompagne pour une journée de marche. Lorsque nous avons commencé les adieux ce matin, il a annoncé fièrement qu'il partait avec nous. Son fils Farid l'a pris pour un fou. Sa petite-fille Ginameth a éclaté de rire et a glissé à l'oreille de Mathilde qu'il rentrerait en taxi dans moins de cinq kilomètres.

— Si je viens « piétonner » (sic) avec vous, c'est parce que je veux prouver qu'à mon âge j'en suis toujours capable. La marche, c'est un bilan de santé gratuit. Comme vous, j'économise l'argent du transport et je fais du sport. On gagne à « piétonner » !

Malgré ses cheveux blancs, Sami a les yeux clairs sur son avenir et veut rester jeune d'esprit, peu importe le corps, peu importe que ses pieds lui fassent mal aujourd'hui. Il trace. Quatre heures plus tard, nous crions famine, et au vieillard de s'arrêter pour un peu de repos.

À l'abri des regards de l'autre côté de la frontière, nous partageons une ration de combat offerte il y a trois jours sur la route par des GI américains.

Si Sami n'est pas très pratiquant et déjeune avec nous, il n'est surtout pas dupe. Il sait qu'il devra l'indépendance du Kosovo au soutien des Etats-Unis. Il connaît, à moins de vingt kilomètres, le camp US Bondsteel, une des plus grandes bases militaires américaines au monde. En dévorant un cake à la cannelle et en buvant un milk-shake à la fraise, il nous lance :

— Vous savez, les Américains nous aident, mais on dit qu'il y a des réserves d'uranium par ici. Peut-être viennent-ils aussi pour déstabiliser l'Europe. Nous, on leur demande l'indépendance, et en échange ils restent autant qu'ils le souhaitent. Nous leur devons tout. Ils nous protègent, on les accueille. Le 10 décembre prochain, nous proclamerons, je l'espère, l'indépendance du Kosovo. J'en rêve depuis si longtemps !

Sami s'en frotte déjà les mains et se frotte encore les pieds. Il enlève une paire de chaussettes. N'en pouvant plus, il s'arrête au bout de vingt kilomètres et retire ses chaussures de cuir vert. Je me revois trois mois plus tôt faisant trente kilomètres en chaussettes dans la campagne bourguignonne. Hors de question qu'il subisse cette épreuve. Je me déchausse et lui tend ma paire de baskets, un 42 bien assoupli. C'est un peu grand, mais ça convient. J'essaie les siennes : 41. Un peu court mais, en voyage, on s'adapte. Trouées, usées par 2800 kilomètres, mes chaussures battent de l'aile. Sami vole enfin.

— C'est bien mieux, crie-t-il en tête, je « piétonne » comme un jeune homme maintenant !

Moi, en revanche, je traîne un peu la patte. Dix kilomètres dans des carcans achèvent mes ongles de pied. Ils tomberont les prochains jours.

Nous passons notre première nuit en Macédoine chez la nièce de Sami. Au petit matin, avant de nous quitter, il pleure.

— J'ai perdu ma femme il y a trois ans, je l'aimais. Tous les jours, je marche jusqu'à sa tombe, qui est dans la montagne. J'ai « piétonné » en sa mémoire comme un voyage de nocces posthume. Je marcherai encore longtemps avec vous vers Jérusalem !

Six mois après notre passage au Kosovo, le 17 février 2008, le gouvernement mis en place par l'ONU auto-proclamait son indépendance avec le soutien des Etats-Unis. La France était la première à le reconnaître. Bien que l'Albanie existe, on pourrait penser que les Albanais, devenus majoritaires au Kosovo, avaient de ce fait une légitimité pour avoir un Etat. Pourquoi l'OTAN et l'Union européenne n'offrent-elles pas l'indépendance réclamée par les habitants à l'Ossétie du Sud ou à l'Abkhazie ? Si les Balkans sont une poudrière, l'indépendance du Kosovo est la mèche allumée d'une bombe à retardement.

Le jour de l'autoproclamation de l'indépendance, nous étions déjà arrivés au terme de notre périple. Un chauffeur de taxi palestinien s'écriait en apprenant la nouvelle à la radio :

— Fantastique, nous avons un nouveau pays musulman en Europe !

Nous, nous avons pensé à Sami, ce vieil Albanais musulman avec qui nous avons marché et pleuré. Il devait pleurer de joie d'avoir enfin un pays. Et nous avons aussi pensé à Martha, la fillette orthodoxe serbe qui devenait, par la force, orpheline du sien. Elle devait, à six ans, pleurer de désespoir. En avançant dans ce pays naissant, nous avons ressenti, à quelques kilomètres de celui des droits de l'homme, que les Albanais, en se faisant justice, avec la complicité de la communauté internationale, venaient de fonder leur Kosovo sur une injustice.

Nous marchons dans l'automne. Si l'amour a des saisons plus chaudes que d'autres, notre marche est aussi soumise au balancier de la nature. Les jours s'écourtent, les siestes aussi. Tout notre être marchant obéit aux lois de la lumière. Et nos pas lents s'échinent sur le dos de la terre à suivre la course du soleil. Notre vie n'est plus horaire, mais solaire.

Nous allons par une steppe et empruntons pendant quatre jours un chemin de traverse qui suit rigoureusement la bande d'asphalte. Il sert aux charrettes, nombreuses en Macédoine, qui desservent les champs. Seules quelques pousses d'acacias se balancent et forment, de chaque côté de la sente, deux rangées de feuilles colorées. Les kilomètres de ces jours ne durent qu'un éclair. Nous marchons main dans la main. Aucune fatigue. Quand on s'aime, on ne compte pas. Je supporte tout et porte mieux mon sac.

Quelques oiseaux viennent picorer le crottin frais déposé par un âne. L'odeur est forte. Un roncier accroche mon pantalon, mais nous offre quelques mûres. Le goût est sucré, gonflé par un été de soleil. Un vent frais me fait frissonner. Mathilde caresse avec amusement les poils hérissés de mon bras et me sourit.

Mes sens soulignent des sentiments qui, dans une heure ou deux, seront balayés par la brise. Ce que je trouve plus beau encore dans cette marche, c'est que tout mon être prend conscience que je suis réglé par une loi naturelle écrite dans mon coeur. Tout comme il existe une loi naturelle physique qui régule mon horloge biologique, je crois qu'il y a aussi une horloge naturelle du coeur. Elle me guide, comme un tuteur aide une plante à grimper. Et c'est une de mes grandes joies que de découvrir que je ne suis pas seulement soumis à mes simples impressions passagères, mais à une conscience intérieure qui me dépasse et reste universelle.

Un homme conduit ses boeufs, qui tirent une charrette. Il invite Mathilde à s'asseoir sur la charge de maïs.

— Tu triches, on a dit tout à pied !

— Je te signale qu'on vient de faire demi-tour et que tu vas plus vite que moi. Les boeufs zigzaguent.

— Tu crois qu'il nous amène où, comme ça ?

— Chez lui, non ?

— Il a l'air bien imbibé.

Cheveux poivre et sel, moustachu, Duchco cache son regard injecté d'alcool sous une casquette de travers. Les boeufs semblent avoir pris l'habitude du maître qui ne marche naturellement plus droit. Généreux, il nous propose du café et des noix pour combler nos

estomacs vides depuis la veille. Mais Duchco nous offre surtout des grandes rasades de *raki* (alccol turc anisé), qu'il nous force à boire au goulot. Il enchaîne, avale l'alcool de prune, s'essuie la bouche avec sa manche en poussant des cris d'exclamation et de joie. Il parle fort en riant. Une minute plus tard, il pleure en nous montrant dans quel état il a mis sa ferme en moins de dix ans. C'est une très basse cour. Elle est à sac. Vaches et veaux se couvrent de bouses, les cochons écrasent les couvées. En constatant le délabrement, son délabrement, il éclate soudain de rire, comme si ça lui était égal. Il se confie. Son frère lui a fait un mauvais coup. Le couteau lui est resté en travers de la gorge. Ils se font la gueule à vie. Blessé, il en fait une gueule de bois. Il n'est optimiste que quand il voit la bouteille de *raki* à moitié pleine. Pour laver sa mémoire, à soixante-dix degrés, Duchco la vide sous nos yeux et en ouvre une autre. Je n'arrive plus à suivre la cadence, je porte le goulot à mes lèvres sans plus y boire. Notre homme ne s'aperçoit de rien et continue de s'emplir comme une outre. L'alcool étouffe sa conscience sans jamais la cicatriser. Le *raki* lui fait perdre la tête, il le pose et s'endort. Nous reprenons les pas.

Ce qui nous rapproche de Duchco, c'est que nous sommes comme lui, faibles. C'est un mouvement naturel, les semelles d'un marcheur battent souvent sa coulpe. Dans le silence de mon coeur, j'affine ma conscience du bien et du mal. Mon âme n'est pas toute blanche.

— Dis, Mathilde, j'ai un truc qui me travaille de l'intérieur ces jours-ci.

— C'est quoi ?

— Je n'arrête pas de ressasser mes erreurs. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Ne te tracasse pas avec ça. Tu n'y peux plus rien, à part demander pardon, et réparer si c'est possible. Laisse ton passé à la miséricorde de Dieu.

— Tu as raison, mais ce n'est pas facile de s'en défaire.

— Tu sais, moi je pense que le seul moment où on a le pouvoir de changer le monde, c'est le temps présent.

— Oui. Soit par un acte bon, soit par un mauvais.

— C'est comme pour l'environnement, par exemple. On peut améliorer la planète par de petits actes qui vont avoir un impact sur notre futur.

En zigzaguant, c'est à notre tour de divaguer, un peu éméchés. Une voiture de police contrôle nos papiers d'identité sans se soucier de notre mauvaise conduite. Il faut être un peu rond pour ne pas voir que nos passeports ne sont pas au carré. Ils résument comme un livre ouvert l'extravagance balkanique. Nous avons un tampon de sortie de la Bosnie mais pas de tampon d'entrée, un tampon d'entrée du Monténégro mais pas de tampon de sortie, un tampon de sortie

UNMIK pour le Kosovo mais pas de tampon d'entrée. Et toutes ces estampes douanières affichent, sans humour, que nous circulons en voiture.

4 octobre. 110e jour. 2958 kilomètres

— Aujourd'hui, leçon de conversation avec de « vrais Français », annonce Zorica aux élèves de sa classe au grand complet.

Nous venons de la rencontrer alors que nous faisons notre toilette à la fontaine du village de Stračin, où elle enseigne le français. Zorica, vingt-quatre ans, nomadise dans trois écoles de campagne. Petite, longs cheveux tout noirs, pommettes roses, regard de jade, gracieuse, elle cache sous sa frange une tête bien faite. Elle a gagné un concours national en Macédoine qui lui a permis de venir faire un séjour en France.

— Je suis contente que vous assistiez à mon cours, nous livre Zorica, car souvent les élèves me demandent à quoi cela sert d'apprendre le français alors qu'aujourd'hui tous étudient l'anglais.

Devant trois fillettes débutantes, nous exposons notre voyage par des phrases simples et articulées. Mathilde montre sur la carte du monde affichée au mur notre parcours. J'écris fièrement à la craie sur le tableau noir le nombre de kilomètres parcourus de Paris à leur village : 2928.

— Pourquoi marchez-vous ? demande la plus âgée, qui doit avoir douze ans.

— On marche par plaisir, pour découvrir et pour se découvrir, répondons-nous en philosophant.

— Moi, je n'aime pas trop marcher, explique une plus jeune. Avec mon petit frère Alexandre, nous venons tous les jours à pied à l'école. Deux heures aller-retour.

Nous n'osons plus rien dire. La récréation sonne et nous sauve. Nous sommes mis à contribution pour le cours de géographie, dispensé par le directeur de l'école. Plus de la moitié des élèves de l'établissement sont là : six. La leçon a lieu en plein air, sur la colline qui surplombe le village. La vue embrasse un panorama à trois cent soixante degrés. Des cours comme j'en aurais rêvé.

— Regardez, dit le professeur, je viens d'emprunter cet objet aux marcheurs. Qui peut me dire à quoi ça sert ?

Les élèves regardent, curieux, notre boussole. L'aiguille s'agite. Alexandre, le plus petit, a six ans. Visage rond, cheveux ébouriffés, oreilles décollées et regard vif, il risque une réponse :

— Ça brille, euh... c'est pour attirer les oiseaux ?

S'ensuit la leçon sur les points cardinaux. Chacun doit montrer la

direction de sa maison. Alexandre et sa grande soeur ne se trompent pas. Leur maison est à cinq kilomètres. Soit dix kilomètres de marche tous les jours. Alexandre le Petit, marcheur malgré lui, est déjà par ses pas comme Alexandre le Grand. Macédonien comme lui, marchera-t-il vers l'orient ? En quatre années scolaires, il aura fait plus de kilomètres que nous allons en faire de Paris à Jérusalem.

— Dis donc, me dit Mathilde, on mérite un bonnet d'âne à donner des leçons à des élèves qui viennent à pied à l'école.

— Surtout quand on voit qu'Alexandre s'oriente mieux que nous à travers champ.

Nous en prenons des leçons à l'école buissonnière !

Mathilde

SI JE T'OUBLIE, JÉRUSALEM

Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin.

Simone Weil

Bulgarie

6 octobre. 112e jour. 3019 kilomètres

— C'est pas vrai ! Ça ne marche pas...

Changement de cabine téléphonique.

— Toujours rien, c'est pas possible !

Cela fait plus d'un mois que nous n'avons pas pu donner de nouvelles. La carte prépayée qui nous assure dans certains pays — à peu près un tiers de ceux que nous traversons — la possibilité de joindre nos familles devrait fonctionner en Bulgarie. Nous venons de passer la frontière. La déception est grande. J'en pleure. Pour la première fois, je me sens loin des miens. Terriblement loin. Je ressens un manque, celui qui empêche de se suffire à soi-même. Depuis des jours, je pensais à ce coup de téléphone, aux nouvelles à donner, à celles qu'on pourrait recevoir. Là-bas, en France, nos parents sont inquiets. S'ils vivent le voyage avec nous, ils n'ont que très peu d'informations, irrégulières, pas plus d'une fois par mois. Ils nous ont laissé une immense liberté en nous accordant leur confiance. Jamais ils n'ont remis en cause nos choix, même s'ils ne les comprenaient pas.

Je ne savoure pas la joie de franchir le cap des 3000 kilomètres. La route est toute droite dans la plaine. Trois mille kilomètres, trois mois et demi de voyage. Nous avons fait la moitié du chemin, un peu plus peut-être. Je n'arrive pas à enlever le manteau de la mélancolie qui habille mon âme. Ma fragilité, c'est mon affectivité, je le sais. Ça passera. Aujourd'hui, Jérusalem me paraît très lointaine. Le poids des kilomètres parcourus me pèse plus qu'il ne me pousse. Mes pieds traînent et, pourtant, ils avancent.

À l'aube, Édouard, nu, se glisse dans le lit de la rivière. Nous avons bivouaqué au bord d'un cours d'eau sur une plage de sable et de galets. La toilette dans l'onde glacée fait circuler le sang. Je suis moins téméraire que lui et m'asperge par petites touches. La pluie vient nous rincer. La route suit la vallée encaissée. Des pêcheurs bravent le mauvais temps pour s'adonner à leur sport favori. Nous faisons comme eux. Mais personne ici ne partage notre sport. Tout d'un coup, quelque chose roule sous mon pied. Je m'étale. Édouard explose de rire.

— C'est pas drôle ! dis-je d'un ton boudeur. Je me suis fait mal au coccyx. Aide-moi plutôt à me relever.

— Toi alors, tu tombes bien !

Autour de moi, le sol est jonché de noix. Avec une pierre, nous les écalons et remplissons ventres et poches de cerneaux gras et énergétiques.

J'ai peur que nous n'atteignons pas de village avant la tombée du jour. Il pleut.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? me demande Édouard. Pourquoi tu pleures ?

— Je ne sais pas... J'en ai marre. Je suis fatiguée. J'ai besoin d'une pause dans le voyage.

— Tu sais bien, la pause, on l'aura à Istanbul. On n'en est plus très loin maintenant.

— Plus très loin... Sept cents kilomètres !

— Allez ! On a fait la moitié du chemin. Jérusalem n'a jamais été si près et tu marches toujours très bien, dit Édouard, essayant de me rassurer.

— Maintenant, je n'ai même plus le choix. Paris est aussi loin que Jérusalem...

Les nuages embrument mon moral. Je ne sais pas si j'aurai assez de forces pour aller au bout. Suis-je lassée d'être sur la route et d'interroger chaque jour le monde dans les yeux ?

Un échangeur a remplacé le croisement où nous aurions dû continuer tout droit. Nous n'avons pas fait attention.

Il faut s'être égaré comme ça, un soir, après une rude journée, pour comprendre l'abattement de ceux qui ne savent pas où ils vont ni pourquoi ils agissent. On ressent alors un vide, un vide de sens. Pourtant, ce soir, bien que la tempête agite la surface de mon être, au fond, la mer est calme. J'ai la certitude, malgré tout, d'être sur le bon chemin. Cette paix intérieure est ma boussole. On marche dans la vie avec plus de joie quand on sait où l'on va. La fatigue, l'effort, la souffrance même prennent un sens.

— Regarde, il y a des lumières au loin, annonce triomphalement

Édouard.

Nous continuons vers le village, où rien ne bouge. Les postes de télévision envoient des reflets bleus et froids à travers les fenêtres. Nous frappons à une porte. Pas de réponse. Le téléviseur fonctionne trop fort. Dans une autre maison, une petite vieille sort comme un diable d'une boîte. Elle nous chasse d'un coup de balai.

— Laisse tomber ! dis-je dépitée à Édouard. Ils ont trop peur, tous ces vieux. Et c'est normal à cette heure-ci.

Sous un réverbère, deux silhouettes courbées se détachent en ombre. La première pousse une brouette. L'autre boitille derrière, appuyée à une canne. La vieille femme en tête lâche sa charge en nous voyant approcher. Son mari arrive clopin-clopant. Nous demandons un abri. Commence un conciliabule entre les deux. Nous n'en comprenons pas un mot. Dans la brouette, de grosses bonbonnes d'eau-de-vie de prune dégagent une odeur enivrante.

— On dirait que la femme dit « non » et le mari, « oui ». Enfin, je crois, ce n'est pas évident à suivre, me glisse Édouard. On va à pied à Jérusalem, ajoute-t-il en serbo-croato-bulgare, croyant plaider sa cause.

Le vieux s'anime davantage. La vieille pousse un profond soupir duquel sort un : « *Aede*, allez ! »

— C'est d'accord, confirme le mari en dodelinant de la tête dans un geste négatif.

— Attendez, c'est possible ou pas possible ? s'assure Édouard qui, comme moi, n'a pas compris.

— Possible, répète l'homme avec le même hochement négatif.

On dirait bien qu'en Bulgarie on opine du bonnet pour dire « non » et inversement. C'est à en perdre la tête. Cela ne va pas nous faciliter la tâche ! La vieille se recasse en deux pour attraper la brouette. Édouard l'en empêche et saisit les manches en bois.

— Nous rentrons de chez le bouilleur de cru qui a fait notre *rakia*, nous fait-elle comprendre. N'attendez pas mon mari, il va lentement.

Devant une maison entourée d'arbres, elle pousse un portillon grinçant. Une lumière s'allume à l'intérieur. Dans la cuisine, une vieille encore plus vieille, bien vieille, archivieille, se redresse sur son lit.

— C'est ma mère, explique la plus jeune des vieilles.

Un grand sourire éclaire son visage fatigué. La fille prépare un dîner dans des gestes lents et calculés. Je l'aide de mon mieux.

— Vous connaissez le *bop*, notre spécialité nationale ? me demande-t-elle.

— Euh, non...

— Vous allez goûter, avec du yaourt ! lance-t-elle en mettant dans une casserole des pleines louches d'une soupe aux haricots rouges.

Son mari arrive enfin, essoufflé. En entrant, il enfille ses pantoufles de laine.

— Je m'appelle Édouard et voici ma femme Mathilde. Nous sommes mariés depuis quatre mois.

Nous nous exprimons toujours avec nos notions de serbo-croate, heureusement pas très éloigné du bulgare que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'apprendre.

— Je suis Christo, répond calmement l'homme aux cheveux blancs. Je ne compte plus nos années de mariage ! fait-il d'un geste évasif.

— Tenez, dis-je en attrapant le sac d'Édouard, voici quelque chose pour vous.

Je leur tends deux kilos de pommes de terre donnés en chemin la veille. Ils leur seront plus utiles qu'à nous. Nous dînons lentement, presque en silence. Entre eux, des regards complices montrent qu'ils sont rassurés. Après le dîner, Christo entonne d'une voix hésitante *Sur le pont d'Avignon*, souvenir d'enfance de l'écolier qu'il fut. Sa femme, attendrie, tape des mains. Ils se ressemblent. Ils sont touchants.

Dans la pièce, il y a trois petits lits. C'est leur pièce à vivre, la seule chauffée de la maison. La grand-mère grabataire s'est endormie. Un lit est prêt pour nous dans une chambre qui sert de réserve. Nous dormons entre des cagettes de pommes et un gros sac d'oignons. Au balcon, des poivrons sèchent, accrochés comme un collier tahitien. Comme des fourmis, les vieux font leurs provisions pour l'hiver.

Le lendemain, je me lave les cheveux dans l'antique salle de bains. La résistance chauffe tellement que c'en est insupportable. Mal rincée, tantôt à l'eau froide, tantôt à l'eau brûlante, je ressors heureuse de ne pas m'être électrocutée. Je grignote avec nos hôtes des noix et du raisin. La glace est brisée, ils ne veulent plus laisser partir les cigales que nous sommes. Nous faisons le tour du jardin, admirant les arbres fruitiers, les chèvres et le cochon. Ici, pas de retraite. C'est l'autosubsistance. Choux, maïs, courges, haricots, pommes de terre, potirons et poivrons s'entassent dans les greniers. Les hommes fendent le bois, les femmes le rentrent. L'entrée dans l'Europe, le passage à l'euro ont un prix pour les Bulgares, celui de la vie chère. Avec la Bosnie et la Macédoine, la Bulgarie paraît être le pays le plus pauvre que nous ayons traversé. Les fleurs se sont flétries comme les vieux des campagnes. De la Bulgarie, nous ne voyons que les zones rurales qui se vident. Seuls quelques villages musulmans nous offrent des rires d'enfants. Ceux habités par les nombreux Roms aussi.

— Bonjour à Jérusalem de notre part ! s'exclame Christo en nous regardant partir.

Jérusalem... La simple évocation de cette ville nous ouvre souvent des portes. Elle réveille chez les gens un souvenir qui parle au coeur.

Combien de fois par jour répétons-nous : « Nous allons à pied à Jérusalem » ? Le leur dire, c'est comme le leur promettre. Mon désir d'y arriver s'est liquéfié ces derniers jours. Mais ce matin, en le disant à Christo, je renouvelle ma promesse. Jamais cette vieille grabataire au fond de son lit n'ira nulle part, jamais le boiteux Christo ne marchera bien loin. Nous le ferons pour eux. Comme l'amour, pour être vivant, a besoin d'être dit, annoncer à ces vieux que nous allons à Jérusalem me fait repartir, vivante.

9 octobre. 115e jour. 3101 kilomètres

Les provisions sont maigres pour affronter la montagne de Rila : une brioche, trois tomates, deux pommes, des noix. Un crachin tombe sans discontinuer. Nous remontons la vallée. Les feuilles dorées des bouleaux sont le seul rayon de soleil. Rila est la réserve naturelle d'eau potable qui alimente Sofia et les environs. Nous traversons de multiples bras d'eau. Tantôt sur un pont de bouleaux, tantôt sur un tronc d'arbre couché en travers du torrent, tantôt sur des pierres branlantes. Nous marchons en silence. Un silence qui ne pèse ni sur le dos ni dans la tête. Nous apprenons à l'aimer. Peut-être habille-t-on la réalité de mots parce qu'on a peur de la voir toute nue. L'imparfaite toile que tissent entre nous les phrases s'étoffe quand on ne parle plus. Le silence donne de la profondeur aux paroles. Au début, nous en avons peur, il nous semblait vide. Maintenant, nous aimons passer du temps dans le silence du jour et de la nature. Il nous permet de mieux entrer dans le mystère de notre vie. Certains jours, quand j'écoute vraiment le silence, il ne me paraît pas si vide que ça.

Nous débouchons sur une large steppe jaunie et spongieuse. Elle nous mène à un cirque majestueux, entouré de monts gris. Deux lacs émeraude sont comme des yeux sortis de terre. Les sommets culminent à 2700 mètres.

Nous sommes au coeur du massif. Le col que nous devons franchir est par là, dans le brouillard, à 2600 mètres. Nous avons atteint le refuge noté sur notre carte. Le vent souffle fort et fait battre la porte. Nous entrons, appelons. Personne. Un chat file entre mes jambes. La grêle arrive en renfort.

— Pas très prudent de se lancer vers le col avec un temps pareil..., dis-je en scrutant le ciel. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Si ça ne se lève pas, on reste là, me répond Édouard. On demandera au gardien s'il peut nous héberger.

La bâtisse est immense et vétuste, héritage des temps soviétiques. Deux heures passent, puis trois, puis quatre... Le ciel est toujours aussi fâché. Dans la salle à manger, quelques jeux surnagent dans la

poussière. Nous tuons le temps avec une partie de jacquet. J'en profite pour laver mes vêtements. Toujours les mêmes depuis Paris. La route s'est chargée de m'apprendre qu'ils servent à se protéger contre les intempéries, non à être à la mode. Que les chaussures sont là pour former une protection solide contre les inégalités du chemin. Qu'on se lave aussi bien avec un morceau de savon et de l'eau bien froide qu'avec des produits parfumés. Je réduis chaque jour la marge du nécessaire sans que cela me coûte.

— J'aurais pu me lasser de porter les mêmes habits pendant des mois... T'en as pas marre, toi ? dis-je à Édouard.

— J'apprends à te regarder toi, plus tes habits ! me répond-il. Mais bon, tu restes coquette quand même. Tu supportes à peine la moindre tache sur ta chemise et tu es très fière de tes mèches qui ont blondi au soleil...

— Cent pour cent naturel, s'il te plaît !

Nous allumons le poêle. Il sèche mes vêtements et attire le chat qui se roule en boule à son pied. Il ronronne. Son maître ne viendra plus. Il fait nuit depuis plus d'une heure.

— Soirée en amoureux, s'exclame Édouard. À la bougie !

— Je suis bien contente. Enfin un moment tranquille tous les deux. Au chaud et pas dehors.

Tout à la fête de cette veillée romantique inattendue, nous nous couchons au pied du poêle, ne sachant plus qui est l'un, qui est l'autre.

10 octobre. 116e jour. 3134 kilomètres

Cagoule sur la tête, dans le raidillon, nous patinons sur les pierres gelées. Le col s'ouvre et récompense notre effort par un spectacle qui nous porte au sublime. Le soleil perce légèrement. Nous suivons la ligne de crête entre 2400 et 2600 mètres. Un géant souffle sur nous un vent glacial qui apporte le brouillard. Nous ne voyons plus à dix mètres et tâchons dans cet épais coton de conserver le fil de la sente. Nous descendons en coupant dans les vallons. L'eau court sans doute comme nous à travers les alpages et les bois pour ne pas geler. Nos genoux souffrent de cette descente en flèche. Gourmands, nous avalons 2200 mètres de dénivelé. Nous avons échappé à la neige.

Pendant des jours, nous suivons la vallée et le réseau ferré, peu fréquenté par les trains de montagne. Nous avons pu donner quelques nouvelles à nos proches grâce à une famille de Jakoruda qui avait Internet. C'est la seule fois, dans toute la traversée des Balkans, que nous sommes accueillis par des gens « branchés ». De temps à autre, le sifflement du train, chargé tantôt de voyageurs, tantôt de billes de

bois, nous tire de nos rêveries de promeneurs. Marcher, respirer, manger, dormir. Et si les jambes portent bien, méditer, le luxe du marcheur.

— Je pensais qu'on prierait plus en marchant, pas toi ? me demande Édouard.

— Ouais... Mais entre nos pieds, les rencontres, la faim, la recherche de bivouac...

— C'est peut-être avec nos pieds qu'on prie le mieux finalement.

— Avec la lenteur des pas, l'esprit peut vagabonder, c'est vrai. Même si ce ne sont pas les grands élans mystiques !

La prière de nos pieds rejoint celle de nos cœurs. Elle se passe de belles formules et écoute avant de parler. Elle est simple : elle demande et remercie pour cette personne rencontrée, ces figues au bord du chemin, ce feu qui réchauffe au bivouac, cet arbre qui donne de l'ombre pour la pause.

— Jérusalem ? *Serios* ?

Ahmet, le chef de la minuscule gare isolée d'Avramovo, ne nous croit pas. Notre histoire le sort de son train-train. En guise d'hôtel, il nous offre la salle d'attente, celle des pas perdus. Trois voyageurs descendent du dernier train. La locomotive s'essouffle dans la nuit vers les montagnes. Nous collons deux bancs l'un à l'autre à défaut de couchette. Tandis que les voyageurs courent après le train et le train après le temps, nous le regardons passer. Demain, nous reprendrons l'Orient-Express. Cinq kilomètres à l'heure.

Je sursaute le long de la voie ferrée : un serpent file entre mes jambes. Je l'entends siffler au loin : « À quoi cela sert-il tout cela ? Pourquoi vouloir mettre autant de temps pour aller à Jérusalem ? Ils ne servent à rien, tes sacrifices et tes efforts. Est-il nécessaire de faire un tel voyage pour montrer à Édouard et à Dieu que tu les aimes ? N'est-ce pas de l'orgueil ? Regarde-toi : tu en as marre. Tu ferais mieux de rentrer chez toi, bien tranquillement... » La locomotive me frôle, me sortant de la torpeur. Qui a sifflé ? Le serpent ou le train ?

Pas après pas, village après village, montagne après montagne, la pluie ne nous lâche pas d'une semelle. Le temps me paraît long. Pourtant, nous avançons : trente-neuf, trente-cinq, quarante-trois kilomètres. Celles qui m'inquiétaient, celles dont je redoutais qu'elles ne flanchent ne me font pas défaut : mes jambes. Celles dont je n'ai jamais sérieusement douté, ma volonté et ma résistance psychologique, sont en train de faiblir. « Si je t'oublie Jérusalem, que ma langue se colle à mon palais », chantaient les Juifs lors de leur exil à Babylone. « Si je t'oublie Jérusalem... », c'est bien ce que j'ai

l'impression de faire. Perdre de vue le but.

J'implore le ciel d'atténuer les eaux. Je demande des ailes à mon ange gardien et des bottes de sept lieues. Nous allons vers Plovdiv, je rêve d'Istanbul.

14 octobre. 120e jour. 3267 kilomètres

— D'où venez-vous ? questionne l'homme au visage bronzé à la sortie d'un village.

— De Paris.

Il est grand, fort, tout en noir. Nous nous approchons. À sa barbe, nous le reconnaissons : c'est un pope orthodoxe.

— Je suis déjà allé en France, continue-t-il. J'aime beaucoup votre pays. Vous prenez un café ?

Attablés au bistrot, entre quelques mots de bulgare et d'anglais, le pope Rusi nous offre un steak frites puis insiste pour nous faire visiter son église. Du fond de sa sacristie, il sort une large croix pectorale qu'il passe au-dessus de sa soutane élimée.

— Cette croix de nacre m'a été rapportée de Jérusalem.

D'un ton solennel, il se tourne vers l'iconostase et entonne une hymne.

— À Jérusalem, allumez un cierge pour moi au tombeau du Christ, nous demande-t-il.

Cinq heures durant, nous avançons le long de la grand-route. Quelle n'est pas notre surprise de trouver, à l'entrée de Plovdiv, le pope Rusi !

— Mais qu'est-ce que vous faites là ? lui demandons-nous sidérés.

— Je vais vous amener chez l'un de mes amis, qui pourra vous loger.

Depuis combien de temps nous attend-il ? La bonté de cet homme est comme le sel sur la terre qui, malgré sa faible quantité, donne de la saveur au monde.

18 octobre. 124e jour. 3366 kilomètres

Des charrettes et des vieilles Lada nous dépassent. Nous descendons la Marica à travers la plaine.

— Tu sais, Édouard, je trouvais ça marrant, le matin, quand tu n'arrivais pas à te lever.

— Oui et alors ?

— Eh bien, au bout de deux mois, j'ai commencé à trouver cela pénible.

— Ah bon.

— Et maintenant, je trouve ça insupportable.

— Ben figure-toi que moi, c'est pareil avec ton nez. Je ne peux plus le voir !

— ...

— Allez, je rigole.

Cela fait deux nuits que nous dormons dehors, dans des mauvais creux entre la route et le chemin de fer.

— Tu n'as pas l'impression, dis-je à Édouard, que c'était plus simple les premiers mois ?

— Peut-être, oui... C'est parce qu'il faisait beau, on était dans l'exaltation du départ et du mariage, même si c'était déjà difficile, vu les conditions radicales que nous avons choisies.

— C'est peut-être la durée qui me pèse.

— Mais regarde, pendant ces mois, on n'a pas manqué de grand-chose, non ?

— C'est sûr. Mais le plus dur, c'est de redire « oui, j'ai confiance » chaque jour. En moi, en toi, en cette personne à qui je demande un morceau de pain, en Dieu.

— Pourtant, c'est notre unique moyen de survie.

— Oui, mais là, je n'y arrive plus trop.

« Arrête donc. Tu veux gagner une médaille ? Tu crois vraiment que tu es capable de tenir encore deux, trois, quatre mois ? » Le petit serpent est de nouveau là, à mes pieds. J'agrippe mon chapelet. Soudain, je le regarde, sa tête est écrasée. La confiance se transforme en persévérance. La confiance dans les couloirs du temps, c'est la fidélité à mes promesses.

À Oresec, nous demandons un abri, un vieux nous envoie à Malko Gradiste. À Malko Gradiste, nous demandons à une dame un lieu pour dormir. Elle nous envoie à Svilengrad, à cinq heures de marche. Une autre se gratte la tête. Non, non, elle ne voit pas où nous pourrions dormir. Nous quittons les lieux désappointés. S'il n'y a pas à proprement parler de géographie de l'hospitalité, certaines zones concentrent des personnes moins hospitalières que d'autres.

À cinq cents mètres du village, un gros chêne nous tend ses branches. Le serpent, qui sait de quoi il parle, me susurre : « Mieux vaut un arbre qu'un homme, disait Beethoven. » Ce satané animal est revenu. Je l'avais pourtant fait taire. Toute ma vie, je sais qu'ils viendront, ces serpents. Aurai-je toujours la force de leur écraser la tête ? Nous installons la bâche autour du tronc pour nous protéger du vent fort et de la pluie. Le sol est jonché de crottes de mouton. L'odeur

de la terre nous prend à la gorge. Nous nous sentons pétris de cet humus que nous foulons aux pieds à longueur de journée. En communion avec cette poussière, nous savons que nous en sommes et que nous y finirons. Les larmes de pluie glissent sur la bâche tandis que nous sombrons dans le sommeil, rêvant de Terre promise, de prés d'herbe fraîche, de lait et de miel.

Édouard À FLEUR DE PEAU

L'épreuve, c'est le moment de la vie qui dit la vérité des êtres. Avant elle, on ne sait jamais tout d'un homme. Et dans la vie il y a toujours une épreuve qui vient.

Martin Gray,
Au nom de tous les miens

Turquie

21 octobre. 127^e jour. 3489 kilomètres

— Sexe, sexe avec elle, insiste-t-il en me tirant violemment par la manche.

Je lui montre mon alliance et fais « non » de la tête. Je répète « yok » (non), un des rares mots de turc que je connaisse. Il essaie de me pousser, de m'emboîter le pas pour retourner vers Mathilde. Depuis combien de temps ce type nous suit-il ? Il nous guettait sans doute à la sortie de la ville d'Edirne, que nous venons de traverser. Quand j'ai senti une présence derrière moi, mon sang n'a fait qu'un tour. Directif, j'ai lancé à Mathilde :

— Trace, ça sent l'embrouille.

Maintenant que nous sommes loin de toute maison, entre un échangeur d'autoroute et un pont, il passe à l'action. Je ne sais quelle attitude adopter. Ce jeune, grand, en blouson de cuir, jean et baskets, a lu la peur dans mes yeux. Il en profite. Mais lui non plus ne sait pas comment agir pour assouvir ses instincts de mâle : la douceur, l'argent ou la violence ? Il a commencé par me tendre une main faussement amicale en me disant « *Merabah* » (bonjour). Il aurait pu me dire « *Salam alekoum* », (la paix soit avec toi). Il m'a expliqué qu'il était de la police et m'a montré pour preuve sa carte d'identité façon shérif ! Puis il a tendu sa main à Mathilde et lui a fait un baisemain du plus mauvais goût.

— Au moins, je sais à quoi m'en tenir, me lance Mathilde.

— Je me place entre toi et lui. Fais gaffe s'il essaie encore de t'approcher.

— Je fais ce que je peux.

Le type nous tourne autour comme une guêpe prête à piquer. Mathilde tremble autant que moi et avance à vive allure devant. Tout en marchant, il essaie de me doubler. Il sort un billet, court vers Mathilde et le lui tend.

— Sexe, sexe, insiste-t-il encore, croyant que l'argent va la rendre consentante.

Voyant qu'avec un billet il ne parviendra pas à ses fins et qu'il devra d'abord passer sur moi, il s'énerve. Tête de Turc, il crie quelques insultes. L'avantage de ne pas connaître une langue, c'est qu'on est moins atteint.

— Qu'est-ce qu'on fait ? me crie Mathilde.

— Je ne sais pas, s'il est armé, ça peut tourner mal. On se tient prêts à courir.

Son regard est injecté de sang, comme un drogué qui cherche sa dose. Une dose de sexe. Nous avons appris à lire dans les yeux. Nos regards sont les miroirs de nos bonnes et mauvaises intentions. Le sien ne trompe pas.

Ma première peur, celle qui fait les muscles en coton et laisse sans voix, se dissipe. Je reprends un peu courage, serre mon bâton et vérifie que ma bombe lacrymogène est bien dans ma poche. Dois-je l'utiliser tout de suite ? Le type est baraqué. S'il me met au tapis, il violera Mathilde.

Au bout de cinq minutes, il fait semblant de partir. Je relâche un instant mon attention. Tout le reste se passe en deux secondes. Il court vers Mathilde. Je cours vers lui. Il l'attrape par le bras pour la serrer contre lui brutalement, avance la tête pour l'embrasser sur la bouche. Je place mon bâton entre eux et mets ma bombe lacrymogène devant ses yeux. Il prend peur et, dans un vif mouvement de recul, lâche Mathilde. Ça me donne l'avantage. Je n'ai pas encore appuyé sur le gaz. Il me lance un coup de pied dans le tibia et cherche à cogner. J'évite un autre coup. Il faut fuir pour désamorcer sa fureur. Je crie de toutes mes forces à Mathilde pour lui montrer ma détermination et cacher ma peur :

— Cours, cours et arrête la première voiture que tu vois.

Je me place de nouveau entre Mathilde et lui. Il se lasse de courir. Nous avons l'avantage de trois mois d'entraînement. Nous changeons de côté de la route. Il nous suit encore et emprunte le chemin de fer parallèle pour disparaître à notre regard.

Allons-nous le retrouver plus loin ? Nous démarrons une fuite qui durera sept jours jusqu'à Istanbul. Nous avons passé la frontière

turque hier. Ce type va désormais nous hanter, tout comme la question qu'il a fait jaillir : pourquoi prendre des risques ? N'est-il pas plus sûr de tout arrêter ? Il n'y a qu'un seul axe routier jusqu'à Istanbul. D'un saut en voiture, il nous rattraperait facilement dans un endroit isolé. Devons-nous faire du stop par sécurité ?

Pour toute réponse, nos pieds continuent. Ils avancent par réflexe. Nous les suivons. Ils nous sauvent de l'indécision paralysante. Nous marchons cinq heures sans la moindre idée de pause. Nous attendons qu'il fasse nuit noire pour trouver un lieu de bivouac sans nous faire voir. Choqués, nous nous cachons entre des bottes de foin dans un hangar agricole. Aujourd'hui, nous avons croisé la violence. Dans la peur, nous nous replions sur nous-mêmes. L'expression est physique : Mathilde en fœtus se blottit dans mes bras. Je la serre fort. Nous ne trouvons pas le sommeil. Mathilde me chuchote :

— Je me sens salie.

23 octobre. 129^e jour. 3559 kilomètres

Depuis quatre jours, le vent et l'eau fouettent nos têtes sans rincer la tristesse. Toute la journée, le ciel pleure. Mathilde aussi. Son visage, baromètre de son humeur, est aux intempéries. Sa figure est émaciée et sans sourire, miroir de la mienne. Où est notre joie ? Le tonnerre gronde en nous plus fort que sur nos têtes. Nous avons pris une claque dans nos illusions. J'ai mal au cœur comme au tibia. Je boite. J'ai un bleu plus noir que le ciel, mais ce n'est rien. C'est la marque d'un homme qui aurait pu faire tourner notre voyage de noces en drame. Heureusement, ça s'est bien terminé. Pourtant, la douleur se prolonge dans nos têtes.

Nous voulions nous abriter dans un vieux container, mais un chien, maître des lieux, a fini par nous déloger. En revanche, les puces ne démordent pas. Nous les trimballons depuis six jours, sans doute depuis notre bivouac sous le chêne bulgare. J'ai compté quatre-vingt-dix-neuf boutons sur tout mon corps. Elles pompent nos forces et nous grattent autant le jour que la nuit. Dans nos sacs de couchage, c'est le cirque, nous nous les échangeons. Elles adorent par-dessus tout sauter à l'élastique du slip, des chaussettes, du col de T-shirt. Elles nous rongent les nerfs et la peau.

Avant-hier, pluie. Le soir, un peu de repos dans une station-service où nous avons pu dormir et dîner. Les pompistes nous ont montré à la télévision la guerre qui fait rage à l'autre bout du pays. Toute la Turquie est en ébullition avec les récents attentats attribués au PKK (parti séparatiste kurde). Un bus de civils a explosé, déclenchant une vaste opération militaire à l'est pour anéantir la guérilla kurde. Des

hommes et des femmes sont assassinés en représailles. La terreur et la peur dominent chez tous. Est-ce pour cela qu'aucune porte ne s'ouvre ?

Hier, nous avons demandé à trois reprises un abri. Pour toute réponse : « *Yok.* » Dans une station-service désaffectée, un gardien de nuit nous a logés et nourris avec bonté. Il a fait sécher nos habits et a fait chauffer de l'eau pour que nous lavions et relaxions nos pieds. Un homme bon ? Un homme double, divisé comme nous tous. Au matin, le musulman soûl de *raki* turc a montré un autre visage. Il a profité que je m'éclipse aux toilettes pour demander à Mathilde de coucher avec lui. De la tristesse des jours précédents est née la colère. Nous avons fui encore, mais, cette fois-ci, c'était pour ne pas le mettre en pièces.

— Je n'aurais jamais cru...

Je n'ose dire la suite à Mathilde. Embarqués dans la même galère, notre moral écope. Je rumine : « À la vue d'une femme occidentale, les hommes ici ont-ils tous besoin de réveiller le cochon qui dort en eux ? » Sous le coup du ressentiment, j'en viens à prendre deux vauriens pour tous.

— N'allons plus vers les hommes, me dit Mathilde. On est traités comme des chiens.

Le danger s'est éloigné, le type ne nous suit plus depuis des jours. Pourtant, il faut museler la méfiance qui aboie dans notre niche intérieure et qui nous fait croire que « l'enfer, c'est les autres ». Nous avons une laisse : la peur.

La peur est naturelle. Elle peut avoir un effet positif, comme l'instinct animal qui nous tire d'une situation dangereuse. Nous avons fui l'agression en courant par le réflexe de nos pas, par instinct de survie. D'autres effets de la peur sont négatifs, porteurs d'angoisse. Pourrons-nous continuer cette marche ? La liste de mes peurs fait des kilomètres. Elles cheminent en moi selon les périodes et les épreuves de ma vie. Si certaines sont légitimes, rien en revanche ne justifie de ne pas les dépasser. À force d'avoir peur, je finis par avoir peur de vivre. La peur paralyse toute forme d'action, de décision, de libre pensée. Elle écrase toute espérance. Elle nous plonge dans un profond coma. Pour l'instant, c'est ce que nous vivons ; fugitifs, nous survivons.

Sous un toit de grange aussi ruiné que nous, nous prenons un peu de repos sans pouvoir nous asseoir, car nous sommes mouillés jusqu'aux os. Mathilde grelotte autant qu'elle sanglote.

— Édouard, je n'en peux plus. Tu comprends ? Je n'en peux plus. Je veux arriver ou m'arrêter. Je t'en supplie, aide-moi.

Vulnérables. Je nous sens vulnérables. Je n'ai pas de solution avant Istanbul, dans deux ou trois jours. Je ne peux lui offrir que ma maladroite tendresse :

— Viens dans mes bras, mon amour.

Je m'approche pour l'embrasser. D'un geste des bras, elle me repousse.

— Ne me touche pas.

Je n'insiste pas et me détourne de son regard. Sans le vouloir, deux larmes roulent sur mes joues, se mêlant aux gouttes de pluie. Jamais je ne me suis senti aussi impuissant. Je voulais juste lui montrer mon amour. Faire passer les gestes de violence en gestes de tendresse.

Il faudra de longs jours pour nous unir de nouveau. Mathilde écrit dans le carnet : « Édouard ne comprend pas complètement l'étendue du mal fait dans mon cœur. » Quelle femme aimerait qu'on la prenne pour un objet de consommation que l'on achète ? Mathilde, en me repoussant, me met-elle dans le même panier que ces cochons ? Est-ce cela, perdre son humanité : ne plus avoir confiance dans les autres au point de se trouver laid soi-même ? Je dois accepter de ne pouvoir rien faire pour Mathilde. C'est difficile.

Je note dans le carnet : « Nous ne sommes jamais pauvres parce que nous n'avons pas d'argent, nous sommes pauvres parce que nous n'avons plus personne à qui faire confiance. Et pour la première fois, cette pauvreté que nous avons appelée d'un vœu pieu est entrée dans mon cœur. C'est comme un glaive qui transperce. C'est l'effroi. À l'instant même, j'ai voulu qu'elle en sorte. Ça a duré huit longues heures de marche. Et, pour l'instant, je souhaite ne plus jamais y être confronté. Je ne le souhaite à personne. »

Je touche le fond de moi-même. Mes deux grosses larmes tombent en terre. Le cœur du marcheur est toujours à fleur de peau, sensible comme la plante de ses pieds.

24 octobre. 130e jour. 3599 kilomètres

— Tchäi, Tchäi [2] !

Un pompiste nous hèle pour nous offrir du thé. Nous acceptons avec plaisir. Cette route est conçue pour les routiers, pas pour les routards. Peu de villages pour demander l'hospitalité. C'est un axe de goudron où le marcheur est une vulgaire punaise pour les camions. Leurs accélérations et crissemments de gomme nous usent. Le beau fil des routes de la soie est devenu une file ininterrompue de poids lourds. Les caravanes silencieuses sont des containers roulants et abrutissants. Ils charrient vers l'Europe les marchandises d'Asie : la faïence est devenue le plastique ; la soie, le Nylon ; les chiffres, le

numérique. Pour servir tout cela sur les plateaux d'Europe, le pétrole est leur seule main.

— C'est pratique, ces stations-service tous les dix ou quinze kilomètres, me dit Mathilde. On nous offre toujours du thé. C'est un bon carburant !

— C'est un peu comme les caravansérails qui jalonnaient la route autrefois. Il y a des toilettes, des lavabos...

À ce rythme durant une semaine, nous éviterons la panne sèche avant Istanbul. Mais, à chaque pause dans une station, il faut affronter la dizaine de mâles dont la première question est de savoir si nous sommes ensemble. Mathilde écrit dans le carnet : « La douceur des thés ne parvient pas à chasser l'amertume et les regards concupiscent qui pèsent sur moi. J'ai l'impression de devoir aller contre ma nature en restant écrasée et froide. » Il faut qu'elle baisse les yeux. Le moindre regard d'une femme dans les yeux de certains de ces hommes est pour eux la promesse d'un corps. Je ne la quitte plus d'une semelle.

— Tenez, c'est un cadeau d'accueil, nous dit le pompiste en quelques mots d'anglo-turc quand nous partons.

Il nous tend un petit drapeau turc triangulaire rouge, orné du croissant islamique blanc.

— *Téchêkur édérime* (merci beaucoup).

— C'est pour vous protéger. Accrochez-le sur vos bâtons. En ce moment, avec la guerre, il faut bien afficher sa couleur. Celui qui n'a pas son drapeau n'est pas pour les Turcs.

Les délicates attentions des pompistes ne suffisent pas à nous redonner confiance. Nous nous sentons incompris. Les mots nous manquent. Nous n'avons pas encore trouvé la traduction turque de Jérusalem. Ce n'est pas seulement le choc des cultures ou le fardeau de nos sacs. Un autre joug nous cloue à la route. Nous nous sommes arrêtés dans treize stations-service, nous arrivons à la quatorzième ou à la quinzième, je ne sais plus. Dans aucune d'entre elles nous ne trouvons le repos. Comme nos corps trempés, comme notre cœur meurtri, notre âme tombe à terre et se voile d'un linceul de goudron. Et nous nous sommes surpris à murmurer les paroles du Crucifié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Je suis en colère contre Dieu. N'est-Il plus avec nous ? Ou est-ce nous qui avons changé ? Je Le questionne toute la journée. J'ai le sentiment que c'est injuste. On s'en va sur la route pour Le chercher et on rencontre le diable et nos vieux démons. Je doute de l'issue de cette marche, je n'arrive plus à donner du sens à mon mal. Pourquoi Dieu permet-il la souffrance ?

— Et si Dieu n'était pas avec nous sur la route ? dis-je à Mathilde.

Aujourd'hui, quarante-deux kilomètres. Hier, quarante. Avant-hier, quarante-quatre. La peur au moins donne des ailes.

Orage. Désespoir. Un arc-en-ciel : ce sont des tomates jetées dans un fossé. Il y en a de toutes les couleurs, vertes, jaunes, rouges. Nous prenons les meilleures et les lavons sous la pluie. Le soir, ce sont des pastèques qui nous nourrissent.

Il pleut toujours. Mathilde, échaudée... pleure. La tendresse n'étant pas à l'ordre du jour, je l'engueule :

— Maintenant, arrête de pleurer. Ça ne sert à rien. Je n'en peux plus, moi non plus. Je n'ai plus de courage ni pour toi ni pour moi. Même si on n'en a pas envie, même si on a peur, il faut qu'on se bouge pour aller vers les gens, sinon on va mourir de faim.

Mathilde renifle. Surmonter ses peurs, c'est le programme d'une vie et celui de nos prochains jours. La crainte joue sa marche turque. Je n'arrive pas à mettre en sourdine ma haine pour les deux types qui nous ont salis de leurs gestes et de leurs paroles. La route nous fait passer par des difficultés que nous n'avons pas choisies, que nous ne comprenons pas. Pour l'instant, nous subissons. Plus tard, nous comprendrons. Une marche de noces comme la nôtre expose notre amour aux intempéries de la route, aux caprices des hommes, aux orages qui éclatent dans un couple. Nous aurions pu nous faire agresser en France. Dans notre vulnérabilité, nous ressentons davantage le froid de la pluie, la claque du vent, la profondeur de la nuit, les brûlures du soleil. Parce que je vais à pied, sans protection, je sens combien l'homme est fragile. Je n'ai qu'une légère carcasse pour protéger mon cœur. Pourtant, c'est quand elle est fendue, que la lumière peut rentrer.

Nous sommes à moins de quatre-vingts kilomètres d'Istanbul. Les bras de cette pieuvre du Bosphore, ville tentaculaire de presque vingt millions d'habitants, nous étreignent déjà.

Je mâche un morceau de papier-toilette puis le coupe en deux pour en faire des petites boules. Je les colle dans mes oreilles. La simplicité pousse à la débrouillardise. En ayant peu, on invente plus. Ces bouchons improvisés m'isolent davantage du bruit. Sourd au fracas du monde, je marche mieux. J'avoue le supporter très mal en ce moment. Mes lunettes se couvrent de la poussière citadine. Je les essuie dans mon foulard régulièrement. Il faudrait aussi être aveugle quand tout

est laid, ça éviterait d'encrasser son coeur. Nous passons notre journée à enjamber les rambardes de sécurité, à traverser des échangeurs et des routes à quatre ou six voies au péril de notre vie. Un camion réfrigéré nous offre un kilo et demi de fromage blanc, huit yaourts aux fruits et seize crèmes au chocolat. Une goutte de lait succulente dans notre océan noir de café turc.

Quinze heures de marche d'affilée viennent à bout de la jungle urbaine et de nos nerfs. Soixante kilomètres pour rejoindre le centre d'Istanbul. C'est notre record. Nous trouvons refuge pendant dix jours chez des amis français, Laurence et Patrick, qui recueillent un couple que les kilomètres de ces jours ont abattu. Ils auront avec nous la même délicatesse que celle qu'ils ont pour leurs trois enfants.

Thomas, le frère de Mathilde, nous rejoint et apporte par les airs un peu de France. Il nous trouve amaigris. J'ai perdu seize kilos depuis Paris. Mathilde, quatre. Nous avons changé physiquement. Nous tremblons encore au-dedans, aussi usés que nos chaussures déchirées et trouées au-dehors. Thomas nous en a apporté de nouvelles.

— Quelle semaine ! me dit Mathilde alors que nous sommes assis confortablement dans un canapé, un verre à la main.

— Comme tu dis. Je suis bien soulagé d'être là pour quelques jours.

— Tu crois qu'elles vont servir, ces nouvelles chaussures ?

— Je suis bien tenté d'arrêter si on continue à avoir peur comme ça.

— Moi aussi, répond-elle. Je ne suis plus très motivée. J'en ai marre de n'être à l'abri de rien.

Mathilde
LA CROISÉE DES CHEMINS

Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux.

Marcel Proust

Turquie. D'Istanbul à la Cappadoce

5 novembre. 142e jour. 3750 kilomètres

— Les guérites du pont ont l'air vides.

— Les policiers doivent boire le *tchai* du matin. La voie est libre !

Il est 7 heures. Le jour est encore faible. Le ciel déverse ses grandes eaux. Nous nous jetons dedans et nous pas sur le pont. Depuis les derniers attentats du PKK, les mesures de sécurité ont redoublé. Pourtant, nous n'avons pas le choix. Pour aller uniquement à pied jusqu'à Jérusalem, nous devons traverser au-dessus du Bosphore la passerelle suspendue entre l'Europe et l'Asie. Je regarde le vide. Les supertankers au loin ont l'air de barquettes.

Nous tentons le passage d'un bon pas. Premier pilier. Milieu du pont. Nous courons presque sur la voie d'entretien. La circulation est dense. Plus que deux cents mètres avant la rive asiatique. Nous atteignons le second pilier. À ce moment, une voiture s'arrête à notre hauteur, sirène hurlante. Nous tentons tout : expliquer, argumenter, supplier. Rien n'y fait. Avant que la tension monte, nous montons dans la camionnette, où on nous conduit contraints et forcés en nous tenant par le bras, de peur que l'on ne s'évade à pied vers l'Asie. Le piéton n'est toujours qu'un échappé, en délit de fuite du volant de sa voiture. Nous faisons les derniers deux cents mètres dans un fourgon de police.

— Bienvenue en Asie ! nous lancent les policiers en faisant glisser la porte pour nous relâcher sous la pluie, sans même avoir pris la peine de regarder nos passeports.

De l'autre côté, sur la rive européenne, les mosquées et le palais de Topkapeu ont disparu dans la brume.

Pas une seconde de répit pour les gouttes d'eau. Nous avons quitté ce matin mon frère Thomas et nos amis français. Il a fallu s'arracher aux premières douceurs de l'Orient, au confort et à la joyeuse ambiance familiale. Depuis des mois, nous ne faisons que passer. Le bonheur de la rencontre s'emmêle à la douleur de la séparation. Édouard a davantage lâché ses peurs que moi. Je ne suis pas remise de l'agression à notre entrée en Turquie. J'ai perdu confiance. Mon coeur est serré. Ma gorge nouée. Trempée plus loin que les os, mon coeur sanglote. Ma tristesse n'est pas seulement liée à la pluie. Je marche dans le gris et broie du noir. Je suis en quête d'une paix qui m'échappe. Je ne pense plus qu'aux souffrances endurées. Les rejets. Les humiliations. La faim. Je n'arrête pas de me retourner pour voir si nous sommes suivis. Édouard est devenu prudent, tandis que moi, j'ai peur. Peur du regard des hommes sur moi, peur de me faire de nouveau agresser, peur de ne pas trouver des gens hospitaliers, peur de ne pas avoir assez de forces.

Édouard, désemparé, ne sait plus comment me rassurer. Tout en étant ensemble, je me sens seule.

— Tu veux qu'on arrête là le voyage ? me demande-t-il.

— Je veux qu'on arrête la pluie...

— On peut prendre une voiture pour sortir de l'agglomération d'Istanbul. On peut aussi se faire renvoyer nos cartes de crédit, si tu préfères, pour la suite.

— Je ne sais pas... Non, ce n'est rien de tout ça. Tu ne peux rien faire. Je marche dans la nuit. Je ne pensais pas que c'était si dur. Laisse-moi.

Édouard n'y peut rien. Il n'y a rien à faire. Je m'appuie sur le roc de mon existence, la seule personne à qui j'ose encore parler et crier mon angoisse :

— Mon Dieu, pourquoi est-ce si noir ? Je t'en supplie, rallume vite la lumière. Conduis-moi.

Où est-Il dans mon épreuve ? Je crie vers Lui comme jamais. Il n'y a plus Dieu d'un côté et ma réalité de l'autre. La route vers Jérusalem me paraît pour ce jour encore un long chemin de lamentations qui s'arrêtera, je l'espère, au pied du mur.

Mes larmes sont le débordement de mon coeur. Les nuages trop pleins se vident. J'en ai voulu à Dieu. Mais je ne crois pas qu'il soit responsable de cette souffrance. Je crois en un Dieu qui n'est qu'amour. Un Dieu qui est le bien et ne peut vouloir que le bien. Je crois qu'il est là, à mes côtés. Défilent dans mon esprit les intentions, les souffrances, les blessures de ceux qui se sont confiés à nous avant notre départ ou sur la route. L'évocation de Jérusalem a réveillé en

beaucoup un mystérieux désir, une indicible attente. Quand je pense à eux, à tous ceux qui nous soutiennent de leur espérance, je me sens la force de poursuivre. Ils marchent avec nous.

— Tu sais, dis-je à Édouard, j'ai l'impression de traverser une violente tempête, qui détruit tout en passant.

— Au risque de te paraître dur, je crois que les larmes servent parfois, me répond doucement Édouard.

— Oui, lui dis-je. Je le sens. C'est comme la pluie amenée par l'orage. Rien ne se perd, pas même la souffrance, surtout si on arrive à l'offrir.

Comme si ceux qui souffraient participaient consciemment ou non au sauvetage de notre terre en l'éclaboussant de leurs larmes. Et je veux croire, en ajoutant mes quelques larmes involontaires à celles de tous les autres, que, comme la pluie, nous faisons pousser quelques arbres fleuris qui toucheront bientôt le ciel.

Est-ce que je veux encore aller à Jérusalem ? Je crois, oui. Par fidélité. Par amour. Je m'abrite sous un distributeur automatique d'argent. C'est le comble pour des vagabonds sans le sou. La mécanique bien huilée de la marche s'est remise en route après dix jours de pause. Espérons que la pluie ne vienne pas l'encrasser, comme mon moral tiraillé entre le désir d'aller plus loin et la tentation d'arrêter. À chaque pas suffit sa peine.

Démesurée Istanbul. Une rive bétonnée longe la mer de Marmara. À 17 heures, la nuit tombe. Partout, des immeubles, du béton, des voitures. L'agglomération stambouliote n'en finit pas. Dans un jardin public, une cabane de jeux pour enfants pourrait nous abriter des embruns du large. Un SDF arrive. En gentilshommes vagabonds, nous lui laissons sa place. Plus loin, une maison d'entretien. Cinq hommes se partagent un dortoir. Ils nous offrent du pain et du thé.

— Tu veux qu'on reste pour la nuit ? dis-je peu assurée à Édouard.

— Je me vois mal dormir là avec toi, entourés de cinq hommes. On va trouver plus loin.

La prudence est le point cardinal de notre boussole. Le trafic ralentit. La pluie, elle, ne ralentit pas. Dans un parc, un abri de pique-nique ouvert aux quatre vents nous offre un toit. Sous le poteau électrique qui donne une lumière bleutée, nous étalons nos duvets à l'endroit le moins humide. Ils sont mouillés, comme nos vêtements. Nous nous couchons tout habillés. Je me recroqueville sur moi-même, réflexe de celui qui a froid. Je murmure :

— Les chiens au moins ont une niche pour s'abriter...

Nous avons voulu la pauvreté, nous croyant forts et résistants comme le métal. Aujourd'hui, il me semble qu'il rouille. Je dois me rendre à l'évidence : ce voyage, c'est une folie. Édouard glisse les pieds

de nos sacs de couchage dans des sacs-poubelle pour limiter l'inondation. Le vent nous tourne autour, emportant avec lui son amie mouillée, qu'il nous jette dessus. L'humidité instille goutte à goutte l'humilité. Il me paraît loin ce temps où mes chevilles gonflaient le soir après l'étape accomplie. Je me sens minuscule. Il est 2 heures du matin. Nous n'avons pas fermé l'oeil. Édouard me prend la main et la serre doucement. Ses paroles sont simples et naïves comme celles qu'on dit à un enfant qui s'est fait mal. Je fixe la lumière qui se reflète dans les flaques d'eau. Édouard me parle encore. Je n'existe plus par moi seule, mais aussi par lui. Je n'existe plus pour moi seule, mais aussi pour lui.

8 novembre. 145e jour. 3849 kilomètres

Depuis quatre jours, nous fuyons Istanbul, arpentant les bas-côtés de la zone industrielle. Les camions qui nous rasant font voler une poussière grise et fine. Elle s'insinue partout. Jamais nous n'avons été aussi sales. Il y a deux jours, un épicier turc qui parlait français avec l'accent de Marseille nous a offert deux parapluies.

— C'est plus romantique pour des amoureux ! nous a-t-il expliqué.

Mais, s'ils nous protègent de la pluie, ils ne nous épargnent pas la poussière. Avant-hier, nous avons dormi dans une boulangerie ; hier, dans une pâtisserie d'Izmit, dans le vestiaire des employés. Nous avons eu notre pain quotidien et goûté les douceurs orientales. Serait-ce enfin un bon présage pour la suite de la Turquie ?

Les zones urbaines s'espacent les unes des autres. Dans la ville de Sapanca, un homme nous aborde. Le visage orné d'une barbe blanche et coiffé d'un bonnet musulman, il nous demande, amusé, en désignant nos bâtons :

— Qu'est-ce que c'est ?

Nous lui expliquons tant bien que mal, ne maîtrisant pas encore le vocabulaire turc.

— Vous faites le *hadj*. Moi, je suis *hadji*, je suis allé à La Mecque pour le pèlerinage. Je vous invite chez moi ce soir ! Vous êtes *missafir*.

Hadj et *missafir*, c'est la première fois que nous entendons ces mots dont l'équivalent en français n'existe pas vraiment. Pour *missafir*, ce pourrait être « invité », mot lié au miracle que nous allons découvrir en Turquie une fois sortis de l'univers urbain : l'hospitalité. Sur trente-neuf nuits après Istanbul, nous ne dormirons que sept fois en bivouac. Nous avons changé d'ambiance.

En même temps que la porte, je pousse un soupir de soulagement : la famille de Necati est entièrement féminine. La maîtresse de maison

m'embrasse comme si j'étais sa fille. Elle en a quatre. Je me sens à l'aise pour la première fois chez des Turcs depuis l'agression. À l'appel de l'imam, les deux époux déroulent leurs tapis de prière. Chacun dans sa pièce. Devant nous, le père s'incline, se plie en deux, en quatre, s'agenouille, se prosterne, se relève, recommence, place ses mains derrière ses oreilles, sans doute pour mieux entendre Allah. Notre présence ne le trouble pas un instant, pas plus que celle de la télévision qu'il a laissée allumée à plein volume. Sa femme ressort de la pièce voisine après ses devoirs religieux en réajustant son voile.

— Je suis à la retraite, explique Necati. Avant, j'étais chauffeur de bus. Aujourd'hui, je prie, cinq fois par jour.

Comme s'il y avait un temps pour tout : celui du devoir d'état et, plus tard, celui du devoir religieux, quand la mort se rapproche.

Les filles sont attachantes. Trois travaillent, mais « ne sont pas encore mariées », se désole leur mère. Elles vivent donc à la maison. S'exclamant devant notre aventure, la plus délurée explique dans un anglais approximatif :

— Vous devez bien vous amuser ! Ici, on ne pourrait pas imaginer faire cela en couple. Ce serait une honte pour la fille.

Sa soeur, fascinée par la photo de notre mariage, me demande :

— Tu as pleuré ce jour-là ?

— De joie ou de tristesse ? dis-je pour préciser la question.

— De tristesse.

— Non. J'étais très heureuse.

Elle éclate de rire :

— Pas possible ! Chez nous, la mariée pleure toujours. Elle quitte sa famille pour aller dans celle d'un homme qu'elle connaît souvent à peine et qu'elle n'a pas choisi. Vous, vous vous êtes choisis ? Vous vous aimez ? demande-t-elle l'air complice en baissant le ton.

— Oui, nous nous aimons !

Elle n'en revient pas.

Tchâi : la soirée se prolonge autour du thé. Ce thé que l'on boit partout et tout le temps en Turquie. La théière à deux étages fonctionne comme un samovar. Le subtil dosage entre l'eau et le thé le fait plus ou moins fort selon les goûts. Les petits verres fins et évasés en tulipe se remplissent à mesure que nous les vidons. Il faut veiller à les tenir par le haut pour ne pas se brûler. Je suis fatiguée, mais tellement heureuse de retrouver une atmosphère familiale après ces longs jours dans l'univers routier et masculin. Les femmes de la maison m'entourent de toute l'affection dont elles sont capables. Comme mère, comme soeur, comme amie. Elles pansent mon cœur.

Dans l'après-midi, une berline noire s'arrête à notre hauteur alors que nous regardons notre carte sur une route de campagne.

— Vous êtes perdus ?

Le conducteur parle parfaitement anglais. Un homme plus âgé, en costume sur mesure, est assis à ses côtés.

— Mon père demande si vous avez besoin de quelque chose.

Il nous tend sa carte de visite. Nous n'avons rien à tendre à part la main. Nous avons du pain. Nous n'avons besoin de rien. Pourtant, le fils insiste d'un air doux :

— Si vous voulez, ce soir, vous êtes mes invités.

Ender n'habite pas loin. Nous acceptons l'invitation, un peu confus d'arriver les traits tirés, les pieds poudreux, chez ce jeune diamantaire richissime qui reprend les affaires familiales. Il nous accueille avec sa femme Gülsen, jolie et distinguée sous son voile. On sent beaucoup de respect entre les deux époux. Ils nous entraînent dans une luxueuse salle de bains, nous prêtent des vêtements propres tandis qu'ils lavent les nôtres. Ender pense à tout. S'il pouvait nous laver les pieds, il le ferait. Édouard propose :

— Et si on lui demandait un couteau pour remplacer celui que nous avons perdu il y a deux jours ?

— Bonne idée. Quand je pense qu'on a laissé notre minicouteau qui nous sert à tout sur un banc public...

Ender ouvre sans perdre une seconde sa mallette de cuir et nous tend un gros couteau suisse.

— Prenez aussi cette bombe lacrymogène. Elle pourra vous être utile si on vous attaque de nouveau, ce que je ne souhaite pas. Nous nous en servons dans nos bijouteries.

La soirée est propice aux confidences. Sans gêne, Ender nous parle de sa foi et livre sa sagesse :

— Allah ne nous demande rien. Il nous aime, c'est tout. Le jugement d'Allah se fera en fonction de l'amour qu'on a donné, que ce soit chez soi ou en route.

Il nous encourage :

— Votre voyage est un acte de foi pour moi, pour tous les hommes.

Jamais, au cours de notre traversée de la Turquie, nous ne rencontrerons quelqu'un de sa finesse. Petit à petit, Ender me redonne confiance. Comme s'il était l'ange chassant les démons qui me hantent depuis l'agression.

Dans la chambre d'amis, Gülsen a déposé une corbeille de fruits frais. Ender nous laisse son ordinateur portable afin que nous puissions consulter nos mails. Il offre à Édouard une version franco-arabe du Coran qu'il a rapportée d'Arabie Saoudite. Par la fenêtre, nous l'apercevons qui déroule son tapis. Il a attendu que nous allions nous coucher pour faire sa prière dans le secret. Au matin, avant notre

départ, il entonne une prière libre, sa femme et ses fils le suivent. Ender a un trésor, ce ne sont pas ses diamants.

Au petit jour, la neige a déposé un fin manteau blanc. Nous enfignons nos cagoules et les gants que mon frère nous a apportés à Istanbul. Le vent nous rattrape sur la route qui nous fait grimper vers les hauts plateaux d'Anatolie. Les rafales nous frappent de face. Nous avançons désormais loin du bruit et du trafic. La lumière s'est adoucie. Jamais elle ne m'a paru si belle. Les deux rencontres familiales ont ranimé ma flamme. Par la bonté de ces hommes, Dieu répond-il à mes angoisses ?

— Édouard, tu sais, j'ai repris confiance. Ça va bien !

— Tant mieux. Ça a été dur pour moi aussi. Je ne savais pas comment t'aider.

— Tu étais là. C'est tout.

Quelque chose s'est remis en marche, imperceptiblement. C'est comme si je disais à nouveau ce « oui » qui libère en engageant. Dans l'adversité, j'ai senti une force qui ne venait pas de moi. Il me fallait aller au-delà de mes peurs et de ma souffrance pour prolonger mes pas et avancer au large. Vers la paix, une paix profonde comme celle qui tombe avec la douce lumière du soir sur les plateaux anatoliens.

En observant la neige immaculée du matin, je repense à la parabole orientale que nous a contée Ender, l'histoire d'un jeune homme qui arrive dans un village et demande :

— Comment sont les gens ici ?

Un vieillard lui dit :

— Et comment étaient-ils au pays d'où tu viens ?

Le jeune répond :

— Ils étaient méchants, froids, cruels, parlant toujours mal de leur prochain. C'est pour cela que je suis parti.

— Ah ! dit le vieillard. Ici aussi, tu sais, ils sont méchants, froids et cruels et répandent la calomnie.

Quelques jours après vient un autre jeune homme.

— Comment sont les gens dans ce village ?

— Comment étaient-ils chez toi ? questionne le vieillard.

— Ils étaient tous bons, accueillants, généreux... Je vais beaucoup les regretter.

— Mon fils, dit le vieillard, tu es chanceux. Ici, tu vas rencontrer des gens si bons, si accueillants, si généreux !

Un voisin qui a assisté aux deux conversations s'en prend au vieillard :

— Enfin, qu'est-ce qui t'arrive ? Commences-tu à être malade de la tête ?

— Non, lui répond le vieillard, les gens sont avec nous selon ce que nous sommes envers eux. Celui qui n'a pas su les apprécier chez lui ne le fera pas ici. Celui qui a su voir la générosité de ses semblables là-

bas saura la reconnaître ici.

12 novembre. 149e jour. 3968 kilomètres

— *Bismillâhinrahmânirrahim !*

L'imam du hameau montagnard de Dolaüz n'en revient pas. Édouard vient de sortir de son sac le Coran donné par Ender et lit le premier verset en arabe. La glace est brisée. Notre « bon ange » Ender avait déjà opéré un miracle grâce au mot de recommandation qu'il a écrit en turc à l'intention des personnes à qui nous demanderions un gîte ou de l'aide. En le lisant, le visage du fermier-imam moustachu s'est déridé. Il nous a installés dans la salle de réunion jouxtant la mosquée, a allumé le poêle et préparé en toute hâte un dîner et du thé. Nous ne connaissons pas la teneur exacte du message. Il nous sera fort utile durant notre marche turque. Tout comme le Coran : ce livre est le meilleur des guides pour comprendre la Turquie de l'intérieur. Il infuse la vie quotidienne autant que le thé. Les minarets des mosquées nous servent de marque-pages. Ils dépassent de chaque village turc comme les clochers de France. Puis vient le chant, parfois faux, l'appel à la prière sorti du haut-parleur. Nous ne comprenons rien, la majorité des Turcs non plus (c'est en arabe). Malheureusement, cette invitation est souvent réduite à un disque déclenché automatiquement. Les muezzins préenregistrés, horloge parlante islamique, nous indiquent à force de grésillements davantage l'heure que le ciel. Nous marchons au rythme des cinq prières musulmanes. Se lever, manger, marcher, manger, se coucher.

L'imam Hayrettin nous fait visiter sa modeste mosquée. Recouverte de tapis colorés, la pièce est assez vaste pour contenir les hommes du village lors de la grande prière du vendredi. En haut, au balcon, c'est la place des femmes. L'imam nous montre le *mihrab* orienté vers La Mecque, d'où il dirige la prière. Sur le côté, un petit escalier mène au *minbar*, la chaire en bois sculpté depuis laquelle il prêche chaque vendredi matin.

Alors que je somnole sur les coussins au coin du feu, Édouard est empêtré dans une discussion avec notre hôte. Hayrettin tente une conversion lourde, Édouard se défile finement. De verset en sourate, il surfe dans l'univers d'Allah sur la vague coranique. Ce n'est que le début. Dès nos premiers pas en Anatolie, nous plongeons dans l'islam profond.

Au lever, je m'emballe dans un grand sac-poubelle. Les trombes d'eau nous forcent à revêtir notre dernière tenue de combat pour monter jusqu'à un col à 1300 mètres.

— Au moins, tu fais couleur locale, me lance Édouard, habillée comme un sac !

Il est vrai que le pantalon des femmes, bouffant et fleuri, serré à la cheville, ou leur large jupe longue sans coutures ne sont pas des plus seyants. Un pull sans forme au-dessus cache mal les leurs. Mais les apparences sont trompeuses : ces femmes ne dissimulent pas seulement des rondeurs généreuses, elles le sont réellement avec nous.

Le parapluie fait aussi des merveilles. Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Notre amie Karen, qui avait fait la route de Jérusalem, nous l'avait pourtant conseillé. Nous avons doucement rigolé. On se croit toujours plus malin. Chacun y va de son couplet sous la pluie : « Un p'tit coin d'parapluie... », « Ce soir, je serai la *poubelle* pour aller danser... »

Jamais il n'a plu autant, jamais je n'ai autant chanté. Commencerais-je à aimer la pluie ou suis-je en train de progresser dans l'abandon ?

Le muezzin hurle lorsque nous entrons dans Nalleuhan. Une trentaine d'hommes sortent de la mosquée. Nous montrons le message écrit par Ender. Un homme s'adresse à nous en anglais :

— Je vous invite. J'ai vécu longtemps en Australie.

Nous suivons le vieil Ismaël dans sa maison, à deux pas de la mosquée.

— Nous avons des invités, lance-t-il à sa femme le plus naturellement du monde. Ranime le *soba*.

Le *soba* : en un mot tout est dit. En hiver, la vie s'organise en chaussettes autour de ce poêle à bois ou à charbon. Sur la plaque chaude, un broc en aluminium avec un couvercle offre de l'eau en permanence pour la cuisine, la vaisselle ou le thé. Dans le salon, un poster de La Mecque est en bonne place. À côté, un calendrier donne l'heure des prières, qui varie quotidiennement en fonction de la lune.

Le muezzin lance son dernier appel. À l'aide de notre boussole, nous corrigeons pour nos hôtes la direction de La Mecque. Cela tombe pile dans la télévision. Ils se prosternent devant l'écran qui reste allumé. Comme quoi, Dieu est vite détrôné ! Alors que nous les remercions pour leur accueil, Ismaël réplique :

— Vous savez, c'est normal. L'islam nous le demande. Pour un bon musulman, le voyageur, l'étranger a droit à tous les égards. Ta maison est sa maison, tu dois partager avec lui ta nourriture. Il y a un ange qui note tout le bien qu'on fait. Cela compte pour aller au paradis. On y recevra la récompense de l'hospitalité qu'on a offerte. Plus vous resterez longtemps chez moi, plus je gagnerai de points pour le royaume d'Allah !

En contrepartie de cette hospitalité, aucun argent n'est attendu.

Non seulement ils en seraient vexés, mais cela annulerait le bénéfice de leur acte gratuit. Notre Occident est loin de ces calculs. Il préfère le donnant donnant.

— *Bismillâhirrahmânirrahim !*

Avec cette bénédiction, celle du premier verset du Coran, Ismaël donne le signal que nous pouvons manger. Sa femme Emine vient d'apporter le *sofra*, le plateau rond sur lequel on dispose le repas. Nous le verrons de l'Anatolie à la Jordanie. C'est peut-être là que, depuis le Bosphore, s'est arrêtée culturellement l'Europe : de la table au plateau. Assis à terre, la nappe sur les genoux, nous piochons avec du pain dans les divers mets qui s'offrent à nous : *tchorba* (soupe), fromage, omelette, piment, *torchon* (légumes conservés dans du vinaigre)... Nous goûtons le *pekmès*, un jus sucré de raisin qui ressemble à du miel, et la *halva*, une pâtisserie friable, grasse et sucrée à base d'arachide et de sésame qui fond dans la bouche. Je reprends des kilos. La Turquie, c'est Byzance.

— *Al Amdoulilah !* Merci Allah ! lance Ismaël à la fin du dîner.

Tout se conclut par la prière et par une éructation : le choc des cultures servi sur un plateau.

Sofra, cela veut dire passeur, voyageur. Parce que le plateau voyage de la cuisine à la salle à manger. Voyageurs nous aussi, nous allons d'intérieur en intérieur. Le jour s'est réduit avec nos pas. Nous passons désormais plus de temps autour des plateaux de nourriture que sur les plateaux anatoliens. Nous hésitons à dormir dehors, les nuits sont froides sur les hauteurs.

Après le repas, Ismaël nous verse de l'eau de Cologne sur les mains pour les laver et les parfumer. Les coussins orientaux du salon se transforment en matelas. Ismaël et son épouse, comme toute famille anatolienne, sont toujours prêts à recevoir un hôte inattendu. Ce sera pour nous *Les Mille et Une Nuits* turques.

16 novembre. 153e jour. 4095 kilomètres

— Vous êtes vraiment complètement fous ! s'exclame en riant Yilmaz, le jeune imam de Kirbachî.

Nous descendons de sa voiture douze kilomètres avant son village, à l'endroit où il nous a proposé hier soir de venir dormir chez lui. Nous avons accepté à condition qu'il nous raccompagne ici le lendemain matin, pour que cette entorse ne rompe pas la ligne continue de nos pas depuis Paris. Nous ne comptons plus le nombre d'automobilistes ou de camionneurs qui s'arrêtent à notre hauteur, proposant de nous avancer.

— Pourquoi ne voulez-vous pas monter ? Je vous accompagne à la

prochaine ville. Pourquoi marchez-vous ?

— On marche pour voir, en voiture, ça va trop vite !

— Mais vous n'avez pas de voiture dans votre pays ?

— On en avait une.

— Je vous achète un ticket de bus si vous voulez.

— C'est gentil, mais ça nous plaît de marcher. On peut rencontrer des gens. Par exemple, vous ne vous seriez pas arrêté si on avait été en voiture !

— C'est vrai. On ne se serait pas vus.

Depuis trois jours, la route toute droite coupe des paysages immenses. Comme les fourmis, nous avons l'infini pour horizon. Les champs bruns labourés sont notre désert. Nous n'entendons que le vent. Tous les vingt ou vingt-cinq kilomètres, nous traversons des villages cachés dans les plis du terrain, presque invisibles, fondus dans la terre. Durant des heures, nous longeons les poteaux électriques, sans croiser âme qui vive hormis les buses qui volent au-dessus de nos têtes. Nous veillons à ne pas nous approcher trop près des troupeaux, par peur des énormes kangals. Ces chiens féroces, de la même couleur que les moutons qu'ils gardent, n'auraient aucune pitié pour nos mollets endurcis. Leurs crocs sont aussi longs et acérés que les pointes d'acier de leurs colliers, qui peuvent atteindre dix centimètres et servent à les protéger contre les ours et les loups. Combien de fois nous a-t-on mis en garde contre ces puissants animaux ? Nous voyons souvent les bergers les retenir pour qu'ils ne nous attaquent pas.

18 novembre. 155e jour. 4160 kilomètres

— Et merde ! Je ne trouve plus le couteau d'Ender, dis-je, excédée.

— Cherche bien.

— Non, non, il n'est pas là. On a dû l'oublier hier soir chez le tenancier de la maison de thé. Je l'avais sorti pour me couper les ongles. Comment on va faire maintenant ? Plus de lame, plus de ciseaux...

— Au moins, il te reste ta pince à épiler !

Nous nous attachons à de petites choses, pas grand-chose certes, mais nous y tenons. Se détacher... un pas à toujours recommencer.

L'imam de Kirbachi nous a recommandés à son ami l'imam de Kircheyler qui nous a envoyés chez Hadji Ahmet, fromager à Polatleu. Hadji Ahmet nous annonce à son ami Mehmet Emin à Haymana. Tous sont adeptes du soufisme, une des branches mystiques de l'islam.

Le chapelet de l'hospitalité turque s'égrène. Nous enchaînons les étapes, lâchant comme le Petit Poucet ses cailloux, quelques *Ave Maria*. Nous n'avons plus besoin de demander. Nous n'avons plus

faim. Ce matin, un boulanger en tournée de livraison nous a encore donné deux pains. Tout est devenu facile. Pourtant, je veille à une chose : par prudence, rendue extrême depuis l'agression, je pique du nez et regarde mes pieds quand nous croisons des hommes. J'ai ainsi l'illusion de ne pas être vue. Plus jamais je ne m'adresse à eux la première. Je ne sais s'ils regardent leurs femmes comme ils me regardent. Est-ce parce que je suis occidentale ? La télévision renvoie du monde une image en noir et blanc, sans nuances. Édouard reste désormais en avant.

À Haymana, nous trouvons Mehmet Emin, le dernier maillon de la chaîne soufie.

— Bienvenue dans mon épicerie ! nous lance-t-il. Ici, on vend de tout.

— Dommage, nous, on n'achète rien ! fait Édouard en riant.

Les épices jouxtent les shampooings. Le riz et le maïs, les couches pour bébé. Les bonbons accompagnent les clous et les vis. Un vrai bazar oriental.

En arrivant devant la porte de la maison, nous nous sommes déchaussés, comme toujours en Turquie. Mehmet en a profité pour faire signe à sa femme de disparaître. Pour la première fois dans une famille turque, Édouard ne verra pas les femmes. Après quelques instants au salon, notre hôte me fait comprendre d'un geste que je suis attendue par Yasmine, son épouse, et leur jeune belle-fille de dix-huit ans. Du balai ! Nous dînons à la cuisine : c'est la place des dames. À deux reprises quand nous avons été accueillis chez des hommes seuls, ils m'ont envoyée le plus naturellement du monde préparer le repas. D'abord surprise, j'ai compris que c'était une habitude culturelle. La femme au fourneau, l'homme au... ?

La sonnette retentit à plusieurs reprises, le salon se remplit d'hommes que je ne verrai pas. Nous restons sagement enfermées dans notre coin. Quelle faute avons-nous commise pour être reléguées au placard ? Pourquoi les deux mondes sont-ils tant séparés ? J'ai l'impression que ce qui couvre la femme, ce n'est pas le voile, mais le manque de confiance.

Mustafa, le dernier enfant âgé de douze ans, nous fait signe de venir. Les messieurs sont partis. La voie est libre, le salon aussi. Je m'enquiers :

— Où est Édouard ?

— Là-haut avec les autres dans la pièce de prière soufie. Il est leur invité ce soir.

Une amie de Yasmine nous rejoint. L'ambiance est gaie et chacune se dévoile. Nous rions quand, à l'aide du dictionnaire scolaire anglo-

turc de Mustafa, je réponds à leurs questions sur le voyage. Tricot, couture, broderie, cuisine, problèmes de poids, enfants sont les sujets de préoccupation du jour. Mustafa fait des allers-retours entre le haut et le bas. Chaque fois, il revient avec un air sérieux. On ne doit pas s'amuser à l'étage. Que font-ils ? Nous assistons à un lieu commun dans les familles musulmanes que nous rencontrerons de la Turquie à la Palestine. Les enfants font le lien entre les parents. Il n'y a plus un époux et une épouse, mais seulement un père et une mère.

Deux heures plus tard, branle-bas de combat : en un clin d'oeil, les dames remettent leur voile et m'entraînent promptement à la cuisine, comme des garnements pris en flagrant délit. Mehmet Emin vient me chercher. Je quitte à regret mes amies d'un soir, les laissant à leur tricot, à leur voile et à leurs tristes maris.

Édouard m'explique :

— Nous sommes invités à dormir à l'hôtel par le maire, qui était là ce soir. Il fait partie de leur confrérie soufie.

Le maire nous fait visiter notre chambre et les piscines de l'hôtel thermal.

— Vous pouvez aller vous baigner ce soir. On a mis une cabine avec un bain chaud et un bain froid à votre disposition. Ici, vous avez un peignoir et des babouches.

Nous allons profiter du hammam. L'eau de Haymana est naturellement à quarante-cinq degrés et gazeuse. Réputée dans tout le pays pour ses vertus thérapeutiques, elle offre à nos pieds un soin gratuit.

— Alors, tu t'es bien amusée ? me demande Édouard.

— Oui, c'était sympa. On a bien rigolé. Et toi ?

— Rigolé, pas trop, me répond-il. Mais c'était, euh... intéressant. Après le dîner, on est montés dans la *tekke*, la salle de prière des cérémonies soufies. J'ai dû me laver les pieds, les mains, les oreilles, la bouche et le nez.

— Peut-être que pour les musulmans, tous les sens doivent être nettoyés pour rencontrer Allah.

— D'autres soufis sont arrivés. Tu imagines bien qu'ils s'étonnaient tous de la présence d'un étranger dans une confrérie réservée aux initiés. L'imam qui préside la cérémonie m'a entrepris : « Mohamed est le dernier prophète. Il n'y a qu'un seul Dieu. Les mécréants périront. Les fidèles de Jésus périront. »

— Ouh là, ça commençait bien, dis-je en riant.

— Ensuite, j'ai pu assister à la prière commune, qui ressemble à celle de tous les jours. On a écouté un texte en turc d'un descendant de la fille du Prophète. Je n'ai rien compris, ça a duré une heure. Puis j'ai eu droit à une séance vidéo de leur gourou en voyage à La

Mecque. La totale ! En turc et sans sous-titres.

— Passionnant...

— Le plus pénible, c'était que chacun s'employait avec plus ou moins de subtilité à me convertir. J'ai été sauvé par la cérémonie de prière secrète. Je n'ai pu y assister que par les oreilles.

— C'était comment ?

— Des cris, des rires diaboliques, des Allah poussés fortement, des pleurs... Terrifiant !

— Et ils sont ressortis dans quel état ?

— Etonnamment calmes et détendus. Mehmet Emin m'a dit que j'avais été nommé « soufi Edlar » à l'unanimité.

— Ça veut dire quoi ?

— Edlar est le nom turc que je devrai prendre le jour de ma conversion, quand je prononcerai la profession de foi : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète »... Ils étaient à fond, moi beaucoup moins.

— Tu as gagné un nom, mais j'espère que tu n'as pas perdu ta foi !

— T'en fais pas pour moi. Par contre, si je me convertis, toi, tu n'auras pas voix au chapitre et tu devras te convertir aussi !

20 novembre. 157e jour. 4200 kilomètres

Aujourd'hui, j'aurais préféré marcher seule. Rhume, fièvre. Froid. Vent. Dispute. Je suis en colère : Édouard est trop exigeant. Avec moi plus qu'avec lui.

23 novembre. 160e jour. 4304 kilomètres

— Sors ta bombe lacrymo ! me lance Édouard.

La nuit et des chiens nous ont surpris sur un chemin de terre boueux. Deux kangals courent sur nous. Une bergerie est nichée dans un creux, non loin de la route. Ils la protègent. Nous serrons les dents, les fesses et nos bâtons, prêts à donner un coup de coudrier. Puissants et rapides, les chiens s'approchent en aboyant furieusement. Édouard est en première ligne, le bâton pointé vers eux. Ils ne sont plus qu'à quelques mètres. Je me baisse pour ramasser des cailloux. Je les imagine déjà déchirant nos chairs. On nous a conseillé bien des techniques pour nous défendre contre ces monstres de chiens qui terrorisent tout le monde : se coucher par terre, s'asseoir et ne plus bouger, leur lancer des pierres, les menacer du bâton. Rien ne me semble bien efficace contre ces deux-là. Nous continuons à avancer

pour nous éloigner de la bergerie. Soudain, Édouard pousse un hurlement qui n'a plus rien d'humain et s'élance contre eux, bâton en avant. Surpris, les deux animaux stoppent leur course. Édouard vocifère. C'est efficace. Les chiens restent à distance, grondant et bavant, mais n'avançant plus. Nous dépassons leur territoire de garde. Je pousse un soupir de soulagement et demande à Édouard :

— Comment tu as fait ? Tu n'as pas eu peur de leur courir dessus ?

— Bien sûr que j'avais peur ! Mais, j'ai fait le sauvage. Pour une fois, ils ont eu plus peur que moi, je crois.

Pas si bête, mon homme !

Tard dans la nuit, nous atteignons Sanlikisla, n'ayant trouvé aucun abri contre le froid. Édouard répare ses lunettes chez le *mukhtar*, le chef du village. Avec l'imam, il est le personnage incontournable des bourgades turques. Une de ses attributions est l'accueil des étrangers. L'hospitalité prônée par l'islam est devenue une règle de l'État laïc kémaliste.

Nous avons dû faire quatre kilomètres supplémentaires en revenant sur nos pas chercher les lunettes qu'Édouard avaient laissées tomber en enfilant sa cagoule. Dans le noir, n'y voyant rien, il a marché dessus. Heureusement, les verres ont résisté. Malgré quelques rayures et une monture tordue, Édouard a recouvré la vue. J'aime autant qu'il voie bien les kangals et la réalité du monde.

À dire vrai, la réalité que nous parcourons n'est pas toujours très belle. Si voyager permet de s'émerveiller, il peut arriver que la saleté du monde nous rende aveugles. Mais tout évolue, même notre vue. Je peux corriger ma vue sur la vie. Depuis que je chausse ces lunettes de l'espérance, je vois mieux le bien qui se cache sous le mal qui fait trop de bruit. J'aimerais que ce regard l'emporte. Dans la balance, le bien pèse plus lourd. Car il est toujours appuyé par l'amour.

Le *mukhtar* nous a prévenus. Il ne faut pas sortir seuls à cause de son kangal. En pleine nuit, je n'en peux plus. C'est le deuxième effet du thé. Impossible d'aller me soulager au fond de la cour, le chien est là. Impossible de sortir de la chambre, il faut traverser celle de nos hôtes. Je ne peux pas non plus monter sur la fenêtre, il y a des barreaux. C'est horrible. Édouard me tire du mauvais pas en découpant une bouteille en plastique qui traîne dans la pièce. Au matin, je vide mon pot de chambre à travers les barreaux. Un aboiement plaintif... Le chien était sous la fenêtre. Bien fait pour sa gueule ! Je ne l'ai pas fait exprès, c'est sans doute un acte manqué. Édouard éclate de rire, c'est à son tour de se pisser dessus.

— Un couteau !

Je me penche pour ramasser sur la route un couteau publicitaire.

— Tu vois, je te l'avais bien dit. Pourquoi as-tu douté ? me rétorque Édouard.

Un camion a dû rouler dessus, mais, bien que tordus, la lame et les ciseaux fonctionnent. Deux couteaux de perdus, un de retrouvé. Il nous suivra jusqu'au bout.

— Il manque juste l'option tire-bouchon, mais je n'en ferai pas une réclamation au ciel, s'exclame Édouard. Ça ne sert à rien en pays musulman.

Hasard ? Le hasard est le sobriquet de la providence.

Après avoir longé quelques kilomètres le grand lac salé, le Tuz Gölü, nous grimpons sur un nouveau plateau. Un terrain jauni parsemé d'herbe rase a succédé aux vastes champs bruns vallonnés. Dans la beauté plane et sauvage du paysage, nous avançons sans peine. Corps, coeur et esprit marchent enfin en harmonie.

L'imam d'Inabeyli, hameau perché au-dessus d'un lac artificiel, nous laisse entre les mains d'un fermier peu aimable.

— Regarde ! dit Édouard en sortant sa main de dessous son matelas. Un pistolet neuf millimètres.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Il y a même les balles et le chargeur, ajoute-t-il.

— De quoi dormir sur tes deux oreilles !

— Pour ça, pas de problème, je suis crevé. J'aurais aimé me coucher plus tôt.

— On ne pouvait pas, ça aurait vexé nos hôtes.

— C'est vrai. Mais tous les soirs, on raconte la même histoire, on répond aux mêmes questions, alors qu'on ne rêve que d'une chose : se coucher !

— Ce soir, ce n'était pas très agréable, je te l'accorde. Tout le monde hurlait et personne ne faisait d'efforts pour se comprendre.

— Et puis tous les voisins qui ont défilé... ça n'en finissait pas. Ils n'étaient pas peu fiers de montrer qu'ils recevaient des étrangers. J'avais l'impression d'être une bête de cirque.

— Au moins, ça a fait l'animation !

Il y a des soirées pénibles en Turquie, c'était aujourd'hui. Il y en a des banales, elles sont courantes. Il y a enfin des soirées exceptionnelles. Elles sont rares. C'est pour bientôt.

Ils sont une dizaine. Que des hommes. Assemblés au milieu du village. L'un d'eux nous apostrophe tandis que nous nous approchons :

— Parlez-vous allemand ?

— Un peu.

— Si vous voulez, vous pouvez venir chez moi. J'attends mon frère qui revient de la ville. Le bus ne devrait pas tarder.

Son voisin, un hirsute chevelu aux oreilles très décollées, s'adresse à lui. Son visage foncé se perd sous les poils noirs des sourcils et de la moustache.

— Je n'aimerais pas le rencontrer au coin d'un bois, celui-là, ni dormir chez lui, dis-je à Édouard.

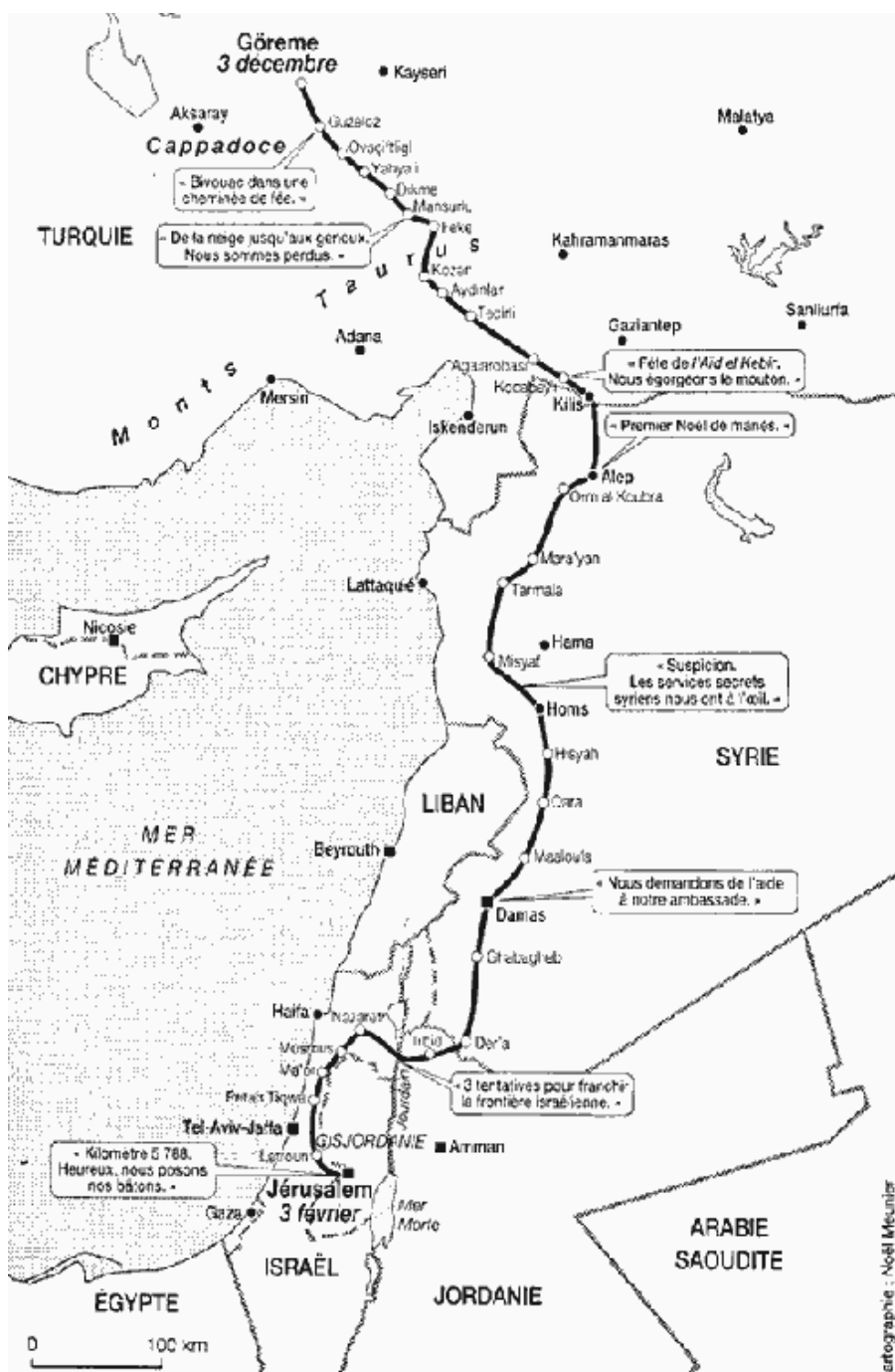
Celui qui parle allemand reprend :

— En fait, vous allez loger chez mon ami Talip. Il insiste pour vous recevoir ce soir.

Je ravale mes vilaines pensées. Le prochain, c'est celui qu'on ne choisit pas, mais qui s'impose à nous ! Deux jeunes filles descendent du bus et rejoignent Talip. Nazli et Züleyha ont quatorze et seize ans et sont aussi belles l'une que l'autre. En arrivant chez eux, je comprends de qui tiennent les enfants. Nebehet, leur mère, a une beauté sauvage et pure. Les deux plus jeunes sont à la maison : Emine a onze ans et Muhammet, le seul garçon, huit ans. Enchantés de recevoir des étrangers, ils déballetent tous leurs cahiers et leurs livres scolaires. Muhammet, avec son père, fait clownerie sur clownerie. Le singe que nous avons découvert à l'arrêt de bus s'avère être un sacré pitre qui nous fait rire aux éclats. Pas besoin de maîtriser le turc ce soir pour se comprendre. Une harmonie se dégage qui se passe des mots. La langue qui faisait barrière ne sert plus. J'aide Emine dans ses devoirs d'anglais et de mathématiques tandis qu'Édouard et Muhammet jouent à « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette... ». Nous montrons les photos que nous avons emportées de nos familles. Nazli, l'aînée, tombe sous le charme du petit frère d'Édouard. La voilà qui embrasse le papier glacé. L'Occident renvoie une image dans laquelle les Orientaux projettent leurs rêves. Nous faisons de même avec l'Orient.

Jamais nous ne nous sommes autant amusés. Nous dormons, comme à leur habitude, tous dans la même pièce, tout habillés. Je regarde Talip et sa femme endormis comme des bienheureux. J'ai appris à les connaître. Je ne vois plus la belle et la bête. On croise peu de gens comme eux. Ils sont souvent discrets. Ils ne parlent pas d'amour, mais le vivent. Nous étions tous aussi contents, eux qui donnaient, nous qui recevions. Comme si l'hospitalité qu'ils pratiquaient les humanisait, et nous avec. Comme si ce qu'ils donnaient les transcendait, et nous avec.

HIVER



11
Édouard
UN RYTHME ORIENTAL

Le rôle de la raison est de montrer qu'il faut aller plus loin qu'elle.

Maurice Blondel,
Carnets intimes

Turquie-Syrie. De la Cappadoce à Alep

29 novembre. 166e jour. 4475 kilomètres

- Chérie, ce soir, je t'invite à l'hôtel !
- Arrête, c'est pas drôle quand on n'a pas d'argent.
- Je te promets, c'est pas une blague...
- Tu te prends pour une fée parce qu'on arrive en Cappadoce ?
- J'ai plus d'un tour dans mon sac... Tu verras.

À Istanbul, j'ai compris que Mathilde était épuisée physiquement et nerveusement. J'ai donc fait une entorse à notre « règlement » de voyage. D'abord, j'ai caché sur moi de l'argent (cent euros) que les amis d'Istanbul m'ont avancé. J'avais perdu confiance et je craignais un nouveau danger. Quand on a peur, on se raccroche à ses sécurités. Mathilde ne savait rien. J'ai décidé de n'utiliser cet argent qu'en cas de force majeure et pour lui offrir une chambre d'hôtel en Cappadoce si l'autre surprise, programmée elle aussi en cachette depuis Istanbul, ne fonctionnait pas : une pause avec un couple de cousins qui lui remonterait le moral.

Nous avons retrouvé Marie et Thierry au village de Göreme comme prévu. Nous avons même un jour d'avance. Se sont ensuivis quatre jours de repos à l'hôtel offerts par eux. En les quittant, nous ne ressentions plus le besoin d'avoir le moindre argent sur nous. Nous le leur avons redonné, renouant avec notre promesse du départ, marcher sans un centime.

Je repense souvent à notre agresseur. J'ai bien du mal à lui pardonner encore. Je me dis qu'il m'a appris au moins deux choses malgré lui et malgré nous : on peut descendre très bas dans ses peurs,

on peut les dépasser de très haut. Si partir en voyage, c'est mourir un peu... alors nous cheminons un peu avec la mort. Que craint-on quand on a confiance ?

5 décembre. 172e jour. 4521 kilomètres

Après le village de Mustafapacha, nous prolongeons la route en direction des monts Taurus.

— Génial ces quelques jours avec Marie et Thierry ! me lance Mathilde. Je ne m'y attendais pas du tout.

— Tu es contente ?

— Très ! C'était super. Merci pour cette belle surprise. Ça m'a redonné des ailes.

— Tant mieux. J'espère qu'on va pouvoir franchir les Taurus, parce que avec ce froid et la neige qui est tombée en Cappadoce, ça ne s'annonce pas très bien...

Depuis quelques jours, une légère couche blanche couvre les chapeaux des « cheminées de fée ». Ces colonnes de tuf sont comme saupoudrées de sucre. Au fil des siècles, l'érosion a sculpté un spectacle fantastique dans la poussière de lave. L'homme y a mis la touche finale en creusant des maisons et des villages entiers dans la pierre. Dans les plus grandes cheminées vivaient des chrétiens orientaux, moines et ascètes qui ont modelé dans les blocs volcaniques leur art et leur histoire. Ils sont maintenant partis, balayés par les vents de l'Empire ottoman. Ils ont laissé les roches sans âme au royaume des fées mais surtout des badauds qui arpentent la Cappadoce, immense musée à ciel ouvert classé par l'UNESCO.

Nous bivouaquons dans une cheminée de fée. Elle fume de la bougie que nous avons allumée pour réchauffer nos mains du vent glacial. Mathilde recoud son pantalon déchiré. En pigeons voyageurs, nous roucoulons dans cet ancien colombier en repensant à la vallée de Zemy. C'est fébriles que nous avons traversé il y a deux jours cette vallée dite de l'amour. Aux fenêtres creusées de leurs tendres cheminées, les fées riaient autant que nous à la vue de ces phallus géants en érection. De quoi donner des ailes de désir à n'importe quelle fée. Mathilde en a de nouveau, pour mon plus grand bonheur.

8 décembre. 175e jour. 4605 kilomètres

Güseloz, Ovaçiftligi, Yahyaleu, les villages et les jours avancent vite

et bien aux piémonts des Taurus. Les accueils spontanés sont légion. Il nous arrive souvent de couper à travers steppe pour éviter un village plutôt que de refuser à contrecœur. Quand on ne peut pas y échapper, la discorde règne parfois :

— Je les ai invités avant toi, disait hier un vieil homme à son voisin.

— Chez moi, il y a plus de place et plus de confort pour des Occidentaux, réplique l'autre.

— Oui, mais ce sont mes amis, je les ai salués de la main tout à l'heure sur la route, argumente un troisième.

Dans l'élan de leur générosité, notre avis ne les intéresse guère. Ça nous est égal d'être chez l'un ou chez l'autre, mais il faut avancer : comble du vagabond qui, maintenant rassasié, préfère marcher que manger.

La chaîne des Taurus s'étale devant nous, ouvrant ses vallées dans un sens favorable à nos pas. La neige nous a devancés. Les flocons donnent des airs de fête à la journée. Un épais manteau couvre la montagne d'une laine toute vierge, immaculée. Le moutonnement des monts est un ravissement pour les yeux, mais pas pour les pieds et nos chaussures détrempées. À chaque pas, il faut s'arracher à vingt centimètres de neige.

À Dikme, le *mukhtar* nous reçoit. En deux jours, le village a été isolé par les chutes de neige. Les lignes téléphoniques en ont le souffle coupé. On nous conseille de rester ici trois jours avant de repartir. La route de l'Est est barrée pour les véhicules. C'est celle que nous devons emprunter. Mais trois jours de plus dans l'hiver, c'est l'assurance de congères encore plus importantes.

Nous prenons le risque d'avancer dès le lendemain. Le col à franchir est à 2500 mètres d'altitude. Le brouillard est aussi épais que la neige. Nous avançons en plein jour comme dans la nuit. Aucune voiture ne peut passer. Seuls nos pas, orgueil et avantage suprême du marcheur, ouvrent la piste dans la poudreuse. Pendant quelques minutes, j'ai cru faire des travaux pratiques de sciences et me suis pris pour un explorateur écartant de ses mains la brume pour découvrir de nouvelles connaissances géographiques. Les sciences sont les plus beaux outils pour me montrer comment fonctionnent la planète, les plantes ou les atomes. Mais elles ne me disent rien du pourquoi de leur existence. Ma raison, fabuleuse lumière, n'éclairera toujours qu'une partie de ma nuit. Par elle, je peux comprendre *comment* l'homme vit, mais difficilement *pourquoi* l'homme vit.

Après vingt-neuf kilomètres, nous trouvons une bergerie vide. Un

vieux poêle sèche nos habits. Après dix heures de marche sans interruption dans la neige jusqu'aux genoux, nous en avons plein les pieds. Nous sommes passés. *Veni, vidi*, la fatigue nous a vaincus.

— Tu sais quel jour on est aujourd'hui ? me demande Mathilde.

— Aucune idée.

— Neuf décembre. Ça fait six mois qu'on est mariés.

— J'ai l'impression que ça fait dix ans qu'on est partis de Paris. Si on fêtait ça ?

Je continue de parler alors que Mathilde dort déjà. Combien de fois, crevée par la marche, la libido s'est-elle évadée au fond des talons ? L'effort du jour a brûlé les calories nécessaires à la passion du soir. L'amour devient alors plus tendre que nos semelles. Les caresses réchauffent, on n'en est pas frustrés.

10 décembre. 177^e jour. 4660 kilomètres

Perdus. Nous sommes perdus sur l'autre versant des Taurus. C'est à droite ou à gauche ? La carte reste sourde, la nature, muette. Nous descendons en suivant bêtement un chemin plein nord. Nous devrions marcher au sud-est. Dans cette direction, il n'y a qu'une falaise. Après le manteau de neige, les cols nous ouvrent la chemise des bois. Les pins verts font des rayures épaisses et sauvages. Seuls quelques chèvres, bergers et bûcherons nomadisent. Les croisements des sentes n'indiquent rien, hormis notre indécision. Les crottes de bique confirment notre égarement.

Nous avons tourné en rond la moitié de la journée. L'autre moitié, nous avons marché dans la mauvaise direction. Nous étions perdus, nous nous sommes retrouvés avec des heures de marche inutiles à notre avancée. Trente kilomètres pour rien. À vrai dire, je m'en fiche un peu, c'était beau.

En marchant, je ne vois plus le temps passer. Seul compte l'espace. Paris, je crois encore savoir où c'est, mais plus quand c'est. Cinq kilomètres, en voiture, ce serait cinq ou six minutes et ça serait déjà trop lent. En ce moment, cinq kilomètres à pied, c'est un figuier de Barbarie en fleur, des cailloux, des pas, le parfum du laurier, un berger qui retient son chien, un vent doux, des feuilles d'eucalyptus, une poignée de main, une galette de pain, des épines de cactus, des oranges, le vol d'un héron, le rire de Mathilde, une douleur persistante à l'épaule droite... mais ce n'est plus du tout une heure de marche. Je ne calcule plus. C'est comme une semaine, une année, un long instant de silence. Un espace blanc que les événements remplissent plus que le temps.

La victoire sur les cols des Taurus nous ouvre la barrière vers la Syrie. C'est la descente libre et continue vers le Proche-Orient. Il faudra passer près de la côte méditerranéenne, viser Alep, le croissant fertile et le désert syrien, Damas, la Jordanie, la Galilée et les monts de Judée et plus très loin, vers le sud-sud-est, Jérusalem. Les jours ne se ressemblent pas dans ce voyage de noces qui continue à n'être comme aucun autre. Un soir chez un berger en montagne, le lendemain chez un sous-préfet parlant français et préparant le concours de l'ENA.

Au bas des montagnes, les Turcs sont aussi accueillants qu'en haut des plateaux anatoliens. Voire plus chaleureux, car, avec notre descente, le thermomètre est remonté de presque quinze degrés. Il fait bon déambuler au milieu de ce paysage du Midi. En changeant de climat, les hommes ont changé de vêtements. Ils portent des culottes bouffantes avec une pièce à l'entrejambe qui leur permet de prendre la position préférée des Orientaux : accroupis. Leurs talons sont un tabouret portatif. Les hommes s'y posent. Ils regardent ainsi se dérouler le spectacle du monde. Les femmes y jouent sans se voiler la face sur la réalité. Nous les voyons debout dans les champs d'orangers, de pamplemoussiers, de kakis, travailler à perte de vue. L'Occident compte son temps, l'Orient a tout le sien.

En chemin, nous faisons quelques larcins de mandarines. C'est Mathilde bien sûr qui a commencé ! Elle me fait toujours autant craquer. Aujourd'hui, elle a mis un collier pour me plaire. C'est un bijou, une fantaisie, celle qui tord le cou à l'ennui d'un couple. Comme dans les Balkans, on nous comble de cadeaux. Chacun y va de ses grigris selon ses croyances : petite boîte à camphre de La Mecque, chapelet musulman, pendentif rond bleu et blanc qui chasse le mauvais oeil, Coran, etc. Une femme a offert à Mathilde le collier qu'elle portait le jour de son mariage.

— Merci, c'est superbe, mais je ne peux pas accepter, a dit Mathilde.

— Non, c'est pour toi. Maintenant, je suis mariée et je reste à la maison. Je n'ai plus besoin de me faire belle.

On nous offre parfois des loukoums. Le bonbon sucré colle aux dents et ravit nos palais devenus orientaux de bon goût. Le loukoum, c'est la chute assurée dans la gourmandise. On dit aussi que ce fut la chute de l'Empire ottoman : les officiers de l'armée auraient commencé à trop en manger et se seraient laissés couler dans la facilité des douceurs, oubliant leurs devoirs militaires.

Mustafa est un officier qui fait mentir la réputation des loukoums. Il manie aussi bien le *sas*, la guitare orientale, que le fusil-mitrailleur, la douceur du père de famille que la fermeté avec ses soldats. Il est commandant de la caserne militaire d'Hozrum, une brigade de *jandarma*, où il nous accueille au milieu de sa famille. Pour la première fois depuis plus d'un mois, nous mangeons à table, assis sur des chaises, et nous buvons du *raki*. Pour la première fois depuis plus d'un mois, nous voyons une femme, son épouse, qui n'est pas voilée, mais ce n'est pas parce qu'il fait moins froid. Nous sommes surpris. Mustafa nous explique :

— Erdogan, notre Premier ministre, veut que la Turquie devienne un pays arabe. Il joue sur tous les tableaux : Europe, Asie, en passant par le Moyen-Orient. Il vient de faire voter l'autorisation du port du foulard islamique dans nos écoles et nos universités. Nous, les kémalistes laïcs, nous ne pouvons pas accepter cela. Erdogan achète les gens pauvres et les imams par quelques mesures. Il est populaire, mais va finir par interdire le *raki* et la bière comme en Iran.

Nous sommes dans une autre Turquie. Les *jandarma* sont les plus attachés au fondement historique de l'État turc kémaliste. C'est qu'ils le tiennent et le font tenir depuis la chute de l'Empire ottoman. En Turquie, il y a des militaires et des casernes partout. Ils protègent des menaces, dirigent les institutions et tiennent particulièrement à Mustafa Kemal, dit Atatürk, le « père des Turcs ».

À la télévision, sous forme de reconstitution historique, il livre tous les jours en bon grand-père de quoi éduquer les enfants. Erdogan fait lui aussi son apparition quotidienne à l'écran. Pourtant, les kémalistes ne voient pas d'un bon oeil Atatürk détrôné par l'homme d'un parti islamique (AKP), l'icône de la laïcité destituée par des vues religieuses plus conformes à celles de la majorité des électeurs musulmans. Erdogan annonçait dans un meeting il y a quelques années : « Les mosquées sont nos casernes ; les minarets, nos baïonnettes ; les dômes, nos casques et les croyants, nos soldats. » De quoi choquer les kémalistes, qui ne l'ont pas entendu au sens figuré. Une lutte interne secoue la Turquie. À la charnière galvanisée de deux mondes, Occident et Orient, elle vire de bord à toutes voiles, tantôt vers l'Europe, tantôt vers le monde arabe, toujours au vent du Coran.

Deux soirs plus tard, dans la nuit, on tambourine à la porte de fer que j'ai coincée avec nos bâtons. Les coups me réveillent. Une voix crie. Je me lève et ouvre sans méfiance. Je suis serein. Sortant d'un véhicule blindé, six soldats m'entourent et me braquent une lampe torche dans les yeux, une mitrailleuse vers mon ventre. Je suis torse nu, en slip. Je lève les bras et les yeux au ciel et lance un rassurant « *Merhaba !* (bonjour) » pour détendre l'atmosphère.

- Qui êtes-vous ? demande le chef.
- Voyageurs, français.
- Où allez-vous ?
- Kudus (la Sainte en turc, Jérusalem).
- Nom, prénom, âge, religion ?

En Turquie, la carte d'identité porte la mention de la religion. J'explique que sur un passeport européen elle n'est pas notée, que c'est normal, mais que nous sommes chrétiens. Ce n'est pas pour cette raison qu'il faut continuer à me pointer la lumière dans les yeux et le canon sur le ventre. J'explique encore que le *mukhtar* du village nous a installés dans cette pièce attenante à la mosquée alors que l'imam était en déplacement.

L'imam, petit moustachu, se cache, penaud de ne pas trouver comme il l'imaginait deux activistes kurdes du PKK. Mathilde, gênée devant tous ces hommes, se voile davantage de son sac de couchage. L'imam est gêné d'avoir téléphoné et fait déplacer tant de militaires en pleine nuit pour deux vagabonds. Les militaires sont gênés de nous avoir réveillés. Je suis gêné d'être en slip devant tous ces gens bien culottés. Nous sommes tous très gênés, sauf la femme de l'imam qui, sans gêne, s'installe dans notre semblant de chambre et sert du thé pour nous réconcilier. Il est 2 heures du matin.

Thé, Coran, armée. Les mots clés qui ouvrent la porte de l'Asie Mineure sur la Turquie. Les soldats veillent sur les activités des imams, les imams veillent sur la moralité des militaires et toute la Turquie boit du thé pour rester éveillée et voir qui enterrera l'autre le premier.

Au matin, chez l'imam, les excuses et les cadeaux pleuvent. Des oranges, des chaussettes, un stylo et, comme bien souvent, un voile brodé pour Mathilde. Depuis que nous fréquentons des imams, nous percevons les nuances. Certains sont délicats, d'autres veulent notre conversion immédiate. Celui-là me dit avant de nous quitter :

— J'espère qu'après la lecture du Coran tu vas adopter la vraie religion, l'islam.

Je réponds, pour ne pas le vexer ni entrer dans une polémique :

— *Inch'Allah*, si Dieu le veut.

— Ah non, pas *Inch'Allah* ! Tu dois te convertir que Dieu le veuille ou non, car c'est la vérité.

— Qu'est-ce que la vérité ? lance Mathilde pour changer de sujet.

Comble du musulman dont la volonté passe au-dessus de la volonté céleste. Dans une générosité aveuglée, il veut mon adhésion rapide à une vérité que je ne partage pas. Peut-être ai-je tort ? Ma conversion me ferait accéder à un paradis où soixante-dix-sept vierges m'attendraient. Je suis au septième ciel avec Mathilde, je tiens à y

rester !

En chemin, nous prolongeons la discussion.

— Dis-moi, Ed, tu crois qu'il y a une seule vérité ? me demande Mathilde.

— Ben, ça me paraît difficile qu'il y en ait deux ou trois, ou plus, sinon, elles pourraient se contredire, non ?

— Pourquoi pas ?

— Attends, si on perdait notre boussole par exemple. Tu pourrais m'affirmer que le nord, c'est l'ouest ; moi, je pourrais être sûr qu'il est au sud et une troisième personne pourrait dire une autre direction. Qui aurait raison alors ?

— Tout le monde et personne, on dit bien que tout est relatif, non ?

— C'est peut-être ça le problème, tu vois. Si on dit que chacun a raison et que tous les avis se valent, où est le nord alors ?

— Tu crois que le relativisme empêche toute recherche de vérité ?

— Oui. Je crois que c'est un peu la maladie de notre époque.

— Mais si je crois dur comme fer que le nord est à l'ouest, je suis sincère pourtant ?

— Tu le crois et tu es sincère, mais ce n'est pas vrai pour autant. Je vois mal comment notre recherche de la vérité est possible si on est le seul point de référence. Si la direction du nord est relative aux circonstances que tu vis, on risque de tourner en rond pendant longtemps !

19 décembre. 186e jour. 4929 kilomètres

Le mouton meurt lentement. Par sursauts et jets de sang, la mort le saisit à la gorge. Abdi vient de la lui trancher avec le couteau de cuisine. Il renouvelle le geste d'Abraham offrant son fils en sacrifice. C'était il y a des siècles, tout près du pays des Kurdes où nous sommes. Aujourd'hui, c'est la fête de *Kurban Bayram* (fête du mouton ou *Aïd el-Kebir*), que les musulmans célèbrent avec faste. Ce matin à la mosquée, l'imam a prêché et le *mukhtar*, notre hôte, a parlé. Puis Abdi, en chef de famille, a pris le plus beau de ses moutons. Il l'a fait boire, a prononcé une prière et l'a égorgé. Le sang a glissé dans un trou creusé au sol. Les enfants et les petits-enfants ont assisté au sacrifice et ont été marqués au front d'un point de sang. Hasan, un des fils d'Abdi, et sa femme Suna sont partis, effrayés. Ils sont de la ville. Hasan est kurde, Suna est turque.

Nous mangeons le mouton qui, de « quatre pattes » à « quarante brochettes », n'a plus vu les deux heures s'écouler. Voilà deux jours que nous sommes là. C'est la première fois que nous restons plus d'une nuit chez des Turcs... chez des Kurdes. La famille et la fête nous ont

pris au ventre. Autour des mets, les discussions s'échauffent autant que le barbecue :

— Tu ne veux pas faire l'effort de parler en turc, lance Suna à sa belle-soeur. Je ne comprends rien, tu le fais exprès !

— Ici tu es dans une famille kurde, moi je ne parle que kurde chez moi. Tu es mariée à un Kurde. Tu as un beau-père et une belle mère kurdes.

— Oui, mais ici on est en Turquie et on parle turc, s'énerve Suna qui souffle sur les braises.

— Ce n'est pas grave, tente de tempérer Hasan.

— L'est de la Turquie, ce n'est pas le Kurdistan, c'est la Turquie, n'est-ce pas ? crie en provocation Suna à la tablée de vingt personnes.

Chacun pique du nez dans sa brochette pour éviter le problème. Ils sont tous kurdes, sauf elle. En Turquie, ils s'écrasent sous la botte militaire. Pourtant, Suna est minoritaire aujourd'hui. Le sujet d'un Etat kurde indépendant est non seulement explosif, mais aussi tabou. Il y a des Kurdes, mais pas de région kurde, disent les Turcs. Les Kurdes sont la plus grosse minorité ethnique en Turquie : dix millions de personnes qui vivent majoritairement en paix avec les Turcs et l'Etat. Peu sont favorables à un Kurdistan, mais tous souhaiteraient moins de restrictions et d'exactions à leur encontre. Ils aimeraient exprimer leur identité en pouvant parler leur langue, l'enseigner dans des écoles. Mais ils vivent dans un pays où des membres de minorités, arménienne, kurde, syriaque, araméenne, continuent d'être assassinés ou muselés à cause de leur religion ou de leur appartenance ethnique. Quelques kilomètres plus à l'est, la guerre fait rage. L'armée turque, à cheval sur la frontière irakienne, matraque la rébellion du PKK. Nous saisissons le problème au sein même de cette famille. Une guerre, ça commence en soi, en famille, avant de se propager au-delà.

22 décembre. 189e jour. 4995 kilomètres

Nous nous levons avec précipitation. En moins d'une seconde, une cinquantaine de barbus et de femmes entièrement voilées de noir nous entourent et se mettent à crier en tous sens. Nous venons de nous réveiller. Hébété et surpris, je crois comprendre dans la cacophonie :

— L'Arabie, c'est où, dites ?

— Par là.

— Non, plutôt par là, mec (que) ?

— Ah là ! s'exclame un autre en nous pointant du doigt.

C'est une foule de *hadjs*, pèlerins iraniens débarqués d'un bus dans la mosquée de la frontière Turquie-Syrie sur la route de La Mecque. Les douaniers nous ont installés hier soir dans cette salle de prière.

Nous avons apparemment mis le souk dans une mosquée. Sont-ils furieux que deux infidèles dorment ici ? À genoux sur nos tapis de sol, nous remballons en vitesse nos sacs de couchage. Deux Iraniens à barbe blanche finissent par venir nous voir et me demandent :

— On a un doute. Vous êtes sûrs qu'ils sont dans la direction de La Mecque, vos tapis de prière ? En vous regardant, on ne sait plus.

Je me mords les lèvres pour ne pas éclater de rire, comprenant enfin l'objet du pugilat : nos tapis de sol sont orientés perpendiculairement à la direction de La Mecque. Je sors la boussole pour les mettre d'accord, nous rectifions le tir. La prière peut enfin commencer. Chacun déroule son tapis pendant que nous roulons les nôtres.

À notre surprise, nous passons la frontière syrienne sans le moindre problème. Nous pensions que ce serait plus compliqué. Nous sommes heureux d'entrer dans un nouveau pays. Chaque frontière est une étape. Turquie, Syrie : un islam, deux ambiances. Le thé est remplacé par le café arabe serré que nous offrent les douaniers. La Syrie a un goût plus fort, moins sucré. « *Welcome to Syria* », nous disent-ils. C'est prometteur. Ils ne voient même pas que notre visa expire dans une semaine. Il nous en faut au minimum trois pour traverser le pays à pied. Paf ! ils tamponnent : République arabe syrienne. Nous verrons bien.

Au soir, nous bivouaquons sur le béton d'une maison en construction. Nous nous serrons pour nous tenir chaud. Au matin, notre eau a gelé.

25 décembre. 192e jour. 5018 kilomètres

Noël sera à Alep. Des religieuses nous accueillent pour un peu de repos et les membres d'une ONG (Points Coeur) nous invitent pour le réveillon. Noël est pauvre et festif.

— C'est tout simple, ça me plaît. Il est plus beau que tous les autres, ce Noël.

— Je n'ai rien à t'offrir, me dit Mathilde. Pas la moindre orange, pas même un savon d'Alep !

Les Syriens, eux, nous ont préparé un cadeau. Ils vont nous gâter.

12

Mathilde

À MARCHÉ FORCÉE

Ce qui sauve, c'est faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence.

Saint-Exupéry,
Terre des hommes

Syrie

29 décembre. 196e jour. 5075 kilomètres

— *Hello friends*, je suis professeur d'anglais ! Avez-vous besoin de quelque chose ?

Une voiture rouge s'arrête à notre hauteur au bord de la route qui nous mène d'Alep à Idleb.

— Voici deux de mes élèves qui m'accompagnent.

C'est étonnant, les élèves sont plus âgés que le professeur et n'ont pas des mines d'étudiants faisant l'école buissonnière. Nous répondons gentiment à leurs multiples questions : « Où allez-vous ? Que faites-vous ? Avez-vous un appareil photo pour rapporter des souvenirs de Syrie ? Sortez-le, on va prendre une photo ensemble. »

Ce n'est ni la première ni la dernière fois que nous rencontrerons des professeurs d'anglais désireux de nous aider. Tant mieux, nous ne maîtrisons pas la langue arabe.

Depuis deux jours, nous avons quitté Alep et longeons des petites routes bordées d'oliviers, de lauriers, de cyprès et d'eucalyptus. L'air sent déjà le printemps sous ces latitudes méridionales. Désormais, nous avançons plein sud sur la terre sèche légèrement vallonnée du massif calcaire syrien. Nous avons laissé le grand axe qui descend vers Damas, préférant, un peu plus à l'ouest, la douceur campagnarde. Nous espérons aller ainsi jusqu'au Krak des Chevaliers, la gigantesque forteresse vestige de l'époque franque en Syrie, avant de gagner Homs, puis Damas.

Deux heures plus tard, une voiture blanche stoppe quelques centaines de mètres devant nous. Un homme en descend avec un appareil photo et immortalise un paysage dénué d'intérêt. Alors que nous nous avançons, il se retourne soudain et vole à la sauvette notre image. Voilà où voulait en venir ce photographe qui démarre en trombe. Tout cela nous paraît étrange. Mais nous étions prévenus. Nous sommes en Syrie. Donc surveillés. C'est normal dans l'État des Alaouites, la minorité au pouvoir. On nous a conseillé de ne plus mentionner notre destination finale. La Syrie et Israël sont en guerre. Nous disons, sans mentir, que nous nous rendons en Jordanie. Jamais nous ne prononcerons le nom arabe de Jérusalem, Al Quds, la Sainte.

Le soir nous trouve non loin d'une tente de Bédouins. Sans hésiter, le père de famille, coiffé d'un keffieh à carreaux rouges et blancs nous fait entrer. La tente est vaste, soutenue par des poteaux de bois peints. Dehors, ses enfants s'occupent des moutons. Les visites se succèdent toute la soirée. La mère sert chaque convive avec prévenance. Ses mains et son visage sont tatoués de dessins noirs en pointillé. Les visiteurs sont curieux de savoir qui nous sommes. Le père qui trône comme un patriarche veille pourtant à ce qu'ils ne soient pas trop pressants dans leurs questions. Deux d'entre eux restent dormir là. Serait-ce pour nous avoir à l'oeil cette nuit ? Notre hôte nous a en effet bien mis en garde :

— Surtout, ne recommencez pas comme hier soir, ne dormez pas dehors au milieu des oliviers. C'est dangereux et il fait froid. On ne fait pas ça en Syrie. Et puis ne quittez pas les routes, vous risqueriez de vous perdre...

Nous ne sommes pas dupes. Cela nous amuse plutôt. Pour l'instant.

Au matin, les deux messieurs en blouson de cuir partent quelques minutes avant nous. Nous avons dormi de l'autre côté du rideau, du côté des femmes, sous bonne protection. En fin d'après-midi, à la sortie d'un village, nous dépassons un homme grand et fin à la moustache brune. Il semble attendre le bus. Il fait semblant de ne pas nous regarder.

— Édouard, c'est la troisième fois qu'on voit ce bonhomme. C'est bizarre, non ?

— Tu en es sûre ?

— Oui, la dernière fois qu'on l'a vu, c'était à la sortie de la ville, à dix kilomètres. Et on l'avait croisé dans le village précédent, il marchait dans le sens inverse de nous... J'en suis certaine. Je pourrais le reconnaître aussi bien que Bachar el-Assad, qu'on a dû voir un millier de fois en photo depuis qu'on est en Syrie.

Le portrait du président syrien est en effet épinglé partout : dans les

bureaux, les maisons, sur les pare-brise arrière des voitures, les devantures des boutiques. L'omniprésent Bachar est devenu le maître officiel de la Syrie en 2000 à la mort de son père Hafez, le « lion ».

— Tu as raison. C'est bien lui, approuve Édouard.

À pied, nous sommes plus attentifs à notre environnement. Nous percevons les détails grâce à notre lenteur. Six mois en pleine nature ont affûté notre sens de l'observation. Nous reconnaissons sans peine l'homme à sa démarche et à son pull beige foncé. Les livres de la Bibliothèque verte de ma jeunesse m'ont appris que si vous voyez une personne au moins trois fois dans un espace de temps assez court, vous êtes suivi. Nous avons dépassé l'homme d'une centaine de mètres quand il nous interpelle et marche vivement dans notre direction. Cette fois, nous paniquons.

— On court ! Il veut peut-être nous attaquer et nous a repérés depuis tout à l'heure, lance Édouard.

L'homme nous poursuit. Derrière le premier tournant, nous nous enfonçons dans un champ d'oliviers parallèle à la route. L'homme est toujours à nos trousses sur l'asphalte. Sans nous arrêter, nous filons jusqu'au prochain village. En même temps que les premières maisons, nous remarquons une berline noire arrêtée dans un chemin creux avec deux passagers. Elle est cachée pour ne pas être vue de la route. Le chauffeur téléphone.

— Ça, c'était pour nous, fait Édouard en se retournant.

Sur le goudron, l'homme en beige est lui aussi au téléphone et se dirige droit sur la voiture. Nous sommes à l'entrée de Mara'yan et n'avons d'autre choix que de rejoindre l'asphalte. La voiture noire arrive à notre hauteur. C'est une Peugeot rutilante. Nous jetons un oeil en arrière et croisons le regard de notre poursuivant, qui fait alors demi-tour. En anglais, le chauffeur nous aborde avec un sourire :

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— On a eu peur d'un homme. Il avait un comportement bizarre.

— Ne vous inquiétez pas. Il voulait sûrement vous inviter chez lui. La Syrie est un pays très sûr et très accueillant, vous ne risquez rien. La police veille.

La police veille. Ou plutôt les services de renseignements. Nous en sommes certains : cet homme que nous avons vu trois fois à trois endroits différents « veillait » sur nous. En prenant peur, nous avons sans doute déjoué ses plans.

— Puis-je vous aider ? reprend l'homme dans la voiture.

Après tout, autant profiter de sa présence.

— On cherche un endroit pour dormir ce soir, répondons-nous en choeur.

— Ah ! ça tombe bien, j'ai justement un ami qui habite ici. Je vais l'appeler.

L'ami en question n'est pas là. Mais sa femme et ses enfants nous reçoivent. Ne tardent pas à arriver les soeurs jumelles du père absent. La soirée est sympathique et détendue. Nous rions, jouons avec les petits et répondons aux questions des jumelles, tâchant de nous débrouiller entre trois mots d'arabe et quelques mots d'anglais : « Combien d'enfants voulez-vous ? Quels prénoms allez-vous leur donner ? Est-ce que vous vous aimez ? Qu'avez-vous autour du cou ? Une médaille de Marie, c'est joli. Et qu'y a-t-il d'écrit à l'intérieur de vos alliances ? Est-ce que vous pouvez les retirer pour me les montrer ? Vous savez chanter ? Chantez-nous des chansons en français ! » La fille enregistre nos voix sur son téléphone portable. Personne durant ces six mois de voyage ne nous avait fait ces étranges demandes. Pour une fois, nous ne répétons pas la même chose au cours du repas que nous partageons, comme en Turquie, assis en rond autour d'un grand plateau.

Quand le père rentre enfin, nous sommes couchés. Il est plus de minuit. La mère nous réveille.

— Mon mari veut vous voir, venez !

Dans le salon où les enfants dorment déjà, trois hommes sont installés autour d'un thé. Le père de famille, un barbu grisonnant, nous explique :

— *Alla ou sala* (bienvenue) ! Je rentre tard, car je fais des fouilles sur des sites archéologiques éloignés d'ici. Voici ma machine.

Il désigne fièrement une espèce de disque avec un long manche. C'est un détecteur de métaux.

— J'ai trouvé cette pièce aujourd'hui. Je pense qu'elle est grecque ou romaine. Je me cache de la police, car je n'ai pas le droit de récupérer les objets que je trouve.

Devant nous, il nettoie un minuscule écu rond et cabossé.

— Ah non ! cette pièce n'est pas romaine, mais byzantine, de l'ère chrétienne, Ve siècle. Tenez, je vous la donne, dit-il en la tendant à Édouard.

Gêné, Édouard refuse :

— Mais non, c'est un trop beau cadeau...

L'homme insiste tant qu'Édouard la prend pour ne pas le vexer et afin que nous puissions retourner dormir.

31 décembre. 198e jour. 5130 kilomètres

— Je n'ai pas fermé l'oeil à cause de cette satanée pièce, me dit Édouard au réveil. Je vais la lui rendre, sinon, j'en suis sûr, on aura des problèmes. Ils veulent peut-être nous tendre un piège.

— Qui ça « ils » ?

— Les services de renseignements qui nous collent... Tu vois bien que c'est une pièce montée, leur cadeau !

Édouard rend à son propriétaire la monnaie byzantine, expliquant que, s'il rentre avec en France, il aura des ennuis. Cette fois c'est Édouard qui insiste tellement que l'homme est obligé d'accepter.

Toute la journée, à intervalles réguliers, une voiture ou une Mobylette nous dépassent, puis font demi-tour plus loin, croyant sans doute être hors de notre vue, tandis qu'une autre prend le relais. Est-ce pour nous protéger ? surveiller de près nos activités ? Sans doute un peu des deux. Cela dit, si cela nous assure des repas et des accueils sans avoir à demander, pourquoi pas ? À chaque croisement, il y a quelqu'un pour nous indiquer la direction. Régulièrement, de gentils organisateurs nous écrivent sur un papier l'itinéraire à suivre en lettres latines et non arabes. Nous voyons là la délicatesse de ces bergers étonnamment cultivés ! Nous n'avons même plus besoin de nos cartes.

En début d'après-midi, un homme nous interpelle :

— Vous êtes français ? Nous aimons beaucoup les Français. La France et la Syrie sont amies, elles ne font qu'un...

Depuis hier, tout s'éclaire : cet homme bizarre à Alep qui nous a dit en anglais s'occuper du projet « Peace Tripper », qui consiste à rouler à vélo dans tout le Moyen-Orient en faveur de la paix. Il voulait notre adresse mail et nos contacts en Syrie. Un vieux parlant français nous a abordés dans le souk et nous a dit sur le ton de la confidence :

— Vous savez, en Syrie, on fait n'importe quoi. On détruit le patrimoine historique sans se soucier des autres cultures et religions.

— Ah bon ? Votre pays est pourtant connu pour son patrimoine exceptionnel.

— Oui, mais on ne le préserve pas toujours. Par exemple, il y a une très belle synagogue qui a été découverte en creusant le sol pour faire un immeuble en plein centre d'Alep. Eh bien, ils vont cacher tout ça volontairement sous le béton. Il y a même des petits groupes qui viennent la visiter en cachette. Ça vous intéresse de la voir, c'est à deux pas d'ici ?

— Non merci, nous n'avons pas le temps.

Test de la part des services de renseignements pour savoir si nous sommes juifs ou sympathisants ? Nous prend-on pour des espions ou des journalistes israéliens couverts par un passeport français ? Depuis que nous avons compris que nous étions suivis continuellement, nous interprétons toutes nos rencontres de manière différente.

« La France et la Syrie ne font qu'un » : combien de fois entendrons-nous ce discours étudié, que doit retenir tout bon touriste se rendant en Syrie ? C'est tellement énorme que cela en est cocasse. « Avez-vous

besoin de quelque chose ? Peut-on vous aider ? Comment trouvez-vous la Syrie ? Et l'accueil des gens ? Vous êtes contents ? » Par-dessus tout, il faut garder un souvenir positif de la Syrie. Tenterait-elle de laver l'image salie dont elle jouit au plan international : celle d'un pays terroriste intrigant au Liban avec le Hezbollah et alimentant la fournaise explosive et le grand chaudron répressif du Moyen-Orient ?

Nos chers anges gardiens moustachus ont cependant oublié d'en prévenir certains qu'il fallait être courtois avec les étrangers. À cinq reprises, alors que nous traversons tranquillement des villages, nous nous faisons lancer des pierres par des enfants. Les adultes présents ne disent rien. Les petits feraient-ils tout haut ce que les grands pensent tout bas ?

— Tu as remarqué, dis-je à Édouard, que plus personne ne nous salue ou klaxonne à notre passage ?

— Oui. Et depuis aujourd'hui, on ne nous propose plus de monter en voiture.

— C'est comme s'ils avaient compris qu'on faisait tout à pied...

— Les informations sur nous doivent circuler d'un agent à l'autre. Peut-être qu'ils préviennent tout le monde.

— Tu crois ? Ils n'ont que ça à faire, surveiller pas à pas deux touristes qui marchent ?

Pour tuer le temps, nous nous amusons à repérer les agents. Ils sont plus ou moins doués dans l'art de la filature. Ici, tout le monde surveille tout le monde. Alors, nous faisons de même, pris au jeu : nous épions nos surveillants.

À force, nous tombons dans le piège de l'espionnage et de l'information : nous devenons méfiants. Ce soir, le policier qui nous accueille a deux femmes. Même si la polygamie est autorisée par l'islam, nous n'avions jamais rencontré de polygame ni en Turquie ni en Syrie. La pratique n'est pas répandue par ici. Le plus étonnant est que la seconde femme arrive plus tard, accompagnée par deux enfants qui lui ressemblent étrangement et leur père. L'homme, qui fait visiblement triste mine, repart avec les enfants, laissant là la femme. Cette dame serait-elle polyandre ? Une chose est sûre : elle est charmante avec nous. Tandis que l'autre s'active pour le repas et les enfants, cette « épouse »-ci ne nous quitte pas d'une semelle, écoutant et buvant nos paroles, surtout quand nous parlons entre nous en français. Nous nous rendons compte pour la première fois que quelqu'un comprend notre langue sans nous le dire. Cela nous arrivera désormais presque tous les soirs.

Pour la nuit, on nous installe dans le salon d'apparat. Un écran géant est à notre disposition, avec un nombre incalculable de chaînes

arabes et les grandes chaînes internationales. Sur TV5, nous entendons les vœux de notre président pour la nouvelle année. Le discours nous paraît bien décalé au pays de l'ami Bachar. Édouard et moi formulons des vœux pour l'année nouvelle. Notre premier réveillon de jeunes mariés prend une drôle de tournure. Suspectés, épiés, pris pour ce que nous ne sommes pas, nous ne savons à quelle sauce nous allons être mangés par les services syriens. Plus que jamais, nous comptons l'un sur l'autre.

1er janvier. 199e jour. 5161 kilomètres

Devant les majestueuses ruines romaines d'Apamée, je pense à la comédie à laquelle nous assistons. Les dialogues sont surfaits et forcés, le naturel a disparu. Nous croient-ils vraiment dupes de leur théâtre ? Les acteurs sont souvent mauvais. On croirait des comédiens recrutés pour une parodie grotesque. Dans le monde virtuel reconstitué pour nous, nous avons le sentiment d'être les dindons de la farce. Mais nous ne sommes pas dans une fiction. La chape de plomb fait partie du quotidien des habitants de la Syrie, cette URSS du Proche-Orient.

Un petit serpent glisse entre les pierres millénaires. Il siffle doucement : « Pourquoi vous acharner ? Vous n'êtes pas en sécurité ici. Les services secrets syriens vous veulent du mal... Prenez une voiture et quittez au plus vite ce pays. » Je le chasse d'un coup de bâton. Loin de nous décourager, les services syriens nous donnent davantage de hargne encore. Les Syriens sont charmants, nous en sommes persuadés, tout le monde nous l'a dit. Édouard m'a d'ailleurs souvent répété :

— Tu verras, le pays où on sera le mieux, c'est la Syrie. J'en garde un excellent souvenir. Les gens sont adorables !

Malheureusement, cette fois-ci, on ne leur laissera pas l'occasion de nous le montrer spontanément. Chaque soir, durant toute notre traversée du pays, les *mourhabarat*, agents des services de renseignements, s'infiltrent dans les familles, tuant la rencontre. Pourquoi nous ? Pourquoi une telle surveillance à moitié piégée ?

Sur la route, on nous lance :

« Vous êtes des gens de la Bible ? Nous, musulmans, nous aimons beaucoup les chrétiens et les juifs. Vous faites le *hadj* ? »

Hadji. C'est le nom arabe du pèlerin, celui qu'on nous donne depuis la Turquie. C'est un compliment de l'entendre de la bouche des autres. Un pèlerin cherche durant son voyage ou toute sa vie à élever son âme en quête de la vérité. Nous avançons, poussés par cette intention, mais aussi par bien d'autres, plus terre à terre. Nous sommes parfois

sportifs, parfois ethnologues ou explorateurs, avides de découvrir les modes de vie des gens et les paysages. Parfois aventuriers aimant la vie à la dure, les bivouacs près d'un feu, la toilette à l'eau fraîche.

Peregrinus. Cela veut dire « étranger ». Le pèlerin n'appartient pas au monde qui l'entoure. Son statut le met à l'écart, déraciné, en butte à l'incompréhension. Pourtant, il n'est pas un étranger comme les autres ni un voyageur errant. Il a un but qui lui permet de garder intactes sa décision et sa volonté. C'est peut-être pour cela qu'on nous dit *hadji*, ici en Syrie. Jamais nous ne nous sommes sentis aussi étrangers. Expérience intéressante pour nous faire mieux percevoir que nous ne sommes que de passage sur la terre. Nous ne voulons pas abandonner sous la pression des services de renseignements. Leur acharnement à nous soupçonner n'a d'égal que le nôtre à continuer coûte que coûte sans nous laisser attraper dans leur filet.

Nous en découvrons chaque jour dans l'art de l'espionnage aiguë à la syrienne. Aujourd'hui, tous les motards qui nous suivent en se relayant ont un casque : inédit dans un pays où personne n'en porte sur les deux-roues. Il faut avouer que c'est pratique pour cacher un visage. Demain, malgré le temps pluvieux, ils auront tous des lunettes de soleil ! Est-ce qu'on livre les déguisements au jour le jour ?

Plutôt que d'en pleurer, nous avons décidé d'en rire, leur donnant des surnoms, notant leur prestation.

— Regarde, Lucky Luke avec ses santiags.

— Tiens, revoilà Dupont et Dupond.

De temps à autre, nous jouons des tours à nos chaperons, prenant la clé des champs pour couper court. Les véhicules à deux ou quatre roues se concentrent, s'affolent. C'est la panique. Le trafic devient dense sur les routes de campagne. Quand nous réapparaissons, le chat ne tarde pas à rattraper, soulagé, les souris fugueuses. Tel motard, tel paysan, tel berger qui nous demande si nous avons besoin de quelque chose en nous rappelant : « Ne vous éloignez pas des routes, vous risqueriez de vous égarer ! » Tout est prévu pour nous cueillir et surtout ne pas nous perdre. Pourtant, nous ne cachons rien, annonçant clairement notre itinéraire sans en changer d'un iota.

Les techniques de filature sont étudiées : deux hommes passent dans un sens sur une Mobylette, celui de devant porte un pantalon blanc et un foulard, celui de derrière un pantalon bleu et une casquette. Ils repassent en sens inverse quelques instants plus tard mais ont interverti leurs places... Du grand art !

Nous nous émerveillons de leur stupidité érigée en système. Si nous savons encore nous émerveiller, c'est que notre désespoir n'est pas si profond. Hier, comme Aladin frotte sa lampe, nous les avons testés. Dans une famille, j'ai dit en français à Édouard que je rêvais d'une

douche et de pâtisseries syriennes. Édouard a ajouté qu'il boirait bien une bière. Comme par enchantement, ce soir, les trois vœux se sont réalisés dans une autre famille où nous avons été « cordialement invités ». Mais nos trois véritables vœux du moment, ce sont de voir nos mauvais génies disparaître comme ils sont apparus, de sortir de Syrie au plus vite et d'arriver entiers à Jérusalem.

Le comité d'accueil se met en place chaque soir pour nous loger. Le ministère syrien du Tourisme est prévenant. Aujourd'hui, sur un raccourci qu'on nous a indiqué, nous apercevons de loin une Peugeot noire qui dépose deux femmes voilées en pleine nature. Elles repartent d'un bon pas dans l'autre sens tandis que la voiture nous croise. De plus en plus, les femmes ralentissent. Je m'étonne de voir des musulmanes se promener seules dans un coin si perdu. Nous ne tardons pas à les rattraper. La plus âgée nous interpelle en arabe :

— Soyez les bienvenus ! Venez dormir chez moi. Ça me fait plaisir.

— Merci, madame, mais il n'est que 15 heures, nous avons encore devant nous une ou deux heures pour avancer avant la nuit.

Je peine à arracher mon bras qu'elle agrippe. Dommage, elle n'aura pas réussi la mission qu'on lui avait confiée : nous avoir pour la nuit afin que nous soyons bien là où on l'a décidé pour nous. Mais la leçon a porté ses fruits : peu avant la tombée du jour, une camionnette qui essayait sans doute d'être discrète dépose dans un creux de la route un homme que nous dépassons facilement.

— Bonjour, je parle français. J'ai été longtemps ouvrier chez Dassault en France avant de revenir ici. J'adore marcher. Tous les jours, je fais quatre ou cinq kilomètres, nous dit-il en boitant tellement que nous sommes obligés de marcher à deux kilomètres à l'heure.

Toi, marcher ? Mon œil ! Le vieillard ne semble pas à l'aise. Le regard ne ment pas. Cet homme a peur. Quand nous lui posons des questions précises sur le village où nous allons, il est incapable de répondre, alors qu'il est censé y habiter. Pourquoi l'a-t-on catapulté ici ?

À l'entrée de Squelbiah, un homme nous attend à côté de sa Mobylette. Il parle arabe, l'autre traduit pour nous. Voilà à quoi il devait servir : faire le lien avec l'agent local de renseignements.

— Vous êtes invités à dormir chez mon frère. Il parle très bien anglais et sa femme aussi.

— C'est gentil, mais on ne veut pas déranger. On a vu qu'il y avait un monastère, on va aller demander là-bas.

— Non, non, ce n'est pas possible. Vous dormez chez mon frère.

— On va quand même demander.

— Non. Vous dormez chez mon frère !

Le ton est sec, le visage fermé. Édouard se tourne vers celui qui

parle français :

— C'est un ordre, n'est-ce pas ?

L'absence de réponse est éloquente.

Le frère en question est plus fin que les autres. Un agent expérimenté des services ? Il semble avoir plus de responsabilités que la plupart des *mourhabarat* désœuvrés que nous rencontrons et pour qui nous sommes une bonne aubaine pour faire un peu de zèle. Fawaz a vécu dans de nombreux pays, parle plusieurs langues, a épousé une Australienne il y a quelques années, dont il a divorcé pour Lina, la Syrienne qui est aujourd'hui sa femme. Ils vivent en Australie et reviennent pour les vacances de fin d'année. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

Son « frère » qui nous a accompagnés jusqu'ici, demande :

— Est-ce que je peux regarder vos tapis de sol ? Ça m'intéresse, je fais du camping !

Il déroule avec application les matelas sanglés sur nos sacs. On ne sait jamais, on aurait pu y cacher des choses...

Fawaz, dans un anglais parfait, nous interroge sur les détails de notre voyage :

— Vous faites beaucoup de photos ? Je peux les voir ? Et est-ce que vous écrivez chaque jour ce que vous vivez, ce que vous voyez ?

Édouard, par provocation, lui demande :

— Est-ce qu'on peut se sentir en sécurité en Syrie ? Parce qu'on a souvent rencontré des gens au comportement étrange. On se sent très suivis...

— Ne vous inquiétez pas. Vous ne risquez rien. La police et les services de renseignements sont très efficaces. Il n'y a pas de problèmes de sécurité !

La question de nos métiers l'intéresse beaucoup. Édouard est journaliste, je travaillais dans une organisation de solidarité internationale. Des métiers qui peuvent en cacher d'autres quand on est focalisé sur l'espionnage. La soirée est agréable cependant.

Lina n'est pas voilée. Je lui demande si c'est gênant, pour les gens, le fait que je traverse des villages musulmans non voilée.

— Pas du tout. La Syrie est un pays très libéral. Beaucoup de communautés différentes vivent ici. Il y a des musulmans, sunnites et chiites, des chrétiens de toutes les confessions, des druzes. Tous cohabitent parfaitement grâce à notre président Bachar. Est-ce que vous connaissez Bachar ? Vous l'aimez bien ?

— Bien sûr ! Il est très généreux avec les touristes, dis-je en souriant jaune.

Les dialogues convenus continuent. Loin de nous l'envie de polémiquer. Après tout, nous n'y connaissons rien à la situation de ce

pays compliqué, où la minorité au pouvoir doit tenir compte pour gouverner des subtils équilibres communautaires et religieux, des nombreuses minorités, mais aussi du parti Baas, des chefs de l'armée et des multiples services de renseignements.

En France, nous demandions du pain, on nous donnait du pain. Dans les Balkans, nous demandions de l'eau, on nous offrait spontanément un repas. En Turquie, nous ne demandions rien, on nous invitait pour plusieurs jours. Ici en Syrie, nous aimerions bien pouvoir ne pas être « accueillis ».

3 janvier. 201^e jour. 5227 kilomètres

— Pourquoi nous posent-ils toujours les mêmes questions ? Ils ne se transmettent pas les informations entre eux ou quoi ? Ils ne savent pas les analyser ?

— Ce sont les techniques de contre-espionnage soviétique qu'ils emploient : toujours poser les mêmes questions, me répond Édouard. J'en ai déjà fait les frais en Ossétie du Nord, dans le Caucase, en 2001. Quand les Russes nous avaient pris pour des espions, c'était pareil.

— Ouais, enfin là, ça fait maintenant plus d'une semaine qu'ils ne nous quittent pas d'une semelle, que nous donnons toujours les mêmes réponses et que nous faisons exactement ce qu'on nous dit de faire : on ne dort pas dehors, on marche le long des routes. Ils peuvent quand même voir qu'on suit exactement l'itinéraire qu'on leur indique chaque jour

— Oui, mais le but, c'est de faire répéter toujours la même chose jusqu'à ce qu'on craque si on ment. Et nous faire craquer aussi si on ne ment pas..

La tension monte. Nous sommes lassés par cette semi-liberté dans laquelle nous sommes forcés de marcher. La romaine via Maris se transforme en via Dolorosa avec des épineux agents. La vallée de l'Oronte prend des allures de vallée de la Géhenne. Pourquoi les soupçons continuent-ils ? Des boulets sont à nos trousses. Espérons qu'ils ne soient pas bientôt à nos pieds. Nous nous raidissons. Eux aussi. La peur appelle la peur, la méfiance appelle le doute.

Hier, chez les Bédouins qui nous accueillaient, cela a failli dégénérer. Le *mourhabarat* de service nous a demandé quatre fois au cours de la soirée si nous n'avions pas de téléphone. Quatre fois, nous lui avons répondu que non. La réponse ne semblait pas lui convenir. Exaspéré, Édouard a fini par déballer une à une les affaires de nos sacs pour lui prouver que nous n'en avons pas. Nous avons même ouvert nos parapluies : à deux reprises sur la route, des hommes à moitié

fous, ou simulant la folie, s'y étaient accrochés, les palpant avec intérêt. Mais qu'imaginent-ils ? Que nous portons sur notre dos des antennes cachées pour envoyer des informations ? La famille bédouine était terriblement gênée de l'incident. Nos nerfs commencent à être mis à rude épreuve. C'est peut-être ce qu'ils cherchent. Mais pour nous faire avouer quoi ?

Risquons-nous vraiment quelque chose avec les services à nos trousses ? Partir en voyage, c'est accepter de prendre un risque. Celui de quitter son univers, d'affronter le monde, de faire face à soi-même et à ses peurs. Notre société voudrait supprimer le risque, s'assurer contre tout. Nous aussi, nous avons pris une assurance rapatriement en cas d'accident. Pourtant, elle ne nous donne pas la garantie d'un retour en vie. L'assurance ramasse, mais n'empêche pas la voiture de nous écraser.

Notre marche n'a rien d'une aventure extrême, il n'y a pas d'exploit sportif. Pourtant, le risque nous fait avancer. Ce qui est risqué, c'est la manière dont nous nous découvrons, dont nous plongeons dans l'âme humaine. Ce qui est risqué, c'est de découvrir ses limites. Comme dans le mariage, le risque est un élément moteur. C'est le risque de l'engagement, de la fidélité, de l'imperfection, d'un conflit, le risque d'avoir des enfants malades ou handicapés... L'assurance « contre tout risque », ça n'existe pas.

Le risque que nous avons pris est celui de la liberté, mais pas à n'importe quel prix. Ici, dans les prisons politiques, on pratique la torture tous les jours. Ici, un accident est vite commandé. Nous nous sentons enfermés. Les barreaux de notre prison sont les frontières syriennes. Elles sont larges, mais nous n'avons plus aucune liberté de mouvement.

Ce matin, le père de famille s'est excusé plusieurs fois. Le pauvre, il n'y était pour rien. Que pouvait-il faire face à cet agent grossier qui s'était imposé à lui parce que nous étions là ? La comédie pourrait tourner au drame pour ceux qui nous reçoivent, nous en sommes conscients. Dans les familles, nous lisons souvent dans les yeux la peur et la méfiance. Que leur a-t-on dit à notre sujet ? « Ennemis d'Etat », sans doute. Il faut coopérer.

Au fil des pas, nous découvrons l'univers des Syriens engoncés dans les affres d'une obscure kremlinologie locale.

Oppressés, nous décidons de ne pas aller au Krak des Chevaliers pour quitter au plus vite ce pays. Des amis d'Alep nous avaient indiqué une adresse à Homs, celle des jésuites. Nous espérons trouver chez eux un peu de paix loin des *mourhabarat*.

Dans la ville de Tell Daww, un fabricant de tapis en fils de plastique nous reçoit pour une nuit. Le salon est vite plein. Un homme aux cheveux blancs, l'air distingué, est arrivé. Il a vécu vingt ans à Lille avec son épouse, mais évidemment... ne se souvient plus de la langue française. Deux ou trois *mourhabarat* supplémentaires se relaient. L'un arrive, sans un mot, sort son téléphone, prend Édouard en photo et tourne l'appareil vers moi. Édouard bondit :

— Tu ne prends pas ma femme en photo ! Est-ce que tu me permettrais de prendre la tienne sans même demander ? Et moi, tu m'as demandé si j'étais d'accord pour que tu me photographies ?

Ce soir, c'est le sommet de la vulgarité. La prétendue mère de famille ne sait pas m'indiquer où sont les toilettes. Peu avant, nos hôtes nous proposaient une douche et, du jamais vu dans la pudique société musulmane, d'aller la prendre ensemble. J'ai refusé, sentant l'embrouille. Édouard est parti seul dans une pièce glauque et sale dans la boutique d'à côté. Une fois sous l'eau, il s'est retrouvé enfermé, tambourinant à la porte pendant un quart d'heure avant qu'on vienne le délivrer. Nous auraient-ils enfermés tous les deux sans nos affaires ni nos passeports ? Espéraient-ils fouiller nos sacs si nous y allions ensemble ?

Un jeune homme moustachu au regard fuyant arrive à son tour. Par gestes, il fait comprendre à Édouard qu'il veut voir son podomètre. Comment sait-il qu'Édouard porte un podomètre à la hanche, invisible sous son T-shirt ? Il explique, en arabe et avec les mains, en désignant tour à tour le petit appareil qui compte nos pas et le téléphone de la maison :

— C'est pour envoyer des messages, n'est-ce pas ?

Patiemment, Édouard lui fait la démonstration en marchant avec le podomètre au côté : il compte les pas et les kilomètres et donne également l'heure. Rien à faire, l'autre est aussi bête que têtue.

— Non, non. C'est pour communiquer.

Édouard lui remontre, explique encore. L'homme, l'air mauvais, ne démord pas de sa théorie. Prêt à le coller au mur pour le frapper, il s'approche d'Édouard en criant que c'est un téléphone. Le père de famille arrête le *mourhabarat* qui veut nous pousser à bout. Édouard explose en s'adressant en français au placide monsieur qui a vécu à Lille, mais a oublié son vocabulaire :

— Mais qu'est-ce que vous cherchez à la fin ? Tous les soirs depuis une semaine c'est l'interrogatoire ! C'est pas possible de traiter comme ça les touristes. Vous nous fatiguez. Sachez-le, nous avons des amis à l'ambassade de France à Damas. Ils nous attendent !

Une de nos amies est en effet Première Secrétaire à l'ambassade de France à Damas. Elle attend notre visite. La Syrie est le seul pays où nous avons des contacts diplomatiques, nous en aurons besoin.

Pendant ce temps, la mère de famille assise à mes côtés tripote toutes mes affaires, examinant la matière de mon pantalon, de mes chaussettes, de mon pull. Elle s'approche de plus en plus, se colle à moi et palpe mes hanches pour voir si je n'ai pas quelque chose accroché au côté. Je craque à mon tour, furieuse :

— Vous voulez peut-être que je me déshabille !

Je commence à retirer mon pull, fais mine de décrocher mon pantalon devant l'assemblée gênée au possible, qui se rend compte qu'elle est allée un peu loin. Les femmes me supplient de me calmer. Non, je ne veux pas me calmer ! Je leur crie dessus, surprise moi-même de la violence de mes propos. Édouard m'arrête :

— C'est bon, stop. Je crois qu'ils vont nous laisser tranquilles maintenant.

Il leur explique que je suis fatiguée, raison pour laquelle je m'énerve et fonds en larmes. Pour me faire avaler la pilule, on me redonne à m'en gaver des pâtisseries arabes, croyant par là adoucir ma colère. Je frise l'indigestion de bêtise. La Syrie me donne mal au ventre. Quel enfer de vivre dans un Etat dont l'obsession est : tout savoir !

La paranoïa nous tient. Dans le salon où l'on nous installe pour la nuit, nous n'osons pas nous parler normalement, persuadés qu'il y a des micros. Un des hommes a insisté pour offrir à Édouard un chapelet musulman. Nous inspectons les quatre-vingt-dix-neuf boules de bois qui disent les noms d'Allah, à la recherche d'un traceur. S'ils voulaient nous rendre fous, les services secrets y sont presque arrivés. Nous nous méfions de tout devant le ton qui s'est durci. De quel crime nous accuse-t-on ? D'être des espions à la solde du gouvernement français ou, pire, des Israéliens ? Nous ne savons plus quelle attitude adopter. Ce soir, nous nous sommes énervés tous les deux. Cela peut aggraver les soupçons qui pèsent sur nous. La pression psychologique est telle que nous finissons par croire que nous avons réellement quelque chose à nous reprocher.

4 janvier. 202e jour. 5252 kilomètres

À Homs, la porte des jésuites est close. Personne ne répond à nos coups de sonnette répétés. Nous espérons tant cette étape, rêvant d'y trouver enfin un asile paisible. Les carmélites d'Alep devaient prévenir de notre arrivée prochaine un des prêtres. Depuis deux jours, nous n'avancions que dans la perspective de l'atteindre. Pour nous assurer que nous sommes au bon endroit, nous sonnons chez le voisin. À notre grand étonnement, il nous répond en français :

— Attendez, je descends.

Un homme en blouson de cuir arrive. Son regard est trouble.

— Vous avez sonné chez moi parce que j'ai écrit mon nom en lettres latines sur la sonnette ?

Il vient de dévoiler sa couverture, nous ne nous en étions même pas aperçus, idiots.

— J'ai été médecin pendant des années en France. Je suis rentré au pays. Vous cherchez le père G. ? Il est sorti, mais va sûrement rentrer demain. J'ai des amis qui peuvent vous loger si vous voulez. Venez avec moi !

— Pourriez-vous nous prêter votre téléphone, s'il vous plaît ? Nous voudrions appeler pour être sûrs qu'il n'est pas là ce soir.

Nous essayons en vain de joindre le prêtre. Puis nous tentons tous les numéros que nous avons en Syrie avec le téléphone du monsieur. Au moins saura-t-il qui sont nos contacts. Personne ne répond. Enfin, les carmélites décrochent. Édouard explique, affolé, notre situation en langue de bois. La soeur répond :

— Le père G. devrait rentrer, il m'a dit qu'il était là toute la semaine. Ne vous inquiétez pas. En attendant, j'appelle une de nos amies qui vit à Homs. Elle va venir vous chercher pour vous aider.

L'homme à qui nous rendons le téléphone nous demande le nom de la jeune fille.

— Désolé, je ne peux pas rester l'attendre avec vous. Je crois que c'est mon ancienne fiancée, je ne tiens pas à la revoir. Je dois partir.

Tout est fumeux. Sur ces entrefaites arrive le père G. Nous nous présentons rapidement. D'un air anxieux, le jésuite nous répond :

— Oui, oui, je sais... Qui est cet homme qui est là avec vous ?

— C'est votre voisin, il vous connaît bien. Il connaît vos horaires et vos déplacements aussi.

— Ah bon ? Moi, je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu.

13
Édouard
LE CHEMIN DE DAMAS

Un jour, les sentiers se vengeront d'avoir été battus.

Sylvain Tesson,
Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages

Syrie-Jordanie

5 janvier. 203e jour. 5252 kilomètres

À Homs, durant deux jours, les services de renseignements nous prennent à la gorge. Un homme qui nous reçoit sera notre guide obligatoire. Il nous conduit et nous surveille dans tous nos déplacements. Pensent-ils que nous avons une mission spéciale à exécuter en Syrie, un assassinat, des photos ou des informations à relever ?

Un des prêtres nous annonce :

— Votre chambre est prête.

Nous étions donc très attendus. Il continue :

— Posez vos affaires dans la chambre et ensuite, venez avec moi découvrir la liturgie orthodoxe syrienne, c'est une belle curiosité !

— Si vous voulez.

— Je ne veux pas, je suis obligé d'y aller...

Tout est dit. Nous aussi, nous devons suivre. Dans la rue, le prêtre tape sur une camionnette remplie d'une dizaine de *mourhabarat*.

— *Yalla, yalla* (allez, allez), leur dit-il sans se cacher.

C'est le signal explicite qu'ils peuvent investir les lieux, fouiller nos sacs et placer éventuellement micros et caméras pendant qu'on nous occupe ailleurs.

Les services de renseignements se servent d'un clergé soumis à leur volonté, qu'ils chargent de confirmer ou non des informations. Pourquoi chercher à savoir comme tous les soirs combien d'enfants nous voulons ? Et quels prénoms nous aimons ? Avant de nous coucher, nous demandons à pouvoir joindre dès demain nos familles

par téléphone et Internet.

Dans notre chambre, comme bien des fois, j'ai désiré Mathilde. Mais j'ai davantage voulu lui donner un peu de moi, plutôt que de prendre beaucoup d'elle. Je lui ai donné tout mon souffle. Dépassant nos craintes, même dans la fatigue et les contraintes des derniers jours, nous avons conservé nos aspirations les plus humaines. Ce fut une jouissance plus profonde qu'un désir assouvi. Je n'avais pas fait l'amour pour me faire plaisir, j'ai donné du plaisir pour faire de l'amour. La bonne position pour prendre complètement mon pied, c'est d'utiliser mes deux mains : l'une qui donne et l'autre qui reçoit. Inspirer et expirer. Les microphones des renseignements syriens, s'ils étaient branchés, ont appris au moins un secret que j'aurais été incapable de leur avouer. Le bonheur est un échange, je ne peux pas y prétendre tout seul. Même étouffé par leur présence continuelle, je venais de sentir intimement que l'amour est une respiration.

Avant de s'endormir, Mathilde me glisse à l'oreille : « J'ai peur, Édouard, tu comprends. Ils sont partout où l'on va, même ici. Ils me font flipper. »

Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit. J'ai réfléchi. Comment prouver son innocence quand on vous soupçonne ? Nous sommes comme un lapin pris au collet. Si nous tirons trop fort pour nous échapper, ils finiront par nous étrangler, nous croyant coupables. Il faut aller doucement pour relâcher le noeud qui nous enserre, en restant sur nos gardes. Est-ce une croix supplémentaire sur cette route ?

6 janvier. 204e jour. 5277 kilomètres

À l'aube, nous sommes décidés. Dans le jardin, loin de toute écoute, nous mettons au point une stratégie de protection. Quoi qu'il arrive à l'un ou à l'autre, nous nous redonnons toute notre confiance jusqu'à la mort. Si étonnant que cela puisse paraître, nous acceptons cette épreuve des interrogatoires répétés, des filatures nuit et jour, des itinéraires balisés, des accueils forcés. La situation dans laquelle nous nous trouvons est trop énorme pour qu'elle ne dépende que de nous. Nous nous avouons totalement impuissants. Au lieu d'abandonner, nous nous abandonnons à un jeu qui nous dépasse. C'est la traversée d'un double désert : géographique et intérieur.

Au petit déjeuner, un autre prêtre qui a plutôt l'air d'un agent du KGB syrien infiltré dans une soutane, nous demande avec mièvrerie, comme le renard de la fable :

— Vous prenez des photos, je crois. Il paraît que vous en faites

d'aussi belles que vous chantez.

— On prend quelques photos, c'est vrai.

— Il me les faudrait, réplique-t-il. Pour la communication sur nos différents projets sociaux. Ce sont sûrement de belles illustrations de la Syrie. Ça nous aiderait beaucoup.

Refuser augmenterait leurs soupçons. Nous préférons lâcher notre fromage. Ils verront que nous n'avons rien à cacher et rien photographié de secret. Toutes nos photos de Syrie et de Turquie stockées sur une carte numérique sont copiées sur un ordinateur.

Dans une pièce du couvent, un homme branche quelques connexions avant de nous céder la place. Il repart avec une pleine mallette de matériel informatiques. Nous sommes prévenus : ordinateur et téléphone sont sous contrôle, ça nous arrange. Nous mettons notre plan en route en envoyant un mail à nos familles et à quelques amis : « Très bonne année. Nous avons passé de belles fêtes en Syrie. Nous continuons notre route vers Damas, où nous serons dans cinq-six jours, Inch'Allah. Aujourd'hui, nous sommes à Homs. Difficile de sortir des sentiers battus, mais ça ne nous change pas trop de ce qu'on a vécu avant. Les Syriens sont très accueillants, on mange très bien et on dort tous les soirs au chaud. On est loin des clichés occidentaux. Le seul inconvénient est qu'il y a beaucoup de circulation sur les routes (donc de la poussière et du bruit), mais nous avons appris à faire très attention au trafic depuis six mois. Ce n'est certainement pas en Syrie qu'on va se faire écraser par une voiture. Nous avons bien planifié notre route, comme nous l'avons toujours fait. Nous passerons nos prochaines nuits à Al Ard puis à Qara, puis à Maaloula, puis à Damas, avant de continuer vers la Jordanie environ trois ou quatre jours après Damas. Voici les noms et numéros de téléphone des personnes chez qui nous dormirons [...]. Enfin un pays où l'imprévu n'est plus au rendez-vous, ce qui est bien reposant ! Nous espérons que vous êtes tous en bonne forme. Nous pensons bien à vous et vous embrassons très fort. Mat et Ed.

« P-S : si vous recevez ce mail, merci de nous le confirmer, car il y a peut-être des problèmes de connexion... Ici, c'est Inch'Allah ».

Nous n'avons jamais envoyé de tels messages, n'avons jamais planifié nos étapes, avons toujours eu peur de nous faire écraser par une voiture ou un camion, n'avons jamais aimé suivre les sentiers battus et avons toujours accepté l'imprévu, car il fait partie de la vie. Mais cet avertissement fut trop difficile à comprendre pour nos proches perdus dans les fêtes de fin d'année. Personne n'y lira le second degré utilisé pour tirer la sonnette d'alarme. Nous n'étions pas dans les mêmes réalités. Peu importe, car l'avis s'adressait aussi bien à eux qu'aux *mourhabarat*.

Désormais, les services secrets savent clairement quel itinéraire nous prendrons et que nous sommes attendus par des personnes qu'ils n'ont pas désignées pour nous. Ils savent aussi que tous nos proches, plusieurs diplomates français et amis connaissent notre programme. De quoi prévenir en cas de disparition ou d'accident « involontaire ». Cela va-t-il relâcher la pression ? Surmonter sa peur, s'abandonner à la vie avec confiance n'enlève pas l'épreuve et le danger

7 janvier. 205e jour. 5302 kilomètres

— Dis, Édouard, pourquoi est-ce que tu as noté dans le carnet : « Je pense à la mort constamment » ?

— Parce que c'est vrai. Tu sais, j'ai souvent eu peur de la mort pendant toute cette marche, et ces types qui nous suivent, ça n'a rien de rassurant. Mais là, je n'y pense plus de la même manière...

— Quoi, tu n'en as plus peur ?

— Peut-être... Peut-être que je suis en train de l'apprivoiser. Aujourd'hui, je n'ai plus peur de mourir. Que ce soit dans une seconde, dans six mois ou dans soixante ans.

— Moi non plus.

— Tu sais, je crois qu'on ne vit jamais pleinement quand on ne connaît pas son rapport à la mort, dis-je, pensif.

En Turquie, après l'agression, nous avons été soumis à nos peurs intérieures pendant plus de dix jours alors que le danger était passé. Nos pas étaient libres, mais nous avions une chaîne au coeur. Aujourd'hui, avec les *mourhabarat*, nos peurs sont mieux dominées. Nous marchons enchaînés, mais libres. Dans le danger, quand l'homme est libre intérieurement, il conserve jalousement ses désirs et ses rêves les plus forts.

10 janvier. 208e jour. 5382 kilomètres

Près d'une base militaire située à plus de cinq cents mètres de notre route, trois soldats s'avancent. Ils nous demandent de marcher de l'autre côté. Nous exécutons les ordres. Les Syriens ont-ils tant de bases à cacher ? Nous en verrons des dizaines disséminées dans la campagne en petits baraquements. Y a-t-il beaucoup de camps d'entraînement de volontaires islamistes partant se battre en Irak ou au Liban ? Nous sommes à moins de quinze kilomètres de la frontière libanaise. Un marcheur, par sa lenteur et la possibilité que lui donnent ses pieds de s'éloigner des routes, peut découvrir des choses qu'un

satellite ou un véhicule ne voient pas. Notre mode de transport nous joue un vilain tour.

— D'après toi, ils pensent quoi de nous, les services de renseignements ? m'interroge Mathilde.

— Je ne sais pas trop... Soit ils nous prennent pour ce que nous sommes : de simples touristes. Soit ils pensent qu'on est de vrais espions qui veulent les tromper par une bonne conduite et des photos données.

— À moins qu'ils ne croient qu'on est des journalistes venus chercher des informations.

— Bref, qu'on soit espions, touristes ou enquêteurs, mieux vaut nous surveiller. Principe de précaution...

La seule véritable chose qui pourrait augmenter leurs soupçons, ce sont nos cartes soviétiques. Ici, elles sont un trésor auquel seulement certains gradés ont accès. À chaque pause, nous nous éclipsons dans un bosquet ou un champ d'oliviers à l'abri des regards. Les motos en filature s'affolent pendant que nous enterrons nos cartes à l'endroit d'un besoin naturel. Nous en semons au long des pistes, nous essuyant avec ce papier imprimé de rivières, de désert et de courbes de niveau. En trois jours, notre rouleau improvisé est à bout. Il n'en reste aucune trace.

La pression ne diminue pas. Nous voulons atteindre Damas et demander de l'aide à notre ambassade. Nous coupons à travers le désert en suivant une ligne électrique pendant des kilomètres. Aveuglés par les services, nous filons à six kilomètres par heure sur la route qui nous mène dans la ville où Paul de Tarse a recouvré la vue il y a deux mille ans. Nous vivons notre chemin de Damas, qui passe par les villages des premiers chrétiens, aujourd'hui minoritaires en Syrie. Dans notre traversée du désert, trois rencontres nous encouragent. La première, celle d'un jeune couple de coopérants français. Puis celle d'une communauté monastique dont la vocation est l'unité des Eglises orientales, installée à Qara, dans un monastère du IV^e siècle récemment reconstruit. La troisième dans le village de Maaloula, où une poignée de chrétiens parlent encore l'araméen, la langue du Christ, et où un prêtre nous reçoit. Notre mail indiquant ces lieux et les noms des personnes qui pourraient nous accueillir a été efficace. Il a obligé les services de renseignements à ne pas nous contraindre à des hébergements où ils maîtrisaient tout.

11 janvier. 209^e jour. 5431 kilomètres

J'ai perdu mon chèche en chemin. J'en étais fier de mon chèche.

J'y étais même attaché comme un enfant à son bavoir. Je m'étais mouché dedans, j'avais séché mon corps en sortant des rivières et les larmes de Mathilde, dormi avec, essuyé mon visage de la transpiration, couvert ma tête contre le soleil ou le vent froid. Mais il fallait encore que la route me dépouille de ce chiffon. Il me donnait un petit côté aventurier. J'avais l'impression d'être un dur, un légionnaire, un explorateur. Un foulard, c'est photogénique.

— Leçon numéro un, me charrie Mathilde, tu me l'as assez répété : il faut se détacher de son image... comme on s'est fait dépouiller de nos photos !

— En fait, pour tout te dire, ce n'est pas si grave. J'ai l'impression que la route et les *mourhabarat* se sont mêlés pour nous rendre encore plus pauvres. Je ne suis pas malheureux. Au contraire.

— Après tout, on ne possède rien de durable devant l'éternité.

— Tu vois, en ce moment, j'accepte ce qui m'arrive avec plus de facilité, le meilleur comme le pire. Ça me rend heureux. Je ne suis pas indifférent aux événements, mais, même si je marchais tout nu, je sens que ça me serait égal.

Quelle que soit l'issue de ce chemin — la fin de notre voyage, un rapatriement en France ou même la mort —, aujourd'hui, j'ai une confiance totale en Dieu. Cet état d'esprit auquel je goûte rarement, à peine quelques jours ou quelques minutes, n'enlève pas la souffrance ou les passages difficiles, mais il donne une paix durable et intérieure. Ce n'est pas « *carpe diem* » ou « *inch Allah* », qui me laissent un sentiment de mollesse humaine ou de fatalité divine. C'est plutôt une saine indifférence, dans laquelle chaque événement de ma vie, positif ou négatif, se révèle être un chemin bien trop long pour que j'en voie l'issue.

Nous redoublons d'efforts. En deux jours, nous avons parcouru quatre-vingt-dix-sept kilomètres. Nous sommes accueillis dans la capitale par François, un ami français, et Bénédicte, notre amie diplomate. Chacun d'eux vit en Syrie depuis trois ans. Habitué à ce pays, se sachant suivis, ils n'y prêtent plus guère attention. Pour eux, les services de renseignements font partie du paysage. Ils conviennent pourtant que nous avons eu droit à un traitement de faveur pour un voyage initiatique au pays des *mourhabarat*.

Curieux, l'ambassadeur de France nous reçoit à dîner. Diplomate durant plusieurs années en ex-URSS, il comprend les rouages de la Syrie. Il s'amuse de nos récits, mais surtout nous protège par son invitation. Cette soirée va calmer les services de renseignements. De leur côté, Bénédicte et François ont prévu pour nous un programme de relaxation. Celui-là, nous le suivons avec plaisir. Nous passons quatre jours en leur compagnie, dans une demeure damascène, loin de la

réalité syrienne. C'est la fin de notre chemin de Damas. Les services syriens recouvrent avec nous la vue.

16 janvier. 214e jour. 5469 kilomètres

Le premier jour où nous reprenons nos bâtons, Bénédicte envoie son chauffeur nous retrouver sur la route après trente-huit kilomètres à pied. Il nous ramène dormir chez elle et nous accompagnera demain à l'endroit de nos derniers pas. Cela nous épargne une nuit sous surveillance. C'est aussi une journée sans porter nos sacs. Depuis quinze jours, nos dos sont lacérés par les lanières. Le psychologique a tiré l'oreille de notre physique. Le fardeau des *mourhabarat* a été lourd et a amorcé une tendinite. Nos épaules ne supportent plus nos faibles sacs. Nous en avons ras le dos de la Syrie.

— Finalement, on a quand même eu de la chance dans notre malheur. On a vu l'envers du décor !

— C'est sûr, la majorité des touristes de passage, même s'ils sont surveillés, n'a pas droit à un tel traitement, renchérit Mathilde. Mais bon, je m'en serais bien passée.

L'épreuve fut passionnante de vérité. Nous avons eu la possibilité de percevoir en quelques semaines le drame qui se joue en Syrie.

Pourquoi tant de surveillance autour de nous ? Nous ne le saurons jamais. Peu de temps avant notre passage, un site secret syrien a été bombardé par un raid israélien. Le mystère sur cette affaire n'a pas été totalement levé. De retour en France, nous apprendrons quelques détails sur l'opération du 6 septembre dernier, qui a pu être la cause de notre surveillance. Il s'agit de l'opération « Verger » : après repérage satellite, plusieurs espions du Mossad introduits sur le territoire syrien récupèrent, dans le nord-est du pays, les preuves d'un centre militaire nucléaire. Ils localisent précisément le lieu, saisissent du matériel et prennent des photographies qui prouveraient qu'il s'agit d'une installation d'origine nord-coréenne. Cachée sous une exploitation agricole, on y aurait préparé des missiles longue portée à tête nucléaire capables d'atteindre Tel-Aviv ou Jérusalem. Un bombardier protégé par plusieurs avions de chasse israéliens anéantit la base « agricole » de Dar el-Zor.

Cette opération israélienne serait l'une des plus incroyables réussites de ces dernières années. Elle leur a peut-être évité une très mauvaise surprise syrienne. Un ancien agent du Mossad a déclaré : « Je sais ce qui s'est passé ce jour-là et quand le monde l'apprendra, il sera stupéfait. » Quelle est la part de désinformation dans tout cela quand on sait que le Mossad possède une cellule spécialisée dans la désinformation stratégique ? Que cachaient vraiment les Syriens à cet

endroit ? Les dés jetés par les grandes puissances au Proche-Orient nous ont fait avancer comme des pions. Nous avons lancé nos pas sans le savoir dans le grand jeu du monde. Les règles sont secrètes. Nous avons redouté la case départ et la case prison. Nous avons heureusement été mis en touche, mais ici la partie continue.

17 janvier. 215e jour. 5500 kilomètres

Les *mourhabarat* ne se cachent plus. Ils nous suivent à notre rythme, en première, collés dix ou vingt mètres en arrière. À défaut d'étrangler les agents, nous imaginons une journée comme aujourd'hui dans leur rapport :

7 heures. Départ à pied du couple suspect. Nos équipes n'étaient pas encore tout à fait en place. Heureusement, ils ne vont pas vite. La femme fait pipi derrière un mur. L'homme surveille. Nous avons emprunté les camions de la voirie comme couverture, puis avons fini par les suivre sans nous cacher avec une voiture banalisée. 9 heures. Changement d'équipe. Je suis à moto. Rien à signaler. Les suspects mettent un pied devant l'autre. Ils boivent. Me saluent de la main et marchent devant. Ils m'ont repéré. 10 heures. La femme s'arrête pour faire pipi. 11 heures. L'homme se penche en avant et fait quelque chose de suspect. Que veut-il nous cacher ? 11 h 05. Je m'approche du lieu où le couple vient de s'arrêter. À terre : un vomis. J'examine le tout. L'homme doit être malade. Il faudra surveiller leur alimentation. 12 heures. L'homme titube, il semble avoir de la fièvre, il est à bout de forces. La femme l'encourage. 13 heures. Changement d'équipe. Les chefs prennent le relais en voiture. La femme fait pipi derrière un olivier (toutes les deux heures environ). 14 heures. Le couple fait sa pause-déjeuner dans des caches de terre pour notre artillerie lourde. L'homme s'endort épuisé et tremblant de fièvre. La femme regarde la carte générale que nous leur avons confiée par l'intermédiaire d'un bédouin il y a dix jours. Etc.

Je dors. Je suis malade, j'ai sans doute une gastro-entérite, la maîtresse irrégulière des voyageurs. Je n'arrive plus à manger ni à boire. Mathilde me réveille en sursaut :

— Regarde en face : d'après la carte, c'est le Golan.

— Ah ! c'est pour ça ces grands trous. On est dans des abris pour les chars d'assaut, tournés en direction d'Israël.

— Si la frontière était ouverte, on serait passés par là. Ça nous aurait évité le détour par la Jordanie.

— Filons d'ici ! Sinon, ils vont encore croire qu'on relève leurs positions militaires.

Parmi toutes les personnes que nous avons rencontrées, Syriens ou étrangers, seules quelques-unes (en dehors de nos amis ou des diplomates français) nous ont véritablement et finement dit les choses. Pour ne pas les compromettre, nous ne les nommons pas. Ainsi, quelqu'un nous a mis en garde : « Vous êtes surveillés comme tout le monde est surveillé en Syrie. » Une autre nous a conseillé : « Suivez le programme, comme moi je suis leur programme. C'est le moins risqué pour vous. » Ou encore encouragés : « N'ayez pas peur d'eux, je suis resté des semaines en prison, interrogé par leurs services. Comme je ne les craignais pas et que je tenais bon, je n'en suis pas ressorti le cerveau retourné. » D'autres qui nous ont reçus ont essayé de mettre un brin de délicatesse dans les manières primaires des *mourhabarat*. Je me souviens de cette femme bédouine qui nous a dit : « Pour ne pas répondre à des questions toute la nuit, dites que vous voulez dormir, j'ai préparé votre lit. » Ces hommes et femmes de courage ont éclairé notre marche de nuit syrienne. C'est à ces gestes que nous avons découvert que, même dans le mensonge et les menaces quotidiennes, certains ont dépassé les risques pour nous donner une étincelle. Ils sont en résistance.

21 janvier. 219e jour. 5595 kilomètres

Les douaniers nous obligent à prendre un véhicule dans le *no man's land* qui sépare la Syrie de la Jordanie. On nous enfourne dans un taxi pour quatre kilomètres, sachant que nous n'avons pas de quoi payer. Les *mourhabarat* tiennent à nous offrir ce cadeau de sortie.

La Jordanie nous ouvre les bras. Nous marchons décidés, droit vers la frontière israélienne. Au deuxième soir, un homme nous stoppe et nous interpelle en anglais :

— Savez-vous vraiment où vous allez ?

Sa famille, palestinienne comme les trois quarts de la population jordanienne, nous invite chaleureusement pour une nuit. Avec femmes et enfants, nous retrouvons la joie d'un accueil arabe offert librement. Nous confions au père que nous allons à Al Quds.

— Savez-vous vraiment ce qu'est Israël ? nous dit-il avant de se coucher. Jérusalem a été annexée par les Israéliens en 1967. C'est en territoire palestinien occupé. Demain peut-être, vous serez chez nos ennemis !

Le lendemain, quelques kilomètres plus loin, des enfants palestiniens qui vivent dans la vallée du Jourdain nous insultent. « *Fuck you, fuck you !* » crient-ils parce que nous sommes occidentaux et que nous allons vers Israël. Deux gamins s'approchent, l'un me cogne

avec l'épaule et l'autre me crache dessus. Ces insultes tombent, mais glissent sur nous. Nous accélérons le pas sans répondre aux provocations, qui ne sont pas pour nous mais pour ceux d'en face. Cela nous atteint moins, car nous ne sommes pas partie prenante dans le conflit israélo-palestinien. Ils cherchent à nous humilier, ils veulent notre colère. Ils mériteraient une raclée commune. Leurs parents ne la donnent pas. Nous restons en silence et acceptons. Sans doute ces gosses ont-ils d'excellentes raisons pour répondre aux humiliations israéliennes subies depuis trois générations. Parce que nous sommes à pied, vulnérables et inférieurs en nombre, ils défoulent une rage et une souffrance dont nous ne sommes pas coupables. Ce qui me gêne plus, c'est que ces enfants de dix ou quinze ans ne connaissent que la violence et les pierres comme armes contre leur désespoir. En jetant des cailloux, ils élèvent eux aussi davantage le mur qui les sépare des Israéliens.

Je revois encore le dernier acte de la comédie syrienne, il y a tout juste trois jours. Il était joué par une bande d'enfants. Ils étaient une quinzaine. Ils ont attendu que nous les dépassions et, par-derrière, nous ont lancé des pierres. L'une a touché mon sac, l'autre mon mollet. J'ai crié, atteint par surprise. Mathilde heureusement a été épargnée. En accélérant, j'ai hurlé ma colère et leur honte. Les gosses continuaient par plaisir. Des *mourhabarat* en moto sont intervenus pour les éloigner. Leur filature aura au moins servi à nous protéger. Mais, de loin, j'ai vu un gamin me fixant dans les yeux, des pierres dans les mains, faisant de ses bras le V de la victoire. J'ai pensé en le regardant que les pierres injustes qui m'avaient touché étaient aussi un jet de vérité. Il fallait les mettre dans nos sacs, dans la poche des tristes réalités.

14
Mathilde
LA TERRE PROMISE

Il y a de ces voyages qu'on dirait faits pour illustrer la vie même et qui peuvent servir de symboles à l'existence.

Joseph Conrad

Israël-Territoires palestiniens

21 janvier. 219e jour. 5595 kilomètres

— Dehors ! Repartez en Jordanie.

La réponse claque comme un douloureux soufflet. C'est un ordre, indiscutable. Depuis trois heures, cet officier des douanes israéliennes, plus cerbère que femme, détient nos passeports en otage. Rien n'a pu faire fléchir sa rigidité, rien n'a pu ouvrir son visage aussi fermé que la frontière. J'entends encore ses paroles :

— Vous n'arrivez pas dans un pays comme les autres. Vous voulez entrer en Israël. Ce n'est pas parce que ailleurs, vous êtes entrés que ce sera aussi facile ici. Vous êtes sans domicile fixe, sans argent.

Nous savions bien qu'Israël n'a rien d'un pays ordinaire. Les drastiques mesures de sécurité de cet Etat en guerre n'expliquent cependant pas l'humiliante arrogance de ses policiers des frontières. La peur transforme les coeurs en pierre, les limites en murs.

Le voyage, les kilomètres accumulés depuis sept mois, les millions de pas et d'efforts pour atteindre notre rêve : tout s'écroule comme un château de cartes. Édouard s'effondre en larmes. C'est la troisième fois que je le vois pleurer depuis notre départ. C'est la plus douloureuse. Nous remontons dans le bus obligatoire pour franchir les quelques centaines de mètres du *no man's land* entre Israël et la Jordanie. La jeune fille qui nous remet nos passeports, voyant nos pleurs, a un mot gentil :

— Je comprends, je suis désolée. Je ne peux rien, personne ne peut rien contre une décision du ministère de l'intérieur.

Israël nous ferme la porte au nez. Pour la première fois, c'est tout un État qui nous dit « non ». Le « non » qui arrête. Pour quelle raison ? Nous ne le savons pas. Le personnel des douanes israéliennes est aussi aimable que des grilles de prison, aussi avare en paroles que le pire des misanthropes. Est-ce à cause des nombreux visas syriens, jordaniens, turcs, de ces étranges tampons des Balkans ? Est-ce la barbe d'Édouard qu'il n'a pas taillée depuis sept mois ? Nos poches vides ? Nous prend-on pour des ennemis d'Israël après avoir été suspectés d'être israéliens en Syrie ?

Les gardes-frontières jordaniens sont presque contents de nous voir revenir :

— Ah ! il n'y a pas que les Palestiniens et les Jordaniens qui se font refouler par Israël... Même des Européens !

Les frères ennemis règlent leurs comptes, nous n'avons pas envie d'entrer dans leur jeu. Notre rêve s'est brisé sur le dos du Jourdain.

22 janvier. 220e jour. 5595 kilomètres

Nous avons pu joindre notre ambassade à Amman. Nous retentons le passage au même endroit, le pont Sheikh Hussein, la frontière nord entre la Jordanie et Israël. Derrière leurs lunettes noires, les douaniers et les policiers nous paraissent plus lugubres encore qu'hier. L'interrogatoire de la jeune douanière est moins long. Elle s'est drapée du même masque de marbre dur et froid que les autres. Cette fois, l'officier de service est un homme. Pas plus agréable que sa collègue, il nous livre cependant quelques indications en plus d'un second refus.

— De quoi avons-nous besoin pour entrer ?

— Un billet d'avion retour, de l'argent liquide et une carte de crédit, une réservation d'hôtel, répond-il sèchement.

— Si on vient avec tout ça, on pourra entrer ?

— Je ne sais pas.

Voilà sans doute où le bât blesse : l'argent. Nous n'en avons pas. Nous n'avons plus ni métier ni adresse. Nous n'avons rien. Nous ne pouvons donner aucune garantie que nous ne resterons pas sur le territoire israélien. Nous sommes réduits à ce rien de l'avoir. Notre mode de voyager trouve là sa limite la plus paradoxale : la carte de crédit sera sésame d'entrée en Israël. Du moins espérons-le.

Nous avons perdu au pied du mur un peu de notre naïveté. Nous pensions entrer plus facilement dans l'État hébreu. Certes, nous étions informés du conflit, mais loin d'imaginer les conséquences qu'il engendrerait sur nous. Nous nous croyions étrangers à cette guerre. Pourtant, malgré nous, dès notre entrée au Proche-Orient, nous avons été plongés dedans. En Syrie, en Jordanie et maintenant en Israël,

nous sentons sous nos pas la tension et la peur devenues maîtresses des systèmes politiques. Que l'on veuille ou non, la tentation est de choisir un camp ou un autre. Mais nous n'avons fait que passer. En prenant parti, nous ne ferions qu'accroître le conflit et l'étendre au reste du monde par nos dires. Il faut faire un pas qui rapproche plutôt qu'un pas qui éloigne. Et il est d'abord à faire en nous, chez nous, avant de demander aux autres de l'accomplir.

Durant une semaine dans la capitale jordanienne, avec l'aide précieuse et efficace des diplomates de l'ambassade de France, nous préparons l'ultime tentative.

— D'abord, on se fait envoyer une nouvelle carte bancaire, dis-je à Édouard. Avec, on pourra acheter un billet d'avion Tel-Aviv-Paris, preuve que nous ne resterons pas en Israël.

— Si cela peut nous ouvrir les portes de la Terre promise...

Les services consulaires français se coordonnent pour appuyer notre passage auprès des autorités israéliennes. Nous serons sous bonne escorte : le consul de France à Amman et celui de Haïfa se sont donné rendez-vous à la frontière le jour où nous repasserons. Édouard rase sa barbe. Nous contactons des amis à Jérusalem, un couple franco-israélien, qui nous écrivent en hébreu une lettre d'invitation, tandis que le patriarcat latin de Jérusalem nous envoie une lettre de recommandation.

C'est la dernière épreuve : il faut encore tout lâcher dans la confiance. Nous devons même quitter ce désir farouché qui nous a fait avancer jusque-là, désir encore trop humain : celui de pouvoir nous vanter d'un périple parfait, celui de vouloir être les maîtres absolus de notre existence sans rien nous laisser imposer. Il faut que nous arrêtons de chanter : « Que Ma volonté soit faite », pour accepter de dire en vérité : « Que Ta volonté soit faite. » Nous sommes prêts à ne pas arriver à Jérusalem.

27 janvier. 225e jour. 5626 kilomètres

Une semaine et trois tentatives. Rien de moins pour franchir le pont Sheikh Hussein au-dessus du Jourdain. Ce sont les deux cents mètres les plus longs de tout le voyage : du 0,001 kilomètre à l'heure de moyenne. C'est hébraïque : la Terre promise n'est pas due, elle se reçoit comme un cadeau.

Nous venons de faire notre seule entorse volontaire à la marche : trente kilomètres dans la voiture du diplomate français venu nous accueillir à la frontière. Nous n'avons pas eu le courage de faire demi-tour. Notre voyage ne sera pas totalement fidèle à notre rêve. Il

manquera toujours ces trente kilomètres, trace visible de notre faiblesse. Nous faisons les comptes :

— Trente kilomètres, six heures de marche, dis-je à Édouard.

— Plus ceux qu'on a dû faire en voiture. Tu te souviens : deux cents mètres sur le pont du Bosphore, quatre kilomètres dans le *no man's land* entre la Syrie et la Jordanie et les deux cents mètres entre la Jordanie et Israël. Soit, en tout, sept heures de marche.

Nous ne pensions aller qu'à la force de nos jambes. La route en a décidé autrement.

Les clarisses de Nazareth recueillent la fatigue de cette longue semaine d'incertitude. C'est notre première nuit sur le sol israélien. Par la route goudronnée, le lendemain, nous sortons de la ville. Si le moine de Vézelay qui nous a offert le pain et l'Évangile savait que nous avons dévoré, affamés, le pain, et bien peu le livre ! Le marcheur est trop occupé à lire la nature. Mais maintenant que nous sommes sur la terre de Jésus, ce Juif qui est le sujet et le verbe du petit livre, je relis dans le chapitre 6 de Matthieu, de la ligne 21 à la ligne 34 le passage qui nous avait tant secoués en Bosnie. Il commence ainsi : « Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur... »

Nos pas l'ont senti, nos ventres aussi. Nous avons rencontré des personnages qui ressemblaient à ceux des histoires du petit livre : le bon Samaritain, le jeune homme riche, le publicain, les pharisiens, le bon larron, des femmes de petite ou grande vertu... Pascal, Catherine, Jean-Charles, Vittoria, Silvano, « Juliette », Djuro, Slobodan, Nikola, Martha, Pece, Ender, Mehmet, Talip, Mohammed, Mustafa... Ils étaient présents, avec tant d'autres, au banquet de nos noces de Cana. Tous, même les plus cassés, les plus soûlants et les plus soûlés, avaient pour nous le visage du plus grand des marcheurs devant l'éternel. Ni Che Guevara ni François René de Chateaubriand, il était grand comme Dieu et petit comme un ongle incarné dans le pied de l'homme. Il a souvent fait la route de Nazareth à Jérusalem, traversant alors sans peine la Cisjordanie. Il nous précède en Galilée. À son époque, pas besoin de passeport, de recommandation, d'invitation, de carte de crédit pour aller au-delà du Jourdain. Et quand on venait lui rendre visite de l'Orient, les caravanes n'étaient pas stoppées par un *check point*. Evadé du ciel, mais jugé par la terre, le crime de cet innocent vagabond fut de toujours avancer, avec, derrière, à contre-courant des hommes. Ce Dieu des chrétiens a pris notre peau pour qu'on la lui fasse. Ce marcheur était gênant.

Par mesure de sécurité, nous avons choisi de ne pas traverser à pied les Territoires palestiniens. Nous faisons un détour en longeant la Ligne verte par l'ouest. L'invisible ligne de partage de 1949 est

devenue visible : un haut mur gris surmonté de barbelés sépare les deux peuples, israélien et palestinien.

Les panneaux sont écrits en hébreu et en arabe. J'aime lire par des signes concrets notre avancée, sentir enfin que le but espéré n'est pas inatteignable. Rien ne semble pouvoir nous arrêter. Nous allons d'un bon pas, malgré la pluie diluvienne et le vent qui s'abattent sur la Galilée. Les routes israéliennes sont des voies modernes en parfait état. Les cultures maraîchères de la plaine d'Yzréel sont impeccables. Tout est calme, propre et bien rangé. Incroyable construction que celle de l'État d'Israël sorti du désert.

Nous dormons dehors sous un olivier secoué par les bourrasques. Personne ne veut nous accueillir. Est-ce la peur ? Dans ces villages vivent des Arabes israéliens, citoyens pas tout à fait comme les autres de l'Etat hébreu. Ils ne font pas leur service militaire. Ils risqueraient d'avoir à tirer sur leurs frères ou leurs cousins de Cisjordanie et de Gaza. Certainement, on nous prend pour des Israéliens. De nombreuses voitures s'arrêtent à notre hauteur et on nous demande en hébreu la direction de tel ou tel village, *kibboutz* ou *moshav*. Les randonneurs existent donc dans ce pays occidentalisé. Nous croisons souvent des coureurs ou des cyclistes, ce qui ne nous était pas arrivé depuis des mois. La vie paraît « normale » côté israélien.

29 janvier. 227e jour. 5676 kilomètres

David et Tami vivent « normalement ». Ce jeune couple juif nous a recueillis sous la grêle violente. Ils habitent non loin de la ville côtière de Hadera, dans un *moshav* [3]. Ils viennent d'emménager dans une maison neuve.

— Vous êtes nos premiers invités. Soyez les bienvenus, nous lance David en anglais.

Nous ne nous y attendions pas. Après les deux refus à la frontière, nous étions refroidis par les Israéliens.

— Il neige à Jérusalem, et ici ce n'est pas mieux. Vous ne pouvez pas repartir, même les bus ne circulent pas.

Ce n'est pas une, mais deux nuits que nous passerons chez eux. David a tellement insisté que nous avons accepté, prenant une journée de repos en abandonnant encore un peu de cette impatience d'arriver enfin. Nous ne sommes qu'à trois jours de marche de Jérusalem.

David et Tami ont notre âge. Leurs grands-parents respectifs ont fait leur *aliyah*, leur retour en Israël. Lui est d'origine yéménite, elle d'origine polonaise. Ils se sont connus au service militaire. Le bac en poche, les garçons en ont pour trois ans, les filles pour deux ans.

Partout, dans les arrêts de bus, au coin d'une rue, on croise ces jeunes conscrits, treillis vert ou beige et lunettes noires. S'ils ont encore la candeur des adolescents et l'allure nonchalante, le fusil qu'ils portent en bandoulière ne trompe pas sur l'état de guerre. Pourtant, David et Tami continuent à vivre. Ils font des projets, aménagent leur vie, leur maison, reçoivent leurs amis, prennent des vacances, ont des loisirs. David nous montre les photos de son voyage de huit mois en Amérique latine après ses trois ans de service.

— Tous les jeunes font ce type de voyage après l'armée. En Inde, en Amérique du Sud, en Asie du Sud-Est, dans les pays où un citoyen israélien peut se rendre. Pour décompresser, oublier un peu. Nous aimerions tellement vivre en paix. Mais je ne sais plus si c'est possible...

Il change vite de sujet en changeant de chaîne de télévision. Tami s'étonne :

— Je ne comprends pas que vous fassiez tant d'efforts pour aller à pied à Jérusalem. Je n'aime pas cette ville, il n'y a rien d'intéressant là-bas. C'est une ville de juifs ultra-orthodoxes. La ville qui bouge, c'est Tel-Aviv. Vivre à Jérusalem, ce n'est pas le rêve des jeunes Israéliens.

Et pourtant, Jérusalem est revendiquée depuis 1980 par l'État hébreu qui, dans sa loi fondamentale, en a fait sa « capitale éternelle et indivisible ». Les différents pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire et administratif, sont regroupés à Jérusalem. Mais la communauté internationale ne reconnaît pas la ville comme capitale d'Israël. C'est pourquoi la majorité des ambassades est à Tel-Aviv. Jérusalem est également pressentie comme la capitale d'un éventuel futur Etat palestinien. Pas étonnant que Tami ne rêve pas d'y habiter : la Ville sainte cristallise les tensions. Son statut reste une question clé dans la résolution du conflit israélo-palestinien. Pourquoi ce petit coin de terre joue-t-il un rôle si particulier dans l'histoire de l'humanité ? Pourquoi est-il objet de tant de passions, tant d'affrontements, tant de désirs et tant de rêves, tant de poèmes et d'oeuvres d'art ? Peut-être parce que, comme le chantait le roi David, Jérusalem a été « bâtie comme une ville où tout est lié ensemble ».

David et Tami nous ont adoptés simplement, naturellement comme des amis, des frères. Est-ce possible avec les Palestiniens ? En réalité, les deux peuples ne se connaissent plus guère. Les seules images qu'ont certains Juifs des Palestiniens sont dans les bus, quand une bombe humaine vient se faire sauter, ou celles d'émeutes où un soldat juif se fait lyncher. Les seuls contacts que la plupart des Palestiniens ont avec les Juifs, c'est au *check point*, quand un jeune soldat, fier du pouvoir que lui confère son arme, humilie en public un vieil Arabe. C'est encore dans les Territoires occupés, quand les colons juifs

s'implantent illégalement et rasant les oliviers d'une famille palestinienne. Le mur ne facilitera pas les rencontres. Il n'est ni un mur de séparation ni un mur de la honte. C'est le mur de la peur. Il consolidera la haine.

31 janvier. 229e jour. 5712 kilomètres

Sur notre gauche, nous apercevons les montagnes de Cisjordanie, la Samarie des Juifs. Le soleil est de retour, discret. Dans la ville de Petah Tikwa, une femme nous aborde en français :

- Je me permets de vous demander ce que vous faites.
- Nous venons à pied depuis Paris, nous allons à Jérusalem.
- Ah bon ! C'est pour protester contre quoi ?

Sacré esprit français ! Des gens qui marchent ne peuvent être que des manifestants, réclamant leur dû, leurs droits, criant à l'injustice et au scandale. Des réclamations, des dénonciations, sans doute en avons-nous. Protester n'est pas seulement témoigner désapprobation ou opposition. C'est aussi témoigner de ses sentiments, de sa loyauté, de sa foi.

Nous longeons l'aéroport international Ben Gourion, non loin de Tel-Aviv. Dire que si nous étions venus en avion, nous aurions mis cinq heures pour arriver là...

Nous préparons notre arrivée dans la Ville sainte chez les bénédictins d'Abu Gosh. Le frère hôtelier nous indique quelques sentiers dans les collines boisées de Judée qui nous épargneront les voies rapides allant vers Jérusalem. Il ajoute :

— Vous savez, quand on passe trois jours ici, on est capable d'écrire un livre sur le conflit israélo-palestinien. Quand on reste deux semaines, on peut écrire un article. Mais quand on vit ici, on ne peut plus rien écrire du tout, car on n'y comprend plus rien. On essaie de vivre, c'est tout.

Nous percevons que nous n'y comprenons rien à ce conflit meurtrier qui dure depuis plus d'un demi-siècle. Devant la crasse du monde nous viennent parfois de belles idées pour le révolutionner. Comme nos pas ne sont pas bien grands, comme nous ne pouvons pas changer le monde, nous commençons en essayant de changer notre cœur. La paix chez les hommes ne sera jamais sans la paix en l'homme.

Demain, nous serons à Jérusalem. Mélange d'allégresse et d'appréhension.

Maintenant, notre marche prend fin devant tes portes, Jérusalem... Te voilà enfin, superbe et solide, ô que tu es belle ma Jérusalem. Que ma joie est grande de te voir enfin, là devant mes yeux. De te rencontrer au bout de ma route, comme tu seras au bout de ma vie.

J'ai l'impression d'entendre la clameur des psaumes monter des remparts de la vieille ville. Jérusalem ! Durant des mois, nous avons prononcé ton nom tous les jours, comme un amoureux qui ne cesse de répéter le nom de celle qu'il aime. Aujourd'hui, nous sommes sans voix. Si vous avez un jour senti un vent doux de plénitude comme un accomplissement, peut-être goûterez-vous à celui qui souffle en nous.

Édouard répète « Jérusalem » pour lier le rêve à la réalité :

— Là voilà. J'ai du mal à y croire, dis-je à mi-voix. On l'a méritée...

— Toi plus que moi, dit Édouard.

— Ne dis pas de bêtises.

— Mais si... tu m'as épaté. Mais j'ai eu peur pour toi, tu sais.

— On a marché ensemble.

— Tu as raison, il n'y a que ça qui compte. Et on a réussi.

L'ivresse et l'exaltation seraient trop futiles. Notre joie est profonde. Elle se passe de mots, ils seraient pauvres. Si nous n'avions pas vécu ensemble le froid, la soif, la faim jusqu'à l'épuisement, si nous n'avions pas connu la peur, le rejet jusqu'au doute de soi, certaines vérités nous seraient restées cachées. Si nous n'avions pas connu ensemble l'émerveillement, la joie, de belles rencontres, le don, le silence partagé jusqu'à la communion, certaines vérités nous seraient restées cachées.

Nous avons souvent pensé à notre promesse de nous accompagner dans le bonheur et dans les épreuves. L'amour n'a plus cette résonance mielleuse et naïve qu'on lui prête souvent. Il a un goût fort. Notre couple a marché lentement, parfois péniblement, jusque-là. Nous espérons être un couple qui marchera.

En face de nous, la Trois Fois Sainte resplendit sous le soleil de midi. Nous avons contourné la ville moderne par le nord pour arriver par l'est au mont Scopus, le « mont de la joie » d'où les pèlerins venant de Jéricho apercevaient enfin la Cité sainte. Nous avons continué jusqu'au mont des Oliviers. De longues minutes, nous restons silencieux. La lumière dégage la paix, faisant mentir la réalité des hommes. *Yerushalayim*, en hébreu « vision de paix ». Est-ce une prophétie ? Sur cette terre, les prophéties se réalisent toujours.

Entrée dans la vieille ville par la porte aux Lions pour les juifs, porte Saint-Etienne pour les chrétiens, porte de la Vierge pour les

musulmans. Nos pieds foulent les dalles millénaires, remontent les ruelles vers le terme du voyage. Au Mur occidental, les juifs prient et se lamentent sur leur temple détruit il y a environ deux mille ans. Édouard pose dans ce Mur des lamentations le caillou qu'il a glissé un jour dans sa poche en quittant la France. Nos efforts sont la pierre qu'on apporte à l'édifice du monde. Le caillou est minuscule à côté des énormes pierres du Mur. Il est à la taille de nos pas.

Tout proches, le Saint-Sépulcre et la Croix. Dans la pénombre, nous montons sur le rocher du Golgotha, le lieu du crâne symbolisant notre humanité, où fut plantée la croix du Christ. Nous posons nos bâtons. « Tout est accompli. » Un chemin de croix accepté est toujours un chemin de joie.

Nous terminons lentement par quelques pas du Golgotha au tombeau. De Paris, presque 5800 kilomètres nous séparent de Jérusalem. Sept mois et demie. Moins d'un pas sépare la tête du coeur. Quarante centimètres, les plus difficiles à faire. C'est le voyage de toute une vie, le plus long. De la tête au coeur.

Nous allumons comme promis un cierge pour le pape Rusi de Bulgarie. Dans la flamme qui éclaire nos visages, nous revoyons tous ceux qui nous ont reçus, nourris, lavés, choyés. Tous ceux qui nous ont portés dans leur coeur. Tous ceux qui nous ont rejetés. Les chemins vers les Lieux saints sont de sacrés chemins.

Nous sommes là, dans le tombeau. Nous posons enfin nos sacs. Dans la tombe, rien. Pourquoi tous ces pas pour un tombeau vide ? Ici, il y a deux mille ans, a eu lieu la résurrection du Christ, triomphe sur la mort. Nous sommes allés vers le soleil levant, vers la vie. J'ouvre mon sac. Il est vide, il ne reste pas grand-chose. Comme dans ce tombeau. Pourtant, au fond, je vois un peu de cette victoire qui n'est pas de nous. Ni de nos pas.

Les bâtons se taisent. Nous faisons quelques pas perdus en nous mélangeant à la foule, celle des hommes. La ville nous happe. Un homme pressé tout en noir avec des papillotes me bouscule, un étal d'épices envoie un mélange d'odeurs enivrantes, un Arabe en keffieh veut nous attirer dans sa boutique pour nous vendre sa camelote multicolore, une femme pousse un landau et attrape la main d'un petit en pleurs, un vieux plié en deux sur sa canne peine dans les marches qui remontent vers la porte de Jaffa. Dans la foule des hommes, il y a un âne aussi. Il porte l'eau du vieux monsieur.

L'air fraîchit. Une brise légère se lève. Nous marchons sur les remparts, embrassant du regard la ville arabe et la ville juive. Le soleil termine sa course sur les montagnes de Judée. Au nord, le désert syrien, les plateaux turcs. Plus à l'ouest, les Balkans. Par-delà les

Alpes, très loin à l'horizon, vers le couchant, la flèche de Notre-Dame.
À son pied, le kilomètre zéro.

Que reste-t-il de nos pas ? Ils ont tracé un chemin singulier sur la terre. Le vent l'effacera, le temps l'oubliera. Même dans nos mémoires, la poussière se déposera sur nos souvenirs. Mais dans nos coeurs, nos pas ont dessiné un sillon qui, lui, demeurera. Celui que j'aime, la Terre, les Hommes y ont semé quelques graines et, si le ciel s'épanche, elles germeront.

PRINTEMPS

ÉPILOGUE

Mathilde et Édouard

Si tes enfants ne sont pas meilleurs que toi, tu leur as donné la vie en vain et tu as vécu la tienne en vain.

Alexandre Soljénitsyne,
Le Pavillon des cancéreux

Notre retour en avion, mille fois plus vite qu'à pied, a provoqué un léger décalage horaire. Beaucoup nous demandent : « Alors, ça fait quoi de revenir à la vraie vie ? » C'est drôle, mais nous n'avons pas eu l'impression d'être dans une fausse vie pendant ce voyage. Marcher, aimer, penser, dormir, manger, rencontrer, pleurer, souffrir, se disputer, rire, ce n'est pas la vraie vie ?

Pour ne rien cacher, nous sommes heureux d'être en France, un peu à l'ouest. Nous avons décidé de faire un bilan incomplet. La suite, nous l'écrirons dans dix, quarante ou soixante ans, car nous sommes incapables de mesurer aujourd'hui la profonde empreinte de ce périple.

Financièrement, nous pourrions conclure que l'avantage de ce voyage de noces est qu'il ne nous a rien coûté. Mathilde n'a pas eu la tentation de faire les boutiques inutilement, Édouard n'a pas pu s'acheter le dernier bijou de la technologie. Aller à pied, c'est économique. Pourtant, ce n'est pas la hausse du prix du pétrole qui nous a fait marcher. Nous n'avons rien déboursé, mais ce voyage a eu un prix. Celui des efforts et de la dépense sans limites. Notre banquier n'était pas si mécontent. Pour une fois, pendant sept mois, notre compte n'était pas dans le rouge. Nous avons depuis ouvert un compte commun, un capital confiance à fort taux d'intérêt.

Ecologiquement, notre impact sur l'environnement a été nul. Le marcheur est une plante verte qui dégage du CO₂. Mais il ne laisse pas de traces dans la nature. L'empreinte de nos pas a disparu de la terre. La pluie, la neige, les vents ont oeuvré après notre passage. C'est mieux ainsi pour nous et pour la planète !

Diététiquement, nos pas ont démontré, parfois aux grands cris de

nos ventres, que l'on peut vivre de peu sans être malheureux. La vie est plus simple. On n'est pas que quand on possède.

Premier achat en retrouvant l'usage de notre carte bancaire : un soda. Nous avons passé 232 jours à nous extraire de la société consumériste pour retrouver aussi vite les réflexes de « consodateur ». Mais nous ne regardons plus la canette de la même manière. Nous avons pris du... light ! Une bulle d'espoir.

L'expérience n'éclaire que le chemin accompli. Mais elle donne quelques lumières à la raison. Pas toujours celles que l'on connaît. Nous avons aimé nous retirer pour quelques mois du prêt-à-porter et du prêt-à-penser. Nous faisons désormais plus attention à notre ligne intérieure.

Spirituellement, le penchant naturel de l'homme étant de descendre, nous avons visé haut (un rêve, un désir, le ciel) pour ne pas tomber trop bas. Nous sommes descendus bas (en nous, par d'autres, dans le monde) pour ne pas tomber de haut. Serons-nous à la hauteur de ce que nous avons vécu, vu et entendu ? Une grande marche nous montre souvent que l'on est bien petit. Adviendra ce qu'il adviendra. À Dieu.

Psychologiquement, il nous reste quelques séquelles. Nous repérons souvent dans des villes ou dans des champs quelques bons endroits de bivouac. La nuit, Édouard se lève parfois pour aller ouvrir le réfrigérateur. Quelle vision : il est plein ! Il arrive que Mathilde ouvre la fenêtre quand il pleut et se dise qu'elle aime bien la pluie quand elle ne lui tombe pas dessus. Nous nous retournons encore dans la rue pour voir si les services secrets syriens ne nous suivent pas et, avant de nous coucher, nous vérifions qu'il n'y a pas de micro dans la lampe.

Un psy l'analyserait comme le syndrome du vagabond. Notre psychothérapeute, c'est notre éditeur. Nous avons couché sur le divan ces lignes. Il fallait que ça sorte. Pardon d'avoir trop écrit et parlé, mais ça nous aide à vivre.

Physiquement, notre médecin dit ce syndrome sans gravité, mais on n'est jamais tout à fait guéri d'un fort virus. Il nous a trouvés en pleine forme. Notre tension est retombée. Notre pouls a ralenti. De quatre-vingts, nous sommes passés à soixante pulsations/minute. Sommes-nous moins stressés ? Le médecin dit que la marche est un excellent médicament et que nous pouvons continuer le traitement. Il en a d'ailleurs prescrit à Mathilde quelques heures pour les mois à venir. Elle n'est pourtant pas malade mais elle a pris quelques kilos. Comme elle est fatiguée, elle partira en randonnée avec un âne pour

porter les bagages. Édouard sera donc du voyage. Partir, aimer, ça peut rapporter gros. La marche est le sport le plus conseillé aux femmes enceintes.

Dans un conte de fées, l'histoire se serait terminée ainsi : « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Mais la réalité n'est pas si simple. Ce voyage en est l'illustration.

Culturellement, nous avons du retard sur les sorties cinématographiques. Comme au théâtre, l'amour se joue en plusieurs actes. On ne rentre pas d'un périple comme on tourne la dernière page d'un livre. Un tel voyage de noces n'est pas une parenthèse. C'est un point à la ligne. D'autres paragraphes de la vie s'écritont, plus douloureux ou plus joyeux que ceux que nous avons vécus. Ils seront compliqués comme la grammaire française, pleine de règles, mais aussi d'exceptions. Nous avons senti que si le chemin n'est pas toujours celui que nous souhaitons, il est pourtant une voie toujours favorable.

En rentrant, nous ne sommes pas revenus de tout. Au contraire. Nous avons regardé quelques hommes et un peu du monde dans les yeux. C'est comme si on se regardait dans une glace. Certains jours, ça pourrait être mieux. Le gros mal est un animal commun et bruyant, mais le petit bien une espèce souterraine et silencieuse qui n'est pas près de disparaître. Nous préférons regarder cette espèce-là, à protéger.

Si ce voyage a ébranlé nos certitudes, il a diminué nos doutes. Nous avons perdu quelques illusions et trouvé quelques raisons d'espérer. Notre vie dépendra de la fidélité à notre « oui » pour tenir nos promesses.

Socialement, de retour en France, nous avons vite retrouvé nos habitudes chauvines : râler. Revendiquer. Malheureusement, le couple a peu de droits et beaucoup de devoirs. Rien ne sert de réclamer, de crier sous les fenêtres du ministère de l'Amour. « Plus de confiance, moins de méfiance », « plus de pardon, moins de chiffon ». En amour, il n'y a pas d'acquis, pas de RTT. Le seul slogan, c'est de faire des efforts tous les jours, dans tous les domaines, cent soixante-huit heures par semaine. Aux trente-cinq heures, ça devient alarmant, mais, nous nous en accommodons parfois très facilement.

Nous ne sommes pas à l'abri de l'imprévu mais maintenant nous avons un toit. Nous espérons répondre à la routine par la route. Que nous repartions ou non, nous continuons à avoir des projets.

Édouard n'est pas près de repartir pour un tel voyage ni un tel livre. Un voyage de noces, c'est unique, dit-il. Il ferait bien d'autres périple avec de l'argent, mais sans sa femme, elle se lève trop tôt.

Mathilde annonce qu'elle recommencerait volontiers en voiture et avec son mari, car, dit-elle, Édouard la connaît encore bien mal. Et pour les livres, Mathilde trouve qu'il fait encore beaucoup de fautes d'orthographe pour écrire tout seul. Elle l'aidera. Bref, on va tâcher de s'accorder.

Mais nous sommes déjà d'accord sur une chose : ce n'est que le début de notre connaissance mutuelle. Ce que nous avons vu de l'autre n'est pas tout rose, mais nous a laissés admiratifs. Le meilleur est à venir.

Remerciements

Pour leur soutien, nos parents et grands-parents, nos frères et sœurs, neveux et nièces. Sylvain Tesson, Luc Adrian, Marie-Hélène Renaut pour leur relecture et leurs précieux conseils. Benoît Labre, François-Xavier de Villemagne, Karen Guillorel, Robert et Josy Fontana, Sébastien de Fooz, Raphaël Stainville qui nous ont précédés sur la route et éclairés de leur expérience. Sabine de Soyres qui a marché virtuellement avec nous. L'abbé Marcel Bourland. Marie et Thierry Vermès. Élise et Charles Cruse. Adrien et Axelle Thomas. Alette et Paul-Alexandre Houette. Jean et Anne-Marie Blondel. Renaud et Marie-Astrid Rougé. Quentin Millot. Marie-Agnès Baille. Jean-Baptiste et Maguelone Flichy. Caroline Durand-Viel. Jérôme, Maurween et Katia Veyret. Jordane et Jean-Yves Robin. Marie-Eglantine Lagrange. Marie Coste. Thérèse Martin. Orlando et Sylvie Serra. Thomas et Geneviève Goisque. Priscilla Telmon. Arnaud Contreras. Stéphanie Combe. Céline Hoyeau. L'abbé Guillaume Seguin. Mike et Cathy Horn. Michel Tribut et Laurent Peyroux. Le Docteur Coudry-Vergne. Claire et Jean-Baptiste Mayer. Charles d'Assekrem. Frère Romaric et Raymond Hardy, le père et le maire qui nous ont permis de nous dire « oui ». Laurent Philippe. Joël Mergui, président du Consistoire de Paris-île-de-France. David Cohen, consul d'Israël à Paris. M. Bernard Kouchner, ministre des Affaires étrangères et son Cabinet, en particulier M. Ménard. La rédaction de *Paris Match*, en particulier Olivier Royant, Guillaume Clavières, Julien Négui et Virginie Clavières. Patrick et Chantai Edel, Cléo Poussier-Cottel de la Guilde Européenne du Raid. La Société des Explorateurs français. Stéphane Millière et toute l'équipe de Gédéon Programmes : Carine Nonnenmacher, Frédéric Réau, Nicolas Vidalenc, Laurence Corre, Fred Duez, Agnès Garaudel. Patagonia : Isabelle Susini. Canon : Jean-Claude Hebet. Gisèle Plantée, l'équipe et les lecteurs de *Zenit*. Tous ceux qui ont marché et porté nos sacs en pensées.

Bernard Fixot et son équipe, en particulier Edith Leblond, Catherine de Larouzière, Caroline Lépée, Eloïse Ghertman et Valérie Taillefer pour leur confiance et leur travail.

Sur les routes de France :

Barmak et Paloma Akram. Pierre-Jean et Martine Gravelle. Les sapeurs-pompiers de Champagne-sur-Seine. Liliane Portié. Michel et

Bernadette Doublet. Janine Porchez. Jean-Marie Cocot, notre chausseur préféré. Olivier Bouttin. Les frères et soeurs des Fraternités monastiques de Jérusalem à Vézelay. Hervé et Brigitte Le Maréchal. Marguerite-Marie de Paray-le-Monial. Maurice et Jeanne Vantard. Florence Bolard qui voulait nous prendre en stop. Désirée Leclercq. Jean-Charles Giroud. Anne-Lise Chavent. Pascal et Catherine Jost, François et Bernadette Aubel. Orane Martine.

Sur les routes de Suisse :

Jean-Louis et Éliane Schlaefli. Malcolm, le pianiste. Les Chanoines de Saint-Maurice. Simon, Albert et Patricia Bruchez. Le P. David Memema du Cameroun. Le P. Bruno Zurbriggen. P. Stefan Roth. Myra Vandendriessche.

Sur les routes d'Italie :

Vittoria Chappoz. Marcel et Janine Riccarand. Cesare et Paola Pericoli. Le curé de Cerro Maggiore. Roméo et sa « Juliette ». Lino et Rosella Generoso. Don Bernardo Chiodarogi. Philippe et Isabelle Cousin. Alberto Grego. Pio de Pietrelcina. Don Silvano Rampo. Mateo et Catia Sala, Nadia et Mario Brivio. Don Gianni Fassina. Don Dario Franco. Francesco Bernardone.

Sur les routes de Croatie :

Claude et Sophie Roux. La famille Munjas. Djuro Basaric. Dusan et Mara Gutesa. La famille Zdunic. Ana et Mile Lakic. Les moines de Dragovic et Dusko Simpraga. La famille Zaper. Les franciscains d'Imotski.

Sur les routes de Bosnie-Herzégovine :

Messieurs Castellani, Goutorbe, Viguie et Cavaleri, militaires français. Pierre Simon. P. Philippe Nahan et les militaires de la base française de Mostar. Adnan Duliman et Amra Balalic. Soeur Anna-Katherina et la Communauté des Béatitudes à Mcdjugorje. Krulj et Natacha Radivoje et la mairie de Nevesinje. Le pope de Gacko. Paule Vukovic. Le Capitaine Arnaud Bréchignac et ses hommes.

Sur les routes du Monténégro :

Famille Pavlovic. Radomir Vujici et ses fils Dordije et Dejah. Nikola à Ostrog. Rosa et Marina Cirakovic. Bato Bulatovic. Perisa-Cole Bulatovic. Darinka Adzic, super Baba. Branislav et Anka Novovic. Vojislav Rajovic.

Sur les routes du Kosovo-Serbie :

Les gendarmes français de la KFOR et des Nations unies croisés à plusieurs reprises et spécialement Valérie Vial, Patrick Cayssials et Pascal Cuffaut. Les Filles de la Charité de Pec. Dobrilja au Patriarcat de Pec. Le médecin-chef Olivier Gisserot et son équipe. Soeurs Sara et Efrosinja à Gracanica. P. Radoslav et sa famille. Shérif Sopa. Sami Dalloshi et sa famille.

Sur les routes de Macédoine :

Fatmire Reka et son fils. Slavica et Cedo Tasevski. Duzco. Zorica Davitkovska et ses élèves. Pece et Maja Stankovski.

Sur les routes de Bulgarie :

Christo Smocevski et son épouse. Carole Fuchs et Vladimir Arnaoudov. Maria et Veronica Farfarova. Pope Rusi Ivanov Ivanov. P. Daniel Gillier, P. Claudio Molteni et Aynar. Ivan et Vasilka Valkovi. Cesko Ceskovi.

Sur les routes de Turquie :

Halil Filiz. Les nombreux pompistes qui nous ont offert du thé, notamment Kader, Mme Djamila, Ahmet, Cavit, Aziz, Faret'in. L'officier Murât de la gendarmerie de Selimpasa qui nous a offert une nuit d'hôtel. La famille Laurent à Istanbul. Kemal le boulanger. Le pâtissier d'Izmit. Tekin Kôçet. Ahmet Gezer. Necati Yilmaler et sa famille. Ender et Gülsen, Nahit, Serkan Serbes. Hayrettin Celiktas. Ismail et Emine Korkmaz. Ali et Hawa Karaman et leurs filles Melek, Merve et Dilek. Yilmaz et Ebru Cankaloglu. Ahmet Akgün. Imam Bahauddin Genç, le Mukhtar et l'épicier de Kirsheyler. Asim Cankaya. Haci Ahmet Gülmez. Ekrem Yilmas. Mehmet Emin et Yasmine Güner et le maire d'Haymana. Halit Koç et l'imam de Calis. Cihan Gôzübüyük. Mustafa Berk et le propriétaire de l'hôtel de routiers. Cendet Koças et l'imam de Sanlikisla. Rahmi Camdam. Durmus Sayin. Talip et Nebahet Yalim et leurs enfants. Nazim et Kôksal Baser. Nurettin et Fatma Güzel. Huzeyfe Yavuz Balci. Ramazan et Suna Erdogan. Yusuf Karaduman. Deniz Piskin, sous-préfet de Feke. Mustafa Kelleci. Emir et Safiye ôzkara. Durdu Mehmet Yurtsever. Hibrahim Kaçmaz. Talat ôce. Halil Ates. Gülsen Can et ses voisins. Abdi et Yeter Polat, Hussein, Hamide et Hasan. Les douaniers du poste frontière d'Oncupinar.

Sur les routes de Syrie :

Anne, Cécile et Myriam du Point Coeur d'Alep. Soeurs Anne, Marianne et Anne-Françoise du Carmel d'Alep. Thomas Paucot. Maria et Candide Soci, consul de France à Alep. P. Zygmunt, sj. Tous ceux qui nous ont accueillis de gré ou de force et dont nous n'avons pas su le nom, notamment une famille de bédouins, un mécanicien, un policier, un épicier et un cheik joaillier. Hasan Mare. Fawaz et Lina Mahfoud. Ahmet le bédouin. Hassan le fabricant de tapis. Les Jésuites de Homs. Abdelmasir Atyeh. Olivier et Virginie Fay. Soeur Claire-Marie et F. Yusuf. P. Toufic Eid. Bénédicte de Montlaur, François Le Forestier qui ont adouci notre route. M. Michel Duclos, ambassadeur de France, et son épouse.

Sur les routes de Jordanie :

Abouna Galeb Bawwab et sa famille. Alshane Mohsen. Hanna. Moon Hya-Sin et Khalid Al-Tahat. L'ambassade de France à Amman, en particulier le premier conseiller Frédéric Bontems et sa famille, Nelly Humbert, consul de France et Delphine Barré. Thierry et Marjorie Wiley. Sonia et Guillaume Cario. Denis et Giovanna Winckler. M. James Watt, ambassadeur de Grande-Bretagne en Jordanie. Gabriel Humbert, pierre vivante de Jerash.

Sur les routes d'Israël et des Territoires palestiniens :

Le consul général de France à Jérusalem, M. Alain Rémy et son épouse. Catherine Yvert, consul de France à Jérusalem. Mme Forgeron, consul de France à Haïfa et Stéphane Harzelec. Ofer et Laure Zalzburg. Gabriel Morin. Joseph, dénicheur spécialisé de lieux de bivouac. Myriam et les Clarisses de Nazareth, tout particulièrement Soeurs Marie-Edmée et Joséphine. David et Tami, Ljuba et Tal. Les moines de Latroun et d'Abu Gosh. Caroline Trompette. Franck Bonneveau. Ala de Ramallah. Marc et Aliénor Lamoureux. Michel et Nicole L'Hénoret. Sami, Luna et F. Lucas à Tabgha.

Et tous ceux dont nous ne savons pas le nom mais qui nous ont aidés au long de la route.

Si vous souhaitez contacter les auteurs pour une question précise, une conférence, une projection de films, une exposition : www.enchemin.org.

DE PARIS À JÉRUSALEM

De Mathilde et Édouard Cortès

Retrouvez l'intégralité de l'aventure de Mathilde et Édouard Cortès en DVD !

Une série documentaire de 7x26' pour partager leurs aventures sur la route. Equipés d'une petite caméra, Mathilde et Édouard ont filmé, chacun avec leur regard, leur quotidien : des rencontres, des paysages, leurs impressions, leurs moments de joie et de doute...

Partez pour 6000 km d'aventures !

Disponible en DVD le 3 février 2009 www.bacboutique.com

NOTES

- [1] Prière slavonne incontournable chez les orthodoxes, qui signifie : « Seigneur, prends pitié de nous. » Nous retranscrivons ici ce que nous avons compris phonétiquement. [\[Ret\]](#)
- [2] Nous avons préféré pour les noms propres et quelques mots courants de la vie turque une écriture phonétique à l'écriture littérale, car certaines lettres turques ne se prononcent pas comme leur équivalent français. [\[Ret\]](#)
- [3] Village de communautés agricoles coopératives associant plusieurs fermes individuelles, à la différence des fermes collectives du *kibboutz*. La tendance dans les *moshav* est de réduire le fonctionnement collectif pour une plus grande autonomie économique et sociale. [\[Ret\]](#)

PHOTOS

Le point de départ de cette aventure, c'est notre amour. Nous nous sommes dit « oui » pour le meilleur et pour le pire, et surtout pour ce voyage de noces hors du commun : nous irons de Paris à Jérusalem à pied et sans un sou en poche. Six mois, huit mois, un an, peu importe, puisque nous avons décidé, il y a une semaine, de marcher ensemble toute la vie.



Par la belle matinée du 17 juin, nous entamons notre voyage de noces, avec le goût de l'inconnu pour seul bagage. Sur la carte, nous cherchons la voie qui nous fera quitter au plus vite le périphérique parisien. Nous piaffons déjà d'impatience de fouler les forêts des Balkans, les steppes d'Asie Mineure, les déserts de Syrie, les eaux du Jourdain...



Dans nos sacs à dos, il y a tout pour survivre : sac de couchage, tapis de sol, sous-vêtements, polaire, chèche en coton, cartes, boussole, lampe, savon, médicaments, bâche pour la nuit. Une bouteille en plastique dotée d'un tuyau. Un couteau suisse, avec un stylo pour écrire notre carnet de voyage. Par sécurité, Edouard a pris une bombe lacrymogène. Mais le luxe des luxes, c'est ma pince à épiler !



Les premiers jours, nos pieds avalent le goudron. Toutes les deux heures, une pause. Il faut démarrer doucement, roder nos corps, faire nos chaussures. Le paysage se

modifie. Le vert mord dans le gris.



Nous avons choisi d'être pauvres pour laisser la place à l'inconnu et aux rencontres. Un homme aux yeux rieurs s'arrête sur le bord de la route, c'est Jean-Charles, garde-forestier, cocher et conteur qui nous invite chez lui pour un café.



Un autre jour, l'orage éclate, nous nous réfugions dans une caserne pour la nuit. Après avoir mis le feu à quatre étages hiérarchiques, le major des pompiers débarque, amusé par notre histoire.



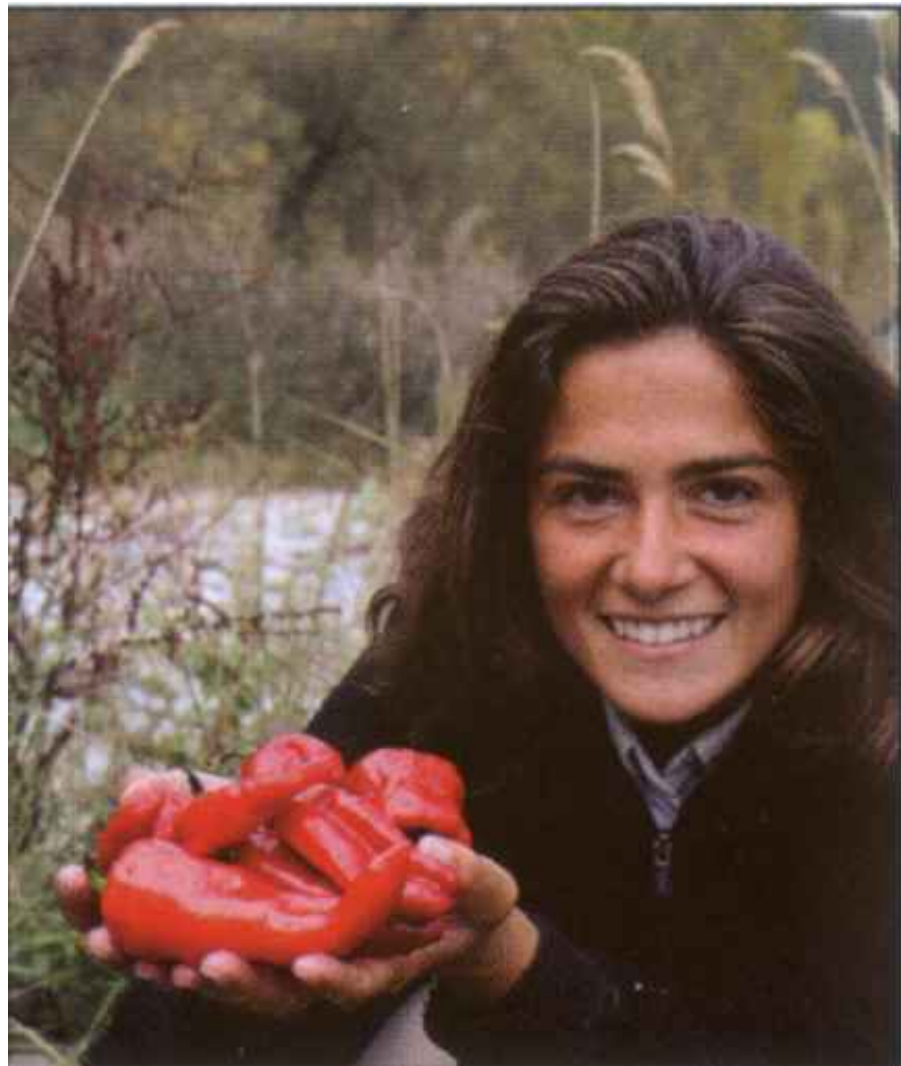
Maurice, Jeanne, Michel, Martine... les gens qui nous ouvrent leur porte sont nombreux. Nous ne nous attendions pas à être si bien accueillis en France.

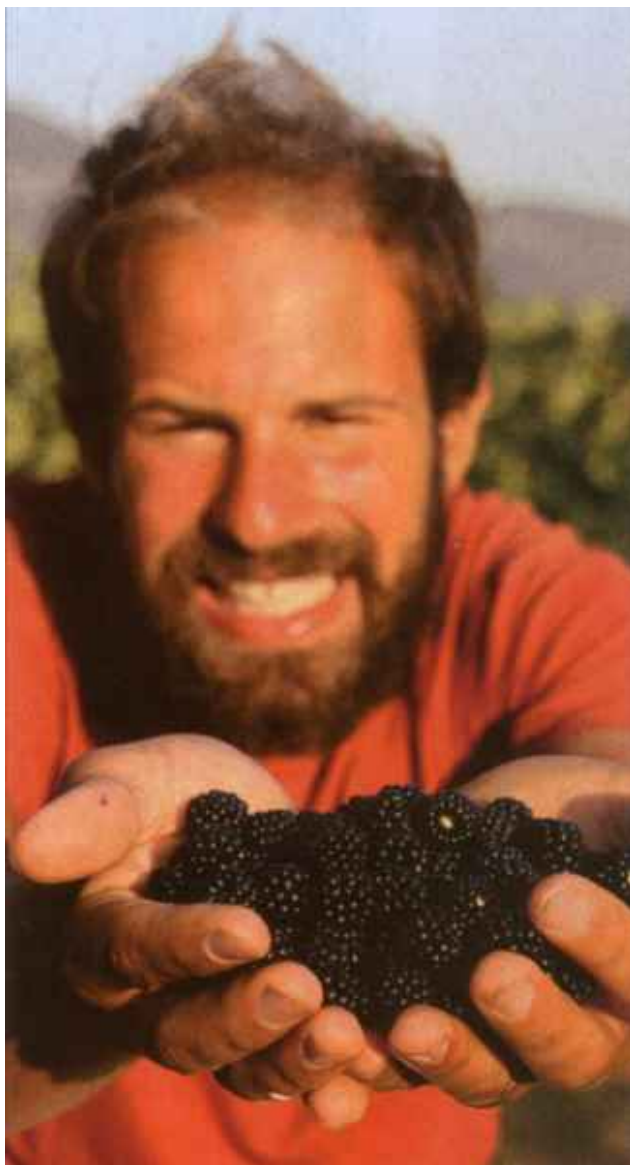


Nous quittons les chemins de randonnée français pour les sentiers suisses de « Tourisme Pédestre ». Dans les terrasses des vignes de Lavaux, nous surplombons le lac Léman.



Hors des zones urbaines, nous trouvons plus facilement à manger. Tout au long du voyage, certains fruits assurent notre survie : cerises, abricots, raisins, figues, mûres, prunes, amandes, noix, pommes, poires...





Mes pieds me font hurler de douleur. Pour continuer à avancer, je retire carrément mes chaussures. Trente kilomètres plus loin, mes chaussettes sont usées. Elles ont avalé l'herbe, la mousse, les ronces, les cailloux, la terre et l'asphalte. La plante des pieds me brûle.



J'appréhende cette étape dans les Alpes. Nous devons franchir un glacier pour passer un col à 3300 mètres et atteindre l'Italie. Marcher en baskets sur un glacier me terrifie. Edouard ne comprend pas totalement mon angoisse. Nous nous disputons.



Nous passons enfin la frontière italienne. La tête dans les nuages, nous sautons de joie, grisés d'avoir franchi le col. Nos yeux survolent le fracas de glace et de rocs, les pierriers, les prairies, les ruisseaux et un chemin qui emprunte la gorge de la vallée.



Dans la descente, nous devons traverser des dizaines de rivières. J'attrape la main de Mathilde et la tire sur l'autre rive n'ayant comme seul appui que l'eau sous mes pieds.



Où suis-je ? C'est la question du vagabond. Tous les matins, nous nous réveillons dans un lieu étranger. Sur les 232 nuits de notre voyage, nous avons passé la moitié dehors : au bord d'un lac en Suisse, sous l'auvent d'une église, dans une grange, dans des cages de foot ou au bord de l'Adriatique, à la belle étoile...

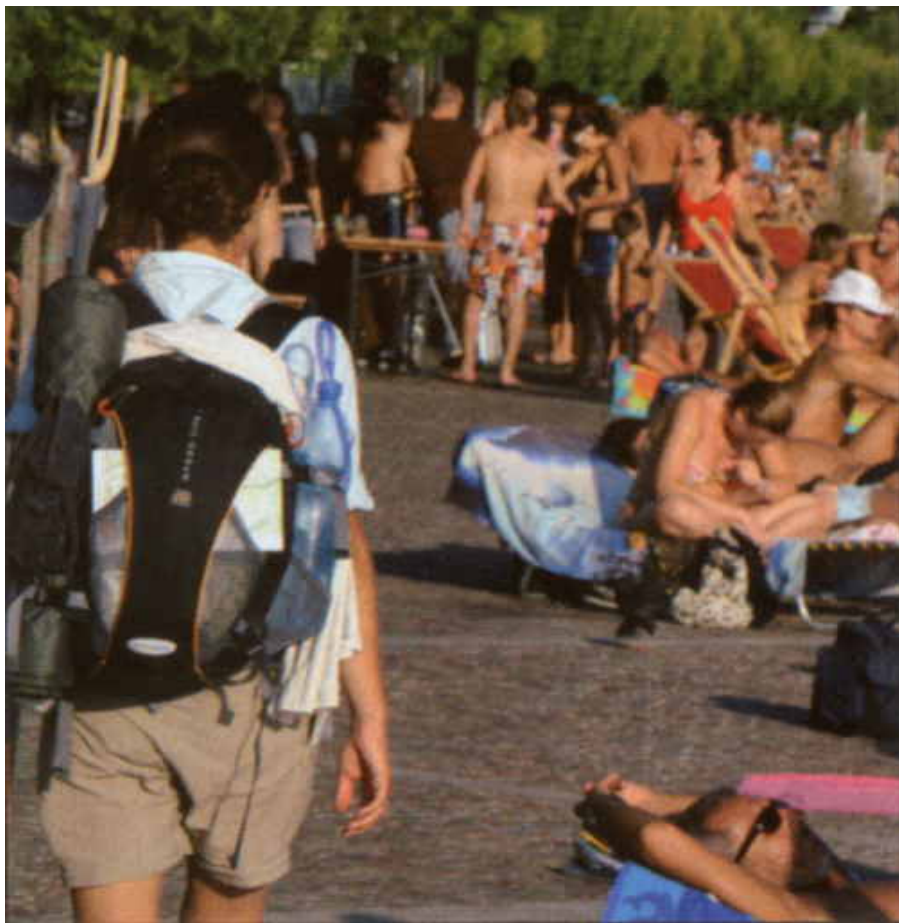




Installer le bivouac est devenu un rituel : nous allumons un feu, montons la tente. Les étoiles s'allument au firmament. Nous écoutons les sons nocturnes : le cri d'un oiseau de nuit, le craquement des branches mortes sous les pas d'un animal, le vent dans les arbres... Chacun notre tour, nous rédigeons les souvenirs de la journée sur le cahier. Les dernières flammèches nous chauffent tandis que nous nous glissons dans nos duvets. Détail non négligeable : nos deux sacs de couchage peuvent s'accrocher l'un à l'autre. Appréciable, pour un voyage où tous les soirs, c'est la noce.



Pendant trois longues semaines, nous traversons l'Italie jusqu'aux rives de l'Adriatique. Ce sont les vacances d'été. La côte trop touristique ne se prête pas à notre manière de voyager. Nous passons inaperçus au milieu des touristes. Pas de rencontres.



Il est temps de quitter la côte pour nous enfoncer dans la montagne. De ferme en ferme, les gens nous saluent d'un grand geste amical. Nous savons à peine leur dire bonjour dans leur langue, le serbo-croate. Une vieille dame tout en noir nous fait signe d'approcher. Nous en profitons pour lui demander notre direction. Souriante, elle se met à nous parler. Nous ne comprenons rien. Elle éclate de rire et nous entraîne chez elle.



« Attention ! me lance Édouard. » Un panneau sur le bord de la route indique la carte des terrains minés. Seul le tracé de la route sur laquelle nous progressons est déminé. Nous traversons des villages déserts. Les maisons abandonnées sont criblées de balles, les toits soufflés par des explosions. Il n'y a plus personne. Au Kosovo, outre les habitations, les églises serbes sont aussi à terre.



Cela fait trente-six heures que nous n'avons rien mangé. Heureusement, nous croisons un vieil homme au bord du chemin, aussi surpris que nous de voir enfin quelqu'un dans ces villages désertés. Djuro est un Serbe qui vit en Croatie depuis toujours. En notre honneur, il sort sa petite guitare et entonne à tue-tête des chansons assorties de grands cris. Sa joie est communicative.



Dans un alpage vallonné du Monténégro, Marina, la fille de la bergère trait habilement les vaches. Rosa, sa mère, nous invite pour la nuit. Commence alors le rituel de l'hospitalité balkanique. L'eau-de-vie de prune, la schliva, suivie par le café turc bien sucré puis le fromage, le pain, le jambon, les poivrons et le yaourt à boire.



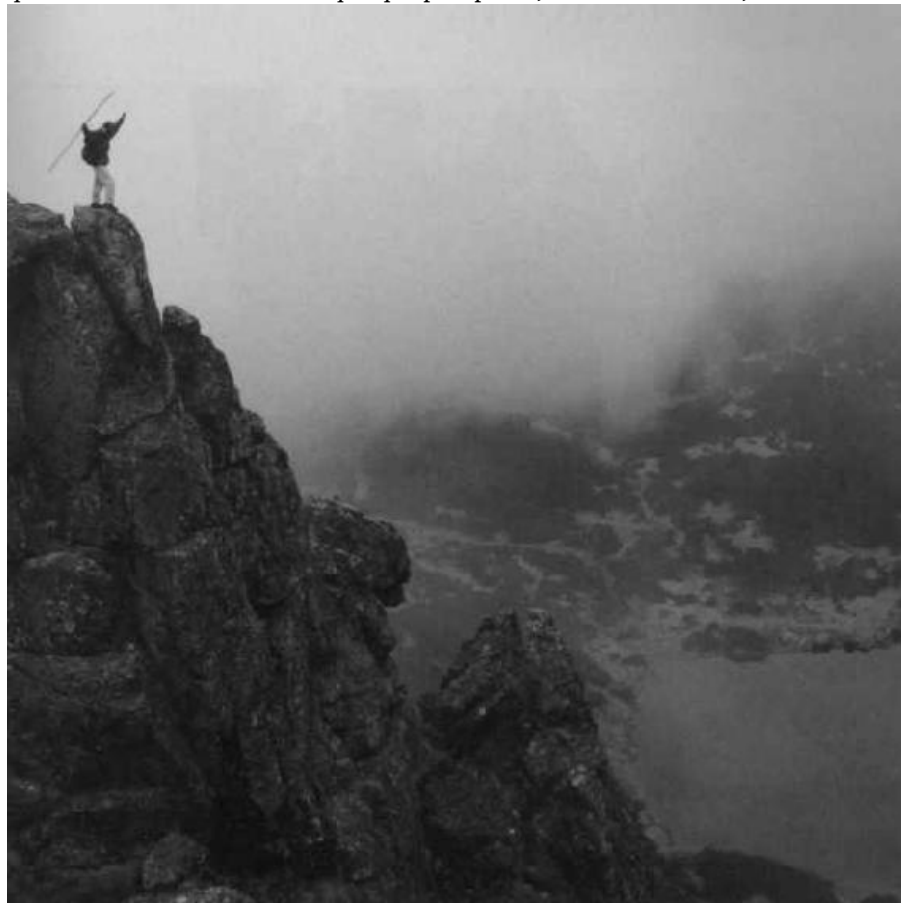
Le lendemain, Rosa nous accompagne jusqu'au village de Staro Celo avec son cheval gris, quatre grosses bûches sanglées de chaque côté.



Aujourd'hui nous sommes invités par une famille d'artistes. « Venez visiter notre atelier », lance Radomir, le père. « Si vous voulez, je vous dessine », propose Djordje, le fils. En quelques minutes, il griffonne deux silhouettes, sacs aux dos, avec des grands bâtons. Sous sa plume s'ouvre la montagne noire qui se fend en deux pour nous laisser passer. « À vous de dessiner le décor autour des deux personnages, nous dit-il en nous tendant le dessin. Moi je peins mes rêves, vous vous les vivez. »



Le temps n'est pas de notre côté. Un crachin continu tombe au coeur du massif de Rila, en Bulgarie. Après un raidillon, nous débouchons sur une large steppe jaunie et spongieuse. Elle nous mène à un cirque majestueux, entouré de monts gris. Le col que nous avons à franchir est quelque part par là, dans le brouillard, à 2600 mètres.



Filant vers la ville de Plovdiv en Bulgarie, un homme nous appelle. À sa barbe, nous le reconnaissons : c'est un pope orthodoxe. Il nous offre à manger et nous chante des mélodies orthodoxes avant de nous quitter. Quelques heures plus tard, quelle n'est pas notre surprise de le retrouver à l'entrée de Plovdiv ! Il nous attendait pour nous présenter un ami qui habite la ville.



De notre entrée en Turquie jusqu'à Istanbul, la route est peu propice aux rencontres. Nos seules pauses sont dans des stations-service. A chaque fois, je dois affronter une dizaine d'hommes dont la première question est de savoir si Edouard et moi sommes ensemble. Je supporte mal les regards qui pèsent sur moi.



Tous les soirs, nous dînons autour du sofra, le plateau rond sur lequel nos hôtes disposent le repas, réchauffés grâce au soba, le poêle à bois ou à charbon. Sur la plaque chaude, un broc en aluminium avec un couvercle offre de l'eau en permanence pour la cuisine, la vaisselle ou le thé.



Après de longs jours dans l'univers routier et masculin, je suis heureuse de retrouver une atmosphère familiale féminine. Cette maîtresse de maison m'embrasse comme si j'étais sa fille. Nous découvrons le miracle de l'hospitalité turque.



Le col que nous franchissons dans les monts Taurus (Turquie) doit être à 2500 mètres d'altitude. Le vent souffle en rafales. Il n'y a personne. Aucune voiture ne peut passer. Seuls nos pas ouvrent la piste dans la poudreuse. Nos chaussures sont trempées, nos pieds gelés.



La Cappadoce est un musée à ciel ouvert, où se dressent les « cheminées de fée ». Au fil des siècles, la nature a sculpté un spectacle fantastique. Le soir, nous trouvons refuge dans une ancienne habitation troglodyte.



Le désert syrien nous accueille. Avec lui, les services de renseignements. Tous les jours, ils inventent un nouveau manège pour nous suivre. Une voiture stoppe quelques centaines de mètres devant nous. Un homme en descend avec un appareil photo et immortalise un paysage dénué d'intérêt. Puis il se retourne et vole à la sauvette notre image.



Nous demandons l'hospitalité à une famille de bédouins. Sans hésiter, le père qui trône comme un patriarche sous sa tente, nous fait entrer. Des visiteurs se succèdent toute la soirée, très curieux de savoir qui nous sommes. Deux d'entre eux restent dormir là. Serait-ce pour nous avoir à l'oeil cette nuit ?



Heureusement, certaines rencontres détendent l'atmosphère, comme dans cette famille où nous rions et jouons avec les enfants. Jusqu'à ce que le père rentre et nous réveille au milieu de la nuit pour nous poser toutes sortes de questions. Les

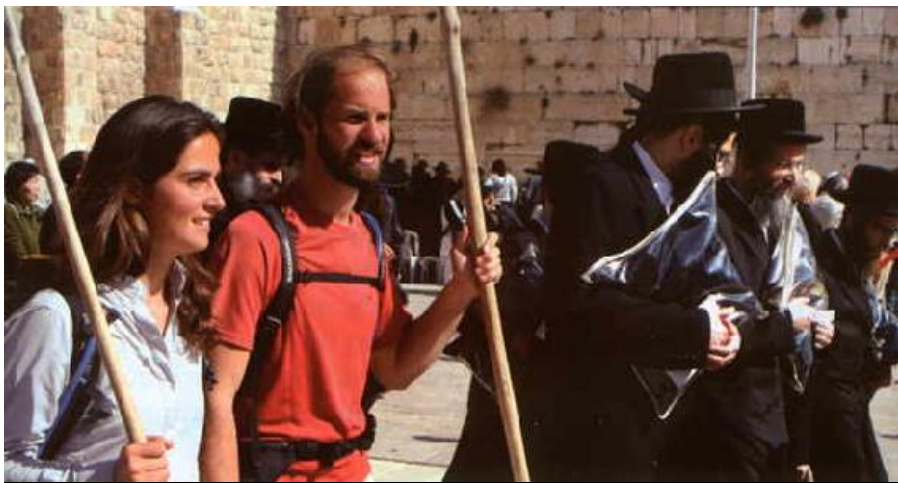
interrogatoires continuent.



Après une semaine bloqués en Jordanie et trois tentatives pour passer la frontière, nous foulons enfin le sol israélien. Par mesure de sécurité, nous avons choisi de ne pas marcher dans les Territoires palestiniens. Nous faisons un détour en longeant la Ligne verte par l'ouest. L'invisible ligne de partage de 1949 est devenue visible : un haut mur gris surmonté de barbelés sépare les deux peuples, israélien et palestinien.



Jérusalem... Un vent doux de paix et de plénitude nous envahit. Nous faisons quelques pas perdus en nous mélangeant à la foule. Un homme pressé tout en noir avec des papillotes me bouscule, un étal d'épices envoie un mélange d'odeurs enivrantes.



Au bout de 184 jours de marche et 5788 kilomètres, nous avons réussi... Jérusalem !
Durant des mois, nous avons prononcé ce nom tous les jours comme un amoureux
qui ne cesse de répéter le nom de celle qu'il aime. Aujourd'hui, nous sommes sans
voix.

